

Les grands jours d'Auvergne / par Paul Duplessis

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Duplessis, Paul (1820-1861). Les grands jours d'Auvergne / par Paul Duplessis. 1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

COLLECTION A UN FRANC LE VOLUME.

1 FR. 25 CENT. POUR LES PAYS ÉTRANGERS.

PAUL DUPLESSIS.

LES GRANDS JOURS

D'Auvergne

QUATRIÈME SÉRIE.

LE CHATEAU DE LA TREMBLAIS.



PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

37, RUE SERPENTE, 37.

ŒUVRES
DE
PAUL DUPLESSIS.

Y²

OUVRAGES DE PAUL DUPLESSIS.

Les Boucaniers.....	4 vol.	4 fr.
La Sonora.....	2 vol.	2 fr.
Aventures mexicaines.....	1 vol.	1 fr.
Les grands jours d'Auvergne.....	4 vol.	4 fr.

Le Batteur d'Estrade..... 2 vol. 6 fr.



PAUL DUPLESSIS.

LES GRANDS JOURS

D'Auvergne

QUATRIÈME SÉRIE.

LE CHATEAU DE LA TREMBLAIS.



PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,

37, RUE SERPENTE, 37.

1860

3/487



LE CHATEAU DE LA TREMBLAIS.

La Messe des Révérences.

L'émotion causée par l'apparition si inattendue et si audacieuse du marquis de la Tremblais dans la salle du bal fut d'autant plus grande, que pas une des personnes présentes n'ignorait la façon dont il avait agi autrefois envers Sforzi.

Cette émotion s'accrut encore bien davantage lorsqu'on le vit, après avoir été saluer le gouverneur, se diriger vers Raoul. Un morne et profond silence remplaça aussitôt le bruit et l'animation de la fête : chacun était dans l'attente d'un grave événement.

Sforzi avait les bras croisés, le regard fixe, la physionomie immobile. Si ce n'eût été la pâleur extraor-

dinaire de son visage, on aurait pu croire qu'il ne reconnaissait pas son déloyal ennemi, son bourreau.

— Monsieur Sforzi, lui dit le marquis en le saluant d'une légère inclination de tête, permettez-moi de me réjouir et de m'étonner tout à la fois de votre retour dans notre province ! On prétendait que vous aviez conservé un mauvais souvenir de votre premier séjour en Auvergne ! Votre présence à Clermont donne un éclatant démenti à ce propos. Il paraît, monsieur Sforzi, que le roi Henri III vous envoie pour connaître, juger et punir les crimes de la noblesse. Mort de ma vie ! c'est là une délicate mission, une rude et périlleuse tâche ! Qu'entendez-vous, je vous prie, par les crimes de la noblesse ? Est-ce de porter l'épée... de ne pas payer les impôts ; de se battre pour la défense du royaume et la gloire du roi ?... Faut-il, pour plaire à Sa Majesté, que nous tendions le dos aux bâtons de nos vassaux, que nous nous fassions les valets de nos domestiques, les esclaves de nos serviteurs ?... Si telles sont les intentions de Henri de Valois, je vous déclare, monsieur Sforzi, que vous aurez beaucoup de peine à me convertir... Je respecte infiniment la personne de Sa Majesté, mais que je sois conspué et honni par le dernier des goujats, si je permets jamais à ses envoyés et commissaires de pénétrer dans mon château. J'attends votre réponse, monsieur Sforzi !

Quoique Raoul n'eût pas essayé une seule fois d'interrompre son impudent et audacieux interlocuteur,

quoique son visage restât froid, impassible, de Maurevert comprit à une imperceptible contraction de ses sourcils, que le jeune homme, à bout de patience, était sur le point de se livrer à tous les transports de la colère, de tomber dans un de ses terribles accès de fureur.

— Par Minerve! se dit-il, il faut, pour que de la Tremblais ose braver ainsi Sforzi, qu'il soit bien assuré de l'impunité. Qui sait encore s'il n'entre pas dans ses projets de provoquer une scène de violence! Ah! mon rusé marquis, vous avez compté sans le perspicace de Maurevert! D'abord, rien ne m'inspire des soupçons comme de voir un poltron insulter un homme de cœur!... Quand la lâcheté crie et menace, c'est un signe à peu près infaillible qu'il y a une trahison sous jeu. Bon! voici les veines du front de Raoul qui se gonflent!... Il est temps de me montrer et d'agir.

De Maurevert s'élança aussitôt entre les deux ennemis, et adressant à de la Tremblais un aimable sourire :

— Monsieur le marquis, lui dit-il, permettez-moi de vous présenter mes plus amicales civilités. Je ne saurais vous exprimer la joie que me cause votre charmante rencontre. Tudieu! quelle florissante santé? Vous avez pris surtout un remarquable embonpoint? L'air de Paris vous a été, je le vois, très-favorable!

Parbleu! voilà qui est singulier: tandis que votre

corps a engraisé, votre visage est resté tel qu'il était jadis... fort maigre... Par messire Esculape ! il n'est pas besoin de posséder la science d'un docteur pour expliquer ce phénomène !... Le drap de votre pourpoint dessine en relief les mailles d'une cotte de Milan !... Vous êtes, à ce qu'il paraît, en expédition, ce soir, marquis !... Par la messe ! s'il s'agit de courir sus aux huguenots, vous n'avez qu'à parler, je suis votre homme, moi !...

Le marquis de la Tremblais, qui avait paru d'abord fort dépité de l'intervention de Maurevert, ne put, aux dernières paroles du capitaine, dissimuler sa rage.

— Monsieur, lui répondit-il d'un ton hautain, presque provoquant, notre amitié n'a jamais été, que je sache, assez grande pour vous donner le droit d'user envers moi de familiarité ! Que je sois ou non en expédition, cela ne vous regarde pas... je n'ai que faire de vos offres de service.

— Ah ! marquis, s'écria de Maurevert, que cette réponse impertinente laissa calme et froid, voilà une vilaine manière de me remercier du dévouement dont je fais preuve pour vos intérêts ! Dans la crainte, marquis de la Tremblais, qu'il ne vous prenne fantaisie de pousser plus loin vos insultes, je me retire. Je suis persuadé qu'une fois votre emportement passé, vous regretterez votre injustice.

De Maurevert, après cette réponse, s'éloigna aussitôt.

Le départ du capitaine parut vivement contrarier, mieux encore inquiéter de la Tremblais, qui, après une hésitation de courte durée, sortit du salon.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, et l'émotion produite par l'audace du marquis durait encore, lorsque de Maurevert rentra dans la salle du bal.

— Cher Raoul, dit-il en s'approchant de Sforzi et en baissant la voix, bien m'en a pris de jouer le rôle de renard au lieu de celui de lion. Cet ingénieux marquis était accompagné de quatre cents chevaux, postés aux abords du *Gouvernement*. Messieurs des Grands-Jours viennent, sans s'en douter, d'échapper à un grand danger. Si le marquis de la Tremblais avait réussi à se faire chercher querelle, il y aurait eu une rude bagarre, et Dieu sait comment nous nous en serions tirés... Toute la tourbe des manants qui encombre les rues et crie : Vivent messieurs des Grands-Jours ! se serait envolée, ainsi que des corbeaux à la vue du chasseur, sans songer un seul instant à nous défendre.

Je commence à croire, Raoul, que l'accomplissement de notre mission ne laissera pas de nous donner du mal ! Le menu peuple et la petite bourgeoisie sont pour nous, c'est vrai, mais de quel secours peuvent nous être de pareils alliés contre les trois cents seigneurs féodaux que compte la province d'Auvergne !... Rien ne m'ôtera l'idée qu'il nous faudra en arriver à la bataille rangée et à l'emploi du canon ! Dorénavant je prendrai mes précautions de fa-

çon à n'avoir plus à redouter ni trahison, ni surprise!... Les portes de Clermont seront gardées comme si la ville était en état de siège, et toute personne armée, rencontrée dans les rues, sera aussitôt pendue ou arquebusée... Au revoir, Raoul; quand vous reverrai-je?

— Dans une heure, capitaine...

— Et où cela, cher ami?

— Dans mon appartement.

La crainte qu'inspirait le marquis de la Tremblais était telle, — malgré la présence de messieurs des Grands-Jours, — que pendant tout le reste de la soirée, une vague inquiétude régna dans les salons de monseigneur de Canilhac; et ce fut avec un empressement des plus significatifs que, l'heure du départ sonnée, chacun sortit de l'hôtel du gouverneur.

Sforzi venait de se retirer dans ses appartements, lorsque de Maurevert, fidèle à sa promesse, se présenta devant lui. Raoul, alors délivré de la curiosité de la foule et affranchi de toute contrainte, laissait éclater l'orage qui, depuis l'apparition du marquis, grondait en lui.

— Mort de ma vie! disait-il les poings serrés, les lèvres frémissantes, les yeux injectés de sang, j'ai beau me raidir contre mes passions, me répéter qu'il est de mon devoir de rester calme et impassible, ma colère l'emporte sur ma raison, le juge disparaît devant l'homme! S'il me fallait encore passer, cher de Maurevert, par une épreuve semblable à celle que

j'ai subie ce soir, je sens que cela serait au-dessus de mes forces ! Je succomberai à la tentation ! j'assassinerai le marquis !... Quelle audace est la sienne ! Ah ! cher ami, il n'est point d'expression humaine capable de rendre les transports que m'a causés sa vue. Il m'a fallu une vertu dont je m'étonne encore, pour ne pas me jeter sur lui, et le forcer à m'apprendre ce qu'il a fait de Diane... Je jure Dieu, dussé-je verser plus tard toutes les larmes de mon corps et mourir de repentir, que je ne reculerai devant l'emploi d'aucun moyen pour assurer ma vengeance : gentilhomme, je le poursuivrai avec mon épée, juge avec la loi, amant avec mon poignard... De Maurevert, je compte sur votre concours, je vous engage ma parole d'accepter la responsabilité de tout ce que vous pourrez entreprendre ; vos actes seront les miens, et — je ne me's aucune restriction au pouvoir que je vous donne, — ce que vous ferez, sera bien fait.

Sforzi, après avoir prononcé ces paroles, se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil : de grosses larmes roulaient le long de ses joues.

De Maurevert prit les mains du jeune homme dans les siennes, et d'une voix réellement attendrie :

— Pauvre et cher ami, lui dit-il, quoique la cause de votre douleur manque, selon moi, de logique, je n'en compatis pas moins à vos chagrins. Oui, je vois avec plaisir que vous comptez faire servir à vos intérêts personnels l'autorité et le pouvoir que vous tenez du roi. C'est bien, Raoul, fort bien ! Voilà comme on

arrive. Comptez sur moi comme sur vous-même; de vos intérêts je fais les miens; seulement, il reste bien entendu que vous ne me demanderez aucune explication sur les moyens que j'emploierai pour atteindre notre but. Il faudra vous contenter de vous dire en vous-même : « De Maurevert a eu des raisons pour agir ainsi, ne le troublons point dans ses combinaisons. » Moyennant cette confiance de votre part, je m'engage, cher Raoul, à vous faire retrouver Diane.

Sforzi allait répondre, mais le grand-prévôt ne lui en donna pas le temps, il reprit vivement la parole :

— Bien-aimé compagnon, dit-il, puisque nous en sommes au langage de l'intimité, permettez-moi de vous donner un conseil. Pour réussir, il est essentiel de ne jamais laisser voir combien l'on désire une chose. Vous avez été, cet après-dîner, vis-à-vis de Benoist, d'une insigne faiblesse. A présent que le misérable connaît votre amour profond pour Diane, il vous met, sans pitié, le pied sur la gorge, et vous tient en sa dépendance. Ne voyez plus le chef des Apôtres, je vous en prie, et laissez-moi mener cette négociation à ma guise. Je suis assuré de venir à bout de l'obstination de ce bandit. Vous avez, certes, beaucoup d'esprit, Raoul, mais vous ignorez complètement l'art de bien diriger un dialogue. Vous allez trop droit au but... La ligne la plus courte, quoi qu'en disent les pédagogues, c'est presque toujours la ligne brisée et courbe... Je voudrais que vous eussiez assisté à mon entrevue avec Sa Majesté, lorsque j'ob-

tins d'elle le brevet de grand-prévôt d'Auvergne. Vous savez? le lendemain du jour où nous sauvâmes le roi attaqué par les Guises dans l'hôtel de mademoiselle d'Assy... Cela vous aurait donné une idée de ce que peut la ruse!...

Ce fut en refusant du roi la place qu'il ne songeait nullement à m'offrir, que je l'amenai à signer ma commission de grand-prévôt... Le duc d'Epemon ressentit une telle admiration de la souplesse et des ressources de mon esprit, qu'il me fit, — malgré sa ladrerie, — présent d'une chaîne d'or!...

Ainsi, voilà qui est bien convenu, bien entendu entre nous, Raoul... Vous, vous me donnez carte blanche; moi, je m'engage à retrouver Diane et à vous venger du marquis!

De tout le discours de Maurevert, Sforzi, absorbé dans une pensée fixe, n'entendit et ne comprit qu'une seule chose, c'est que le capitaine se chargeait de rendre mademoiselle d'Erlanges à son amour.

— Faites comme bon vous semblera, cher de Maurevert, je vous répète que j'accepte à l'avance la responsabilité de tout ce que vous entreprendrez!

— Cela me suffit, bien-aimé Raoul, je vous réponds du succès. Par Plutus! pensa de Maurevert, à présent je ne donnerais pas ma charge pour dix mille écus.

Le capitaine se disposait à s'éloigner, lorsque, se ravisant tout à coup, il revint vers Raoul :

— Bien-aimé compagnon, lui dit-il, je crois que

vous agiriez sagement en commençant au plus tôt. tenue des Grands-Jours. Si vous laissez à la noblesse le temps de se reconnaître, de revenir de sa stupeur, il est à craindre qu'elle n'organise une ligue et ne prenne les armes...

— Oh! ne craignez rien, capitaine, s'écria Raoul, chaque minute qui me sépare de l'heure de ma vengeance me paraît longue comme une année, et ajoute une nouvelle torture à ma souffrance. J'ai hâte de commencer la lutte. Il est convenu entre monseigneur de Harlai et moi que demain même aura lieu la *messe des Révérences*.

— Or, comme cette messe précède seulement de vingt-quatre heures l'ouverture des Grands-Jours, c'est après-demain que sera appelée la première cause.

— Oui, capitaine, après-demain!

— Et cette première cause, quelle sera-t-elle, Raoul? Le savez-vous?

— Cette première cause, s'écria Raoul avec éclat, prouvera que les délégués de Sa Majesté ne craignent pas de s'attaquer aux grands coupables, quelque puissants qu'ils soient! Les crimes du marquis de la Tremblais ont indigné et épouvanté la province d'Auvergne, ce sera donc le marquis de la Tremblais qui le premier prendra place sur la sellette des accusés.

De Maurevert hocha la tête en signe de doute, puis après un léger silence :

— Si j'ai un conseil à vous donner, Raoul, dit-il,

c'est de garder au contraire la cause du marquis pour la fin de la tenue des Grands-Jours!...

— Vous raillez, capitaine!...

— Nullement, cher ami, loin de là ; l'homme qui possède un château-fort à peu près imprenable, quatre cents hommes d'armes, de l'artillerie et des munitions en abondance, cet homme-là ne viendra pas s'asseoir bénévolement sur la sellette des accusés.

— Vous pensez que le marquis osera résister aux ordres du roi?

— Par Momus ! voilà une question digne de messire Sibillot, cher Raoul. Compter sur la soumission du marquis, c'est de la démence!

— Qu'il résiste, dit Raoul d'une voix sourde, c'est là le plus vif et le plus ardent de mes vœux!... J'ai ma revanche à prendre de la fatale et abominable nuit de la surprise de Tauve ! Me venger comme doit se venger un gentilhomme, l'épée à la main, la dague au poing, oh ! ce serait trop de bonheur!...

L'ouverture des Grands-Jours.

Le lendemain de l'arrivée de messieurs des Grands-Jours, la ville de Clermont présentait, vers les neuf heures du matin, le spectacle d'une animation extrême : une foule endimanchée et bruyante attendait dans les rues et aux fenêtres le passage des juges, qui devaient se rendre à la cathédrale.

Quoique l'empressement de la population fût toujours aussi vif pour ceux qu'elle considérait comme ses vengeurs et ses libérateurs, il était facile de remarquer que son enthousiasme était déjà tempéré par un sentiment de crainte.

La tentative avortée du marquis de la Tremblais avait transpiré dans la ville ; les versions les plus contradictoires circulaient à ce sujet : on commençait à comprendre et à s'avouer que MM. des Grands-Jours pourraient bien rencontrer des obstacles insurmontables dans l'accomplissement de leur tâche.

La présence, dans les rues, de plusieurs seigneurs et gentilshommes qui, la veille, n'avaient pas osé se montrer en public, confirmait encore ces suppositions et aggravait ces craintes.

Après avoir chanté trop tôt victoire, on en arrivait à craindre la bataille, à douter du triomphe.

La noblesse, déjà revenue de sa stupeur, déployait une grande activité ; ses émissaires parcouraient la foule, annonçant hautement les terribles représailles qui seraient tirées des délateurs.

Les bourgeois et les manants qui, la veille, fondaient de si belles espérances sur les vexations et les mauvais traitements dont ils avaient été jusqu'à ce jour victimes, regrettaient déjà les frais payés par eux aux procureurs et aux huissiers, et se demandaient s'ils n'agiraient pas sagement en renonçant à leur très-chanceux espoir d'une indemnité problématique.

La position de MM. des Grands-Jours, avant même qu'ils ne fussent entrés en fonctions, était devenue fort délicate. Le moindre signe de faiblesse de leur part, de même qu'un acte maladroit de vigueur, pouvait les perdre sans retour.

Il était dix heures lorsque le cortège fit son apparition.

Les autorités de Clermont, c'est une justice à leur rendre, n'avaient rien ménagé pour donner le plus d'éclat possible à la solennité : les préparatifs, quoique faits à la hâte, ne laissaient rien à désirer.

L'intérieur de la cathédrale présentait un magnifique coup d'œil. Sous un dais ruisselant de broderies d'or, trois banquettes recouvertes de velours étaient disposées en fer à cheval pour recevoir les délégués du roi. Sur le banc de droite et sur celui de gauche, deux carreaux désignaient les places du président et du commissaire extraordinaire. Messieurs des Grands-Jours, partis de la chambre du *Plaidoyer* de la cour des Aides, marchaient deux à deux, revêtus de leurs robes rouges et chaperons, et précédés de leurs huissiers, dont le premier portait également la robe rouge et le bonnet d'étoffe d'or fourré d'hermine.

Monseigneur de Harlai avait un manteau fourré d'hermine et tenait son mortier à la main.

Le costume de Raoul Sforzi était en velours noir. Le cordon du Saint-Esprit, que le roi lui avait envoyé la veille de son départ, sillonnait sa poitrine.

A peine MM. des Grands-Jours eurent-ils gagné les places qui leur étaient destinées, que deux procureurs présentèrent à messeigneurs du Harlai et de Sforzi deux bougies de cire de jaune.

Aussitôt, monseigneur l'évêque, revêtu de ses

habits pontificaux et accompagné de ses aumôniers, sortit du chœur et se dirigea vers l'autel de Notre-Dame-de-Grâce où devait se célébrer la messe.

Cet autel, élevé sous un magnifique jubé qui séparait la nef du chœur, ne servait que dans des occasions solennelles.

Le moment de l'offrande venu, messeigneurs Sforzi et de Harlai la commencèrent. Avant de quitter leurs places, ils firent deux génuflexions du côté de l'autel ; puis, s'étant retournés vers les juges et les conseillers, — mais sans les saluer, ainsi que l'exigeait le cérémonial établi, — ils se dirigèrent vers l'évêque, qui leur tendit ses deux doigts. Messieurs des Grands-Jours se rendirent alors deux à deux auprès du célébrant ; puis, ayant baisé son anneau pastoral, ils se retirèrent en lui adressant deux génuflexions. Le premier huissier et le substitut se présentèrent les derniers.

La messe terminée, l'évêque revint joindre, en rochet et camail, MM. des Grands-Jours qui l'attendaient dans la nef, et se plaçant entre messeigneurs de Harlai et Sforzi, il sortit de l'église ; partout la foule saluait sur son passage.

Tandis que le cortège traversait la ville, Sforzi s'approcha du président de Harlai, et baissant la voix :

— Monsieur le président, lui dit-il, veuillez, je vous prie, remarquer ce groupe de gentilshommes qui, la toque sur la tête, l'air provocateur et inso-

lent, rient aux éclats, et affectent de nous braver !... Si nous donnons aux ennemis de Sa Majesté le temps d'organiser une ligue, nous courons le risque de compromettre l'autorité royale !... Ne vous semble-t-il pas, monsieur le président, qu'il nous est permis, vu la gravité des circonstances, de nous affranchir des usages et du cérémonial établis ?

— Veuillez, chevalier, vous expliquer d'une façon plus catégorique, répondit monseigneur de Harlai. Je suis persuadé à l'avance de l'opportunité des mesures que vous désirez prendre ; toutefois il est nécessaire que j'en sois instruit.

— L'usage veut, reprit Raoul, que l'ouverture des Grands Jours commence le lendemain de la messe dite des Révérences ; qui nous empêche, monsieur le président, de réduire ce délai et d'entrer immédiatement en séance ?

— Ce que vous me proposez là est fort grave, monsieur le commissaire extraordinaire, dit monseigneur de Harlai après avoir réfléchi.

— Et les circonstances ne le sont-elles point aussi ? reprit vivement Sforzi. Je conçois, monsieur le président, votre respect pour les formes et les procédures de la justice ; mais n'oublions pas que nous nous trouvons dans une position toute exceptionnelle... La noblesse, déjà à moitié révoltée, va tirer grand profit de ce retard que nous commande l'usage ; elle représentera au peuple notre inaction comme un signe d'impuissance et de faiblesse, et nous privera ainsi

de notre force morale... Je suis donc d'avis je vous le répète, monsieur le président, de nous rendre tout de suite à la *Salle du plaidoyer*, et d'ouvrir séance tenant les Grands-Jours.

Monseigneur de Harlai réfléchit de nouveau, puis après un léger silence :

— Monsieur Sforzi, dit-il, tout en reconnaissant la force de vos raisonnements, je refuse de m'associer à la mesure que vous souhaitez prendre.

— Mais si j'accepte la responsabilité de cette mesure pour mon compte, monsieur le président ?

— Oh ! alors, s'écria vivement monseigneur de Harlai, ce sera tout différent, je me mettrai de tout cœur à l'œuvre.

A cette réponse du parlementaire, Sforzi, malgré ses préoccupations et sa tristesse, ne put retenir un sourire. Il savait que monseigneur de Harlai, qui tremblait si fort à la pensée de violer une tradition légale, était homme à mourir sans faiblesse et sans peur sur son banc de magistrat.

— Eh bien, voilà qui est convenu, monsieur le président, dit-il.

Alors Raoul fit signe à un huissier de venir le trouver et lui transmit ses ordres.

Lorsque le bruit se répandit peu après, dans la foule, que messieurs des Grands-Jours se rendaient au Présidial et allaient entrer en séance, ce fut dans la ville une émotion indicible.

Cet empressement à commencer la lutte produisit

sur les gentilshommes une telle impression, qu'un nombre considérable d'entre eux montèrent à cheval et s'éloignèrent de Clermont à toute vitesse.

Une demi-heure après leur sortie de la cathédrale, messieurs des Grands-Jours entraient au *Présidial*.

L'intérieur de la *Salle du plaidoyer* était simple et sévère. Une tapisserie en cuir, de couleur sombre, et parsemée de fleurs de lis en or, cachait les murs. Un christ colossal, taillé dans le chêne, occupait le milieu du mur au fond. Tout autour du prétoire, des banquettes étaient disposées pour les témoins et les avocats ; enfin, une sellette peinte en noir et isolée, attendait l'accusé... Monseigneur de Harlai prit place sur le siège qui lui était destiné ; l'évêque s'assit à sa droite, et les conseillers, selon leur rang d'ancienneté dans le parlement, se groupèrent un peu au-dessous de leur chef.

Sforzi, la main appuyée sur le bras d'un vaste fauteuil apporté à son intention dans le prétoire, se tenait debout.

Monseigneur de Harlai se préparait à prendre la parole, lorsque la voix de Sforzi retentit grave et vibrante au milieu du silence.

— Monseigneur, dit-il en s'adressant au président, au nom des pouvoirs extraordinaires que Sa Majesté a daigné me confier, je demande qu'il soit dérogé à l'usage établi qui veut que l'on juge les accusés privément et secrètement. Je demande à ce que les nobles, bourgeois manants et goujats soient admis in-

distinctement à assister à nos séances. Il faut que chacun connaisse la façon dont Sa Majesté entend que la justice soit dorénavant rendue.

A cette prétention, ou pour être plus exact encore, à cet ordre si clairement formulé par Sforzi, monseigneur de Harlai oublia un instant sa dignité, et bondit presque sur son fauteuil : une sueur froide perlait sur le front du probe, savant et énergique parlementaire. Cette innovation confondait tellement toutes ses idées, lui semblait si exorbitante, qu'il resta un moment atterré et incapable de prononcer un mot.

— Monsieur le commissaire extraordinaire du roi dans la province d'Auvergne, répondit-il enfin d'une voix émue, il ne m'appartient ni de discuter, ni de combattre votre demande, vos pouvoirs sont illimités ; je dois m'y conformer. Je fais toutefois mes réserves les plus formelles à l'égard de cette nouvelle manière de procéder que, de votre autorité privée, vous voulez mettre en vigueur. Un dernier mot, monsieur le commissaire extraordinaire. Ne vous paraît-il pas convenable, nécessaire, urgent, que la cour, avant d'admettre le public à assister à ses travaux, constitue en séance secrète ?

— Monseigneur, répondit Raoul, je n'ai qu'à m'incliner devant votre expérience et vos lumières ; qu'il soit fait selon votre bon plaisir.

Alors, sur l'ordre de monseigneur de Harlai, le premier greffier se leva, et fit la lecture des lettres-patentes du roi pour l'établissement des Grands-

Jours, de la commission de messieurs les conseillers, des ordonnances latines concernant les avocats et les procureurs, puis enfin de la formule du serment.

Aussitôt les avocats et procureurs, même ceux résidant dans la ville de Clermont, vinrent se mettre à genoux devant monseigneur de Harlai, qui tenait les Évangiles, et prêtèrent le serment.

Cette formalité remplie, le premier greffier donna d'abord lecture des lettres-patentes du roi, ordonnant aux gouverneurs et prévôts des maréchaux des provinces du ressort, de tenir la main à l'exécution des arrêts de la cour; puis ensuite du rôle des avocats qui devaient s'asseoir sur les fleurs de lis.

— Que l'on ouvre maintenant les portes, ainsi que l'exige M. le commissaire extraordinaire du roi dans la province d'Auvergne, dit d'un ton lamentable le président.

Un quart d'heure après, la *Salle du Plaidoyer* présentait le coup-d'œil le plus animé qu'il soit possible d'imaginer. La foule qui l'avait envahie était telle qu'il n'eût pas été possible, sans compromettre la sûreté des assistants, d'introduire une personne de plus.

Monseigneur de Harlai se leva; un silence solennel se fit, et le président d'une voix ferme, grave et accentuée, prononça son discours d'ouverture.

Cette pièce d'éloquence, qu'il ne nous a pas été possible de retrouver malgré nos actives recherches, produisit un immense effet et eut un prodigieux re-

tentissement, non-seulement dans la province d'Auvergne, mais encore dans tout le reste du royaume.

C'était la première fois depuis des siècles que la justice se prononçait en France, hautement, noblement, publiquement, contre les abominables excès de la féodalité.

Dès que le seigneur de Beaumont eut cessé de parler, un événement tout à la fois burlesque et dramatique se produisit et causa une vive impression à l'assistance. Le greffier déclara au président qu'il lui était impossible de procéder à l'appel des causes, par l'excellente raison que personne n'avait encore déposé de plainte.

Quelques ricanements moqueurs accueillirent cet étrange aveu. Les émissaires de la noblesse ne s'étaient pas fait faute, on le conçoit, de pénétrer dans l'enceinte de la *Salle du Plaidoyer*.

Quoique la déclaration du greffier présentât un grave enseignement en montrant quelles étaient la terreur et l'influence exercées sur les masses par la noblesse, elle présentait toutefois un côté si grotesque, que monseigneur de Harlai se sentit défaillir.

Cet homme, si au-dessus de la plupart de ses contemporains par son courage, sa science et ses vertus, ne pouvait supporter l'idée qu'une commission du parlement prêtât le flanc au ridicule. Tout à coup une voix formidable domina les chuchotements de la foule, et attira l'attention de chacun : de Maurevert parlait.

— Monseigneur, dit-il en s'adressant au président, moi, le capitaine Roland de Maurevert, d'extraction noble et grand-prévôt pour Sa Majesté dans la province d'Auvergne, je me présente au nom et comme fondé de pouvoirs du sieur Nicolas, cabaretier au village de Saint-Pardoux, pour porter plainte et demander justice au nom du susdit Nicolas, contre le seigneur marquis de la Tremblais. Je prie donc messieurs des Grands-Jours de vouloir bien écouter mes griefs et si, comme je l'espère, ils leur semblent fondés, faire comparaître en leur présence le seigneur de la Tremblais.

A ce secours inespéré et sur lequel il était, certes, à mille lieues de compter, monseigneur de Harlai rougit de plaisir.

— Capitaine Roland de Maurevert, répondit-il, nous vous autorisons à articuler les faits et griefs que le sieur Nicolas, cabaretier à Saint-Pardoux, vous a donné pouvoir de produire et articuler en son nom.

De Maurevert s'inclina humblement devant le président, et commença aussitôt, avec une admirable solennité et un imperturbable sérieux, le récit des vexations dont se plaignait maître Nicolas.

Les griefs que produisit le capitaine étaient certes fort insignifiants et très-vulgaires, surtout en comparaison des crimes odieux commis par certains gentilshommes : toutefois, ils prouvaient de la part du marquis, un profond mépris pour les lois et constituaient un délit.

— Messire de Maurevert, dit le président de Harlai quand le capitaine eut terminé son long et pompeux discours, la Cour va se retirer pour délibérer sur votre demande.

Dix minutes plus tard, MM. des Grands-Jours rendaient un arrêt par lequel le marquis de la Tremblais était tenu de se constituer prisonnier dans les vingt-quatre heures, le déclarant, s'il se refusait à obéir à cet ordre, coupable du crime de rébellion et de lèse-majesté, et, comme tel, mis hors la loi!...

La lecture de cet arrêt produisit sur la foule une impression que l'on ne saurait décrire.

C'était le signal de la lutte acharnée qui commençait entre la Justice et la Force.

III

Un bonheur inespéré.

Monseigneur de Harlai ayant levé la séance, messieurs des Grands-Jours sortirent de la Salle du plaidoyer dans le même ordre qu'ils y étaient entrés et se rendirent à l'hôtel du marquis de Canilhac, où les attendait un somptueux dîner.

Cette fois, pas un seul ricanement ne se fit entendre, pas une tête ne resta couverte sur leur passage : la fermeté qu'ils venaient de déployer portait déjà ses fruits. Au sortir de table, monseigneur de Harlai demanda à Raoul un moment d'entretien, et sur la réponse empressée et affirmative du jeune homme, il le conduisit dans ses appartements.

— Chevalier, lui dit-il en lui présentant un escabeau, asseyez-vous je vous prie, et prêtez-moi toute votre attention. Il est nécessaire pour la réussite de notre mission qu'entre nous règne un accord complet. Il ne faut pas nous dissimuler, monsieur le commissaire extraordinaire, que nos moyens d'action sont très-restreints et bien inférieurs aux difficultés que présente notre tâche. Nos forces sont loin d'être égales à celles de nos justiciables. Une fermeté impitoyable, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi, est le seul moyen que nous ayons pour soutenir, sans trop de désavantage, la lutte engagée!... Il est indispensable que notre sévérité rappelle la noblesse d'épouvante!... Un acte de clémence perfidement interprété ou mal compris suffirait pour nous perdre. Chevalier Sforzi, dois-je compter implicitement sur votre concours? Voulez-vous vous engager vis-à-vis de moi par un serment solennel à ne détruire par aucune grâce, à n'amoindrir par aucun adoucissement les sentences et les arrêts que rendront messieurs des Grands-Jours?.. Réfléchissez bien, je vous en conjure, avant de répondre. C'est un engagement sérieux, sacré, irrévocable que je vous demande!....

— Monsieur le président, dit Raoul, j'ai déjà pris cette engagement avec Sa Majesté, et je le renouvelle volontiers entre vos mains. Je jure sur mon honneur de gentilhomme, de ne pas user, tant que dureront les Grands-Jours, des pouvoirs illimités que je

tiens de la bonté du roi, soit pour grâcier publiquement, soit pour protéger secrètement un coupable. Je jure, en tant qu'il dépendra de moi, de faire exécuter en entier, dans toute leur rigueur, les arrêts prononcés par messieurs des Grands-Jours, la sévérité du tribunal tombât-elle sur la personne que j'aimerais le plus au monde ! Je n'ai pas besoin d'ajouter que si je manquais en tout ou en partie à mon serment, vous auriez le droit de me déclarer hautement traître, menteur, lâche et infâme.

— Bien ! chevalier Sforzi, s'écria de Harlai avec émotion, très-bien ! je ne m'étais pas trompé sur votre compte. Si le trône comptait des serviteurs comme vous, de quelle paix, de quelle prospérité ne jouirait pas le royaume !

— Hélas ! monsieur le président, dit Raoul, je ne mérite pas vos éloges. L'homme le plus consciencieux n'échappe jamais entièrement à l'influence des événements qui pèsent sur sa destinée. Cette loyauté dont vous me louez si fort, est, de ma part, presque de la vengeance. Pauvre, obscur, sans fortune, sans nom, j'ai été odieusement, cruellement insulté par la noblesse féodale. J'ai été attaché au pilori, frappé au visage par la main du bourreau... Un cruel et arrogant seigneur a ravi brutalement à mon amour une chaste et adorable jeune fille que j'idolâtre de toutes les forces de mon âme ! En combattant pour le pouvoir royal, c'est ma propre cause que je sers ; en

attaquant la féodalité, c'est mon propre passé que je venge !...

— Cet excès de modestie et d'humilité prouve l'extrême délicatesse de vos sentiments, monsieur Sforzi, répondit gravement de Harlai, Vous seriez né grand seigneur que vous combattriez la féodalité, parce qu'il est en vous de haïr la violence, l'injustice et la cruauté.

Le président de Harlai fit une légère pause, puis reprenant la parole :

— Chevalier Sforzi, voulez-vous m'accorder l'honneur de votre amitié et accepter la mienne en échange ? C'est là une faveur que depuis vingt ans je n'ai sollicitée de personne.

Sforzi, vivement ému, serra avec attendrissement la main que lui tendait le grave et probe magistrat.

— A présent, chevalier, reprit de Harlai, revenons à l'importante mission dont nous sommes chargés. Selon moi, la première et la plus urgente de toutes les mesures à prendre, c'est de nous ménager l'alliance et l'appui du clergé. N'est-il pas naturel, quand on combat pour la justice, de s'appuyer sur la religion ? Monseigneur l'évêque de Clermont est tout disposé à nous accorder son aide..... Il m'a promis de faire publier demain en chaire un *Monitoire*!... Que vous semble de cette mesure ?

— Qu'elle est excellente, monsieur le président,

— Ainsi vous l'approuvez ?

— Sans réserve.

— Si le *Monitoire* ne produit pas tout l'effet que j'en attends, reprit l'illustre président des Grands-Jours d'Auvergne, je solliciterai une *fulmination*... Malheur alors aux coupables endurcis dans le crime qui s'obstineront dans leur rébellion ! Ils auront contre eux Dieu et le roi ! Encore une question, chevalier : si le marquis de la Tremblais refuse d'obtempérer à l'ordre du tribunal, qui lui enjoint de se constituer prisonnier dans les vingt-quatre heures, quelles mesures nous faudra-t-il prendre ?

Sforzi rougit, et ce fut avec un embarras marqué qu'il répondit :

— Monseigneur, j'ai beau vouloir isoler mes intérêts de ceux de la justice du roi, je suis homme, et malgré mes efforts pour m'affranchir de mes passions, elles me dominant ; en vain la raison me dit et me prouve qu'en frappant le marquis de la Tremblais, l'un des plus grands coupables de la province d'Auvergne, nous accomplissons à la fois un acte de moralité et de politique, je n'ose, en cette circonstance, m'en rapporter à mon propre jugement. Le marquis de la Tremblais est ce même homme qui m'a fait flétrir par la main du bourreau et m'a ravi ma fiancée. Qui m'assure que la haine profonde, immense, sans nom, que je lui porte, ne trouble point mon bon sens ?... Je dois, en cette occasion, me défier de moi-même.

— Non, chevalier, vous ne le devez pas ! s'écria monseigneur de Harlai avec force. Le marquis de

la Tremblais, si les informations qui nous ont été fournies sont exactes, comme tout nous le donne à supposer, est le criminel le plus abominable qu'il soit possible d'imaginer ! La position considérable qu'il occupe dans la province d'Auvergne, le rôle qu'il y joue, le rendent digne de toute notre attention. Le laisser jouir de l'impunité, ce serait manquer à tous nos devoirs ; mais aussi l'attaquer, ce serait nous exposer à une honteuse défaite. Que devons-nous faire ?

— Je vous répéterai, monseigneur, s'écria Sforzi avec feu, ce que je disais naguères à Sa Majesté elle-même : vouloir c'est pouvoir. Le château de la Tremblais est, dit-on, imprenable. Mort de ma vie ! je n'en crois rien... A la haine qui me brûle les entrailles, aux transports de fureur que j'éprouve lorsque l'image ou la pensée du marquis se présente à mon esprit, je sens que son château, fût-il défendu par des forces vingt fois, cent fois supérieures à celles placées sous mes ordres, je l'emporterais d'assaut !... Ah ! lorsque sonnera l'heure de la bataille, soyez sans crainte, il n'y aura ni garnison ni murailles, ni canons capables de m'arrêter dans mon élan ! Je ne crains qu'une seule chose ! c'est que ce misérable, cet infâme, ne se livre de lui-même à la hache du bourreau, et ne me prive ainsi de l'ineffable jouissance, de l'âpre volupté de lui plonger ma dague dans le cœur !...

Le président des Grands-Jours n'insista pas da-

vantage, la fureur de Raoul lui disait assez combien il pouvait compter sur lui.

Monseigneur de Harlai allait continuer l'entretien, lorsqu'un léger coup frappé à la porte arrêta la parole sur ses lèvres. Peu après de Maurevert entra.

— Monseigneur, dit-il en s'inclinant devant M. de Harlai, je vous prie d'excuser l'interruption que j'apporte à votre conférence avec M. le commissaire extraordinaire du roi, mais il m'est indispensable d'entretenir M. le chevalier Sforzi sur-le-champ.

Raoul prit aussitôt congé du président des Grands-Jours, et s'empressa de suivre de Maurevert.

— Cher compagnon, lui demanda-t-il avec anxiété lorsqu'ils furent hors de l'appartement, auriez-vous des nouvelles de Diane ? Au nom du ciel, parlez ! parlez !

— Bien-aimé Raoul, répondit froidement de Maurevert, je n'aime point à discourir à bâtons rompus et tout en marchant. Il est parfaitement inutile que vous m'interrogiez en chemin : tant que je ne serai pas rendu chez vous et assis bien à mon aise, je garderai le silence.

Cinq minutes plus tard, Raoul, après avoir fermé derrière lui la porte de la chambre qu'il occupait dans l'hôtel du marquis de Canilhac, se tournait vers de Maurevert et lui renouvelait sa première question :

— Cher Raoul, dit alors le capitaine, si je ne vous ai pas répondu plus tôt, ce n'est nullement parce que

je me trouvais mal à mon aise pour causer, mais simplement afin d'éviter de compromettre votre dignité devant monseigneur de Harlai par vos transports insensés. Réjouissez-vous, Raoul, Diane n'est pas morte, Diane est toujours digne de votre amour.

Sforzi poussa un cri de joie délirante, et se jeta au cou de Maurevert qu'il embrassa en pleurant.

— Maintenant, continua de Maurevert, ne m'interrogez pas ; faites mieux : prenez connaissance de cette missive qui m'a été remise tout à l'heure par un des valets de l'hôtel ; son contenu vous instruira non pas peut-être de tout ce que vous désirez savoir, mais au moins de tout ce que je pourrais vous apprendre moi-même.

Raoul arracha des mains de Maurevert la lettre que le capitaine lui tendait.

« Capitaine, y était-il écrit, ayant l'honneur de
« vous connaître personnellement, je m'adresse à
« vous pour une affaire qui concerne votre ami, mon-
« seigneur de Sforzi. La demoiselle Diane d'Erlanges
« se trouve actuellement en ma puissance. Si M. le
« chevalier Sforzi tient à délivrer cette demoiselle de
« sa captivité, je suis tout disposé à traiter avec lui
« du prix de la rançon.

« Mes conditions sont les suivantes :

« M. le chevalier Sforzi sortira aujourd'hui de
« Clermont, à la tombée de la nuit, par la porte *Po*.

« *terne*, et marchera droit devant lui dans la cam-
« pagne, jusqu'à ce qu'il soit accosté par une per-
« sonne qui l'abordera en lui disant : Fidélité et re-
« connaissance.

« M. le chevalier, quoi qu'il arrive, ne fera rien
« pour connaître cette personne et observera vis-à-
« vis d'elle la plus complète neutralité.

« Cette personne sera chargée de discuter le prix de
« la rançon à payer pour mademoiselle d'Erlanges. »

« Si le chevalier et cette personne ne tombent pas
« d'accord, M. Sforzi ne tentera rien pour la retenir
« et la laissera librement partir. »

Au bas se voyaient deux lignes d'une écriture plus
fine et plus régulière que celle du corps de la lettre ;
cette écriture était celle de Diane.

« Monsieur Sforzi, — écrivait la jeune fille, — je
« remercie Dieu de ma captivité qui m'a préservé
« de l'odieux amour du marquis de la Tremblais, et
« laissé le droit de penser à vous sans remords et
« sans honte ! »

— Eh bien ! cher compagnon, dit de Maurevert,
lorsque Raoul eut achevé la lecture de ce billet, que
comptez-vous faire ?

— Pouvez-vous me le demander ? s'écria Sforzi
radieux.

— Vous irez au rendez-vous, oui, je le sais...
Pourtant, si cette lettre cachait un piège ?

Sforzi ne daigna même pas répondre : il était ivre de bonheur.

Sept heures sonnaient à peine à l'horloge de la cathédrale de Clermont lorsque Raoul, revêtu d'un costume fort simple et armé seulement de son épée, sortit par la porte *Poterne*.

IV.

La haine d'une duchesse.

Sforzi avait eu toutes les peines imaginables à empêcher de Maurevert de l'accompagner ; il lui avait fallu presque se fâcher pour obtenir du capitaine qu'il le laissât aller seul à son mystérieux rendez-vous.

— Cher compagnon, lui avait dit de Maurevert en prenant congé de lui, je vous en conjure au nom de notre amitié, soyez prudent ! Songez à la douleur et surtout au préjudice que me causerait votre mort ! Je ne suis que le reflet de votre crédit : votre trépas me replongerait dans l'ombre. Je ne prétends pas que ce rendez-vous cache un piège ; seulement réfléchissez à toutes les colères, à toutes les haines que vous avez

soulevées parmi la noblesse d'Auvergne, et vous conviendrez qu'il n'y aurait rien d'étonnant que l'on vous tendît un guet-apens ! Bien-aimé Raoul, ne prenez point en mauvaise part ce que je vais ajouter : je voudrais bien qu'avant de vous lancer dans cette nouvelle aventure vous griffonniez un petit testament en ma faveur. Cette complaisance m'aiderait à supporter plus patiemment votre absence. Par la même raison que pour vous sauver la vie je sacrifierais volontiers tout ce que je possède en ce monde, il est juste, si vous devez être assassiné, que vous me nommiez votre héritier. Tenez, voici du papier, une plume et de l'encre.

Raoul se disposait à accomplir le désir du capitaine lorsque l'horloge sonna sept heures, alors le jeune homme rejeta loin de lui la plume qu'il tenait déjà entre ses doigts et s'élança hors de l'appartement.

— Si, au lieu de perdre un temps précieux à finasser et à ruser, j'avais abordé franchement la question, je serais à l'heure présente le légataire universel de mon gentil Raoul, se dit de Maurevert d'un air dépité. Dieu veuille qu'il ne lui arrive pas malheur... Sa mort me laisserait inconsolable. Par Jupiter ! je me suis engagé à ne point l'accompagner, mais je ne lui ai nullement promis de ne pas le suivre... Entre accompagner et suivre quelqu'un, il y a une nuance très-marquée... Allons, prenons mes pistolets, ceignons mon épée, munissons-nous-nous d'une lanterne et vite en route.

Lorsque Raoul passa sous la porte *Poterne*, le crépuscule commençait à se charger de teintes sombres : un quart d'heure plus tard, une nuit profonde enveloppait la campagne.

De temps à autre la lune, dans son premier quartier, laissait tomber, à travers les nuages épais qui obscurcissaient le ciel, un pâle et faible rayon de lumière ; mais cette clarté fugitive était insuffisante pour aider Sforzi dans ses recherches ; elle lui permettait tout au plus d'avancer en ligne droite.

Plusieurs fois Raoul s'arrêta, et parut écouter avec attention : il lui semblait entendre, tantôt tout près de lui, tantôt dans le lointain, le bruit d'un pas humain.

Bientôt, soit qu'il eût reconnu qu'il était le jouet d'une illusion, soit qu'ayant vérifié la réalité du fait, il n'y attachât aucune importance, le jeune homme accéléra sa marche et ne se retourna plus.

Il venait de s'engager dans un chemin creux, quand d'un buisson voisin jaillit un jet de flamme immédiatement suivi d'une détonation violente : c'était un coup de pistolet tiré à bout portant.

Sforzi était certes d'une bravoure à toute épreuve ; cependant la surprise que lui causa cette attaque si brusque et la forte commotion qu'il ressentit le prièrent sur le moment de sa présence d'esprit habituelle. Il bondit instinctivement de quatre pas en arrière ; au même instant, un éclair sillonna les ténèbres de la nuit et un nouveau coup de feu retentit.

Cette fois Raoul porta la main à sa poitrine : il se crut mortellement blessé!...

— Ne craignez rien, monseigneur, cria une voix rauque, votre assassin est atteint et hors de combat ! Je l'ai entendu tomber.

— Et vous, qui êtes-vous ? demanda Raoul en tirant vivement l'épée hors du fourreau.

— Moi, monseigneur, je suis celui que vous cherchez.

— Celui que je cherche!... Qui me le prouve?...

— « *Reconnaissance et Fidélité,* » reprit la voix.

— Ces mots sont bien en effet ceux qui devaient servir à vous faire reconnaître. Mais qui m'assure que vous aussi vous n'êtes pas un assassin ?

— Ma conduite, monseigneur!... Si j'avais de mauvaises intentions à votre égard, je n'aurais pas commencé par vous sauver la vie!...

Sforzi réfléchissait au parti qu'il devait prendre, lorsque le bruit d'une course bruyante et effrénée éveilla toute son attention : peu après, un homme, la tête nue, les cheveux en désordre, la respiration oppressée, s'élança sur le lieu du combat avec la brutale et irrésistible impétuosité d'un buffle en fureur!...

— Sforzi ! cher compagnon, me voici, cria le nouveau venu d'une voix qui retentit comme un éclat de tonnerre pendant l'orage.

— De Maurevert ! dit Raoul à la fois joyeux et surpris.

— Moi-même, cher ami. Mort et carnage ! Êtes-

vous blessé? Qui dois-je massacrer? Pas un de ces misérables n'évitera le châtement dû à son crime! Parlez, Raoul, parlez!

Le capitaine agita circulairement la lanterne sourde dont il s'était si prudemment muni.

— Un mécréant jeté sur le carreau, continua-t-il, un inconnu qui se tient immobile et debout, et vous, bien-aimé Raoul, sain et sauf!... La position est des plus satisfaisantes, et ne présente aucun danger imminent. Rien ne me force d'estocader au hasard... J'ai le temps de vous écouter; expliquez-vous!...

Quelques mots suffirent à Sforzi pour mettre de Maurevert au courant de l'événement qui venait de se passer.

Pendant le rapide récit du jeune homme, le capitaine avait surveillé, sans le perdre un instant de vue, l'inconnu qui avait fait feu si à propos sur l'assassin de Raoul.

Cette scène s'était passée avec une rapidité extrême : l'intervention de Maurevert et les explications fournies par Sforzi n'avaient pas pris plus d'une minute.

— Mort de ma vie! s'écria bientôt l'aventurier, si mes sens ne m'abusent pas, nous sommes ici en pays de connaissance!... Que le diable m'emporte si ce manant qui se tient, après son brillant exploit, si modestement à l'écart, n'est pas mon excellent et vertueux ami, le sieur Croixmore, l'ex-seigneur de Tournoil?...

— Vos sens ne vous abusent pas, capitaine, répondit le bandit. L'ex-seigneur de Tournoil vous baise humblement les mains et vous présente ses respectueux devoirs !...

— Par Momus ! cette rencontre est pleine de joyeusetés, continua de Maurevert, je suis ravi de vous revoir, Croixmore. Si je ne me trompe, il va être tout à l'heure question entre nous de rançon. C'est là un sujet que j'aime beaucoup à traiter avec vous, Croixmore. Allons d'abord au plus pressé ! Quel est ce sacripant qui a tenté d'assassiner le seigneur Sforzi ?

— Je l'ignore, capitaine !

— Quoi ! vous ne connaissez pas ce gredin ?...

— Pas le moins du monde, seigneurie...

De Maurevert cessa son interrogatoire pour se rendre auprès du blessé. Le misérable gisait à moitié évanoui dans une mare de sang ; la balle ramée de Croixmore l'avait frappé en pleine poitrine. Le capitaine déposa sa lanterne sourde sur le sol, puis, sans égard pour l'état de souffrance de l'inconnu, il le secoua rudement par le bras : l'infortuné poussa un gémissement étouffé...

— Trêve à ces pasquinades, lui dit durement de Maurevert, c'est la vérité et non des grimaces qu'il me faut !... La franchise seule peut te sauver de mon juste ressentiment... Qui es-tu ? quel motif t'a conduit à commettre ton odieuse action ?...

Une vive rougeur couvrit le pâle visage du mori-

bond, et un éclair d'orgueilleuse indignation brilla dans ses yeux.

— Je n'ai que faire de vos grossièretés et de vos injures, dit-il d'une voix stridente, ma vie vous appartient : prenez-la et laissez-moi en paix !

Le ton avec lequel le blessé prononça ces paroles, décelait une farouche et fanatique résignation. Raoul se sentit ému.

— Laissez-moi, je vous prie, cher ami, interroger cet homme, dit-il en repoussant doucement de Mauvert.

Alors Sforzi s'agenouilla auprès de son assassin et d'une voix qui exprimait une pitié sincère :

— Monsieur, continua-t-il, est-ce contre moi personnellement ou bien contre un voyageur inconnu et dont vous convoitiez la dépouille, que vous aviez tiré votre coup de pistolet ?

En voyant Raoul s'approcher de lui, le blessé éprouva un mouvement de rage insensé et tenta par un suprême effort de s'éloigner de lui, en se roulant par terre. Sa faiblesse trahit son intention.

— Retirez-vous, monsieur Sforzi, murmura-t-il d'une voix étranglée plus encore par la colère que par la douleur, retirez-vous si vous ne voulez point avoir à répondre plus tard devant Dieu de la perte de mon âme... car si vous restez près de moi, si je meurs en vous voyant... mon dernier soupir sera une malédiction, un blasphème.

— Vous savez mon nom ! dit Raoul avec un vif étonnement.

— Si je sais votre nom !... reprit le blessé une violence inouïe pour son état de faiblesse... Il me demande si je sais son nom !... Qui ne connaît Sforzi le calomniateur, Sforzi le lâche, Sforzi l'infâme !... Oh ! une arme !... que l'on me donne une arme !... Ma vie éternelle pour une dague... Je veux *la* venger... Je veux, avant de mourir, accomplir mon serment !...

Raoul entrevit dans les exclamations délirantes du moribond un ténébreux mystère ; une pitié profonde, sans qu'il lui fût possible de se rendre compte de ce sentiment, lui serra douloureusement le cœur.

Il prit la lanterne déposée par de Maurevert sur le gazon et regarda attentivement le blessé : c'était un tout jeune homme de vingt ans. Sa figure, quoique contractée déjà par les approches de la mort, présentait une rare expression d'audace, de fierté et de noblesse.

— Monsieur, reprit Sforzi d'une voix attendrie, votre langage n'est pas celui d'un assassin vulgaire !... Est-ce le besoin d'argent qui vous a conduit à attenter à mes jours ?... Je ne le crois pas !... Il me semble plus logique de penser que vous avez été poussé à cette action par la noblesse d'Auvergne !... Au reste, peu importe ! Votre haine contre moi, si elle ne justifie pas votre trahison, la rend excusable à mes yeux... C'est du moins à la passion, et non à

un sordide intérêt, que vous avez obéi!... Si vous échappez aux suites de votre blessure, ma seule vengeance sera de vous laisser à vos remords!...

— Encourir la pitié d'un Sforzi! s'écria le blessé. Ah! cette dernière douleur, cette suprême humiliation manquaient à mon infortune! Grâce à Dieu, je sens que je n'ai plus que peu d'instant à vivre. La mort va me délivrer de l'odieuse présence et des outrages de ce misérable!...

Ce redoublement de rage amena un nuage sur le front de Raoul.

— Monsieur, reprit-il après un léger silence, il faut, pour que votre haine soit si violente, si implacable, que je vous aie, à mon insu, profondément offensé. Pardonnez-moi, je vous en conjure, les torts involontaires que j'ai pu avoir envers vous. Je vous en demande humblement excuse.

— Est-ce bien le Sforzi que je viens d'entendre!... dit le moribond d'une voix de plus en plus faible. M'aurait-elle trompé!... Elle, me tromper!... Oh! non, cela est impossible!... Pourtant qui sait!... Il me semble que Dieu, avant de m'appeler à lui, déchire un épais bandeau qui recouvrait ma vue!... Oui!... c'est cela!... j'avais beau chercher auprès de chacun un écho à ma haine, tout le monde me chantait les louanges de Sforzi... me vantait sa générosité, son désintéressement... sa loyauté... Quoi! elle aurait abusé aussi indignement de ma jeunesse, de mon amour!... Non, non... cela n'est pas!... je ne

veux pas m'arrêter à cette affreuse pensée... elle changerait mon agonie en un supplice épouvantable... je renierais Dieu!... Oh! pardon... pardon, Seigneur!.. Je suis fou!... je délire...

Une terrible crise entrecoupée de spasmes nerveux, interrompit le pauvre infortuné dans son monologue : Sforzi crut qu'il allait rendre le dernier soupir, et il appuya la tête du mourant sur ses genoux.

Cependant, après dix minutes environ d'horribles convulsions, le blessé revint à lui.

— Monsieur Sforzi, dit-il d'une voix si basse que Raoul dut se pencher pour l'entendre, éloignez, je vous prie... ces gens... j'ai à vous parler... sans témoins!...

— Monsieur Sforzi, reprit l'infortuné jeune homme après qu'il eut vu de Maurevert et Croixmore se retirer à l'écart, c'est une odieuse, une abominable action que de mentir à un mourant!... Mon Dieu! mes forces m'abandonnent!... je dois me hâter! Monsieur de Sforzi, est-il vrai, oui ou non que vous ayez été l'amant de madame la duchesse de Montpensier?

Au ton d'inexprimable anxiété que mit le pauvre blessé dans sa question, Raoul comprit tout. Madame de Montpensier lui avait juré de se venger : elle tenait son serment.

— Eh bien! monsieur, reprit le moribond, répondez-moi donc... répondez-moi... vous voyez bien que je n'ai pas le temps d'attendre!

La première pensée de Sforzi, exaspéré et indigné

de la perfidie de madame de Montpensier, fut de dévoiler l'infâme conduite de la duchesse. Une seconde de réflexion suffit pour lui faire complètement changer de résolution. Révéler l'infamie de la duchesse, n'était-ce pas rendre épouvantables les derniers moments du malheureux enthousiaste qui s'était dévoué pour elle, qui lui sacrifiait sa vie!

— Pardonnez-moi, ô mon Dieu! mon mensonge, murmura Sforzi, c'est une âme que je sauve!

Alors élevant la voix :

— La duchesse de Montpensier n'a jamais été ma maîtresse, monsieur, dit-il.

— Vous me le jurez sur l'honneur?

Raoul hésita.

— Oui, monsieur, reprit-il d'une voix étouffée, je vous le jure!

— C'est donc vous alors qui avez été un infâme calomniateur! s'écria le mourant avec une force et un éclat que son état de faiblesse rendait inexplicables.

Raoul baissa la tête : de sa main passée dans son pourpoint, il s'égratignait la poitrine.

— Oui, dit-il enfin.

— Oh! soyez béni, mon Dieu! elle ne m'a pas trompé... elle m'aimait! reprit le blessé. Monsieur Sforzi, votre conduite a été odieuse, mais votre franchise rachète vos torts, votre repentir me rend la mort facile et heureuse... Je me repens de ma faute. J'ai confiance dans la miséricorde infinie de Dieu...

Monsieur Sforzi, votre main ! Jurez-moi d'accomplir ma volonté dernière. Vous direz à Marie que le comte de Salers a tenu sa promesse... que si je ne l'ai pas vengée... c'est que Dieu a voulu m'éviter un crime... Vous lui direz, monsieur Sforzi... que ma dernière pensée a été pour elle... que je l'aimais bien... que je vais prier pour elle au ciel.

Une pression de la main du mourant, qui bientôt resta dans une immobilité complète, fit tressaillir Raoul. L'infortuné comte de Salers avait cessé de vivre !

— Cher compagnon, s'écria de Maurevert, cet aimable et rusé gibier de potence qui a nom Croixmore, me raconte sur mademoiselle d'Erlanges les choses les plus attendrissantes ! Ne vous plairait-il point d'écouter cette gentille narration.

Au nom de Diane, Sforzi se leva vivement, et, passant sa main sur ses yeux mouillés de larmes, se dirigea vers le bandit.

La rébellion.

L'ex - seigneur de Tournoil, en voyant Raoul s'avancer vers lui, s'empessa de prendre la parole :

— Monseigneur, dit-il, mon intention était de ne me faire connaître de vous qu'autant que nous serions tombés d'accord sur la rançon de mademoiselle d'Erlanges. Vous êtes trop loyal et trop magnanime pour abuser de ce que j'ai été obligé de rompre mon incognito. Je reste convaincu que si mes conditions ne vous agréent pas, vous me laisserez m'éloigner sans aucunement attenter à ma liberté.

— Rassurez-vous, Croixmore, répondit Sforzi, je ne paierai pas par une trahison le service que vous

venez de me rendre. Si, ce dont je doute, je refuse vos propositions, je ferai en sorte d'oublier que vous êtes le ravisseur de mademoiselle d'Erlanges. Expliquez-vous sans crainte : que demandez-vous ? qu'exigez-vous ?

— Deux choses, monseigneur : la première que vous m'accordiez, en votre qualité de commissaire extraordinaire du roi, des lettres de grâce pour tous les délits ou crimes que la calomnie ou la malveillance pourraient m'imputer.

Sforzi tressaillit.

— Passez à la seconde condition, dit-il froidement.

— Celle-ci est la plus importante, monseigneur. Il s'agit de débattre le taux de la rançon de mademoiselle d'Erlanges. Or, si je devais fixer cette somme selon les mérites de ma prisonnière, tous les trésors de la terre seraient insuffisants...

— Je vois avec plaisir, Croixmore, s'écria de Mauvert en interrompant le bandit, que votre séjour à Paris n'a pas été perdu pour votre éducation. Vous traitez maintenant fort agréablement les affaires. Laissez-moi toutefois vous faire observer, cher gibier de potence, que vous marchez en ce moment-ci sur un terrain mouvant ; si vous appuyez trop lourdement les pieds, vous allez vous ensabler jusque par-dessus les oreilles... Croyez-moi, ne vous avancez pas de manière à ne pouvoir plus reculer. D'abord, ô cupide Croixmore, remarquez bien ceci : c'est que

si monseigneur Sforzi ne s'arrange pas avec vous, personne ne vous paiera la moindre rançon pour mademoiselle Diane; dès lors, mademoiselle d'Eranges deviendra une charge pour vous. Vous serez forcé de subvenir à ses besoins... Ceci n'est rien encore. Monseigneur de Sforzi, revêtu de pouvoirs illimités, et disposant, en conséquence, de nombreux et efficaces moyens d'action, vous fera traquer comme une bête féroce. Vous vous cacherez huit jours, un mois, soit : cependant il faudra que vous finissiez par succomber. Or, je vous le demande, une fois entre les mains de la justice, quel sort sera le vôtre? Je frémis rien qu'en pensant aux déboires que vous aurez alors à subir : la torture ordinaire et extraordinaire, des brûlures quotidiennes, de continuelles ingurgitations d'eau glacée, enfin toutes incommodités imaginables! Quant à la roue, le dénoûment obligé de toutes ces tracasseries, je ne vous en parlerai pas; cela va de soi seul. Tenez, cher fils du diable! si j'étais à votre place, moi, je m'en remettrais complètement à la générosité de monseigneur de Sforzi.

A mesure que Maurevert parlait, Croixmore pâlisait à vue d'œil.

— Monseigneur, s'écria-t-il, d'une voix altérée par la peur, permettez-moi de vous avouer, avec tout le respect que je vous dois, que l'intervention du capitaine de Maurevert dans notre discussion me surprend de votre part. m'afflige pour vous. Vous

étiez certes libre, après la lecture de ma missive, de refuser l'entretien que je vous offrais, monseigneur; seulement il me semble qu'en l'acceptant, vous vous engagiez à observer les conditions que je vous imposais !.... Or, la première de ces conditions était que vous viendriez absolument seul !...

Ce reproche du bandit fut fort sensible à Sforzi.

— Croixmore, dit-il, M. le capitaine de Maurevert, conseillé par son amié pour moi, m'a accompagné ici à mon insu... Je ne suis pour rien dans sa présence en ces lieux.

— En ce cas, monseigneur, daignez m'autoriser à traiter directement avec vous, et à ne pas répondre aux arguments du capitaine.

— Volontiers, Croixmore... Cher de Maurevert, vous m'obligerez infiniment en voulant bien me laisser terminer personnellement cette affaire.

— Ah ! triple sacripant, langue mielleuse et venimeuse tout à la fois, je saurai bien te punir tôt ou tard de ton hypocrisie, murmura le grand-prévôt d'Auvergne en lançant à la dérobée un regard furieux à l'ex-seigneur de Tournoil.

— Croixmore, continua Raoul, j'ai hâte, vous devez le comprendre, d'être fixé sur le sort de mademoiselle d'Erlanges. Allons au fait... Je refuse de vous accorder vos lettres de grâce; mais je suis prêt à vous payer telle rançon que vous exigerez, en supposant, bien entendu, que le prix ne dépassera pas ma fortune. Une fois riche, vous vous réfugierez à

l'étranger ; aucune plainte n'a encore été déposée contre vous. Il est probable, avant que messieurs des Grands-Jours songent à votre personne, qu'il s'écoulera beaucoup plus de temps qu'il ne vous en faudra pour vous mettre à l'abri de leurs poursuites. Je vous engage ma parole de gentilhomme que je ne m'opposerai en rien à votre fuite.

— Monseigneur, répondit le bandit après un moment de réflexion, je ne serais point fâché de quitter pendant quelque temps la France. Je n'insisterai donc pas sur mes lettres de grâce ; reste le prix de la rançon !

— Que demandez-vous ?

— Quatre mille écus, monseigneur !

— Quatre mille écus, soit ! Accordé.

Les yeux du bandit brillèrent de joie dans l'ombre. De Maurevert poussa un gémissement assez semblable au beuglement d'un taureau sauvage blessé à mort.

— Et quand me remettrez-vous ces quatre mille écus, monseigneur ? reprit Croixmore.

— Dès que vous vous présenterez à mon hôtel.

— Ah ! il faudra, pour toucher cette somme, que je me rende à Clermont ?

— Si vous préférez que je vous l'envoie à un endroit que vous désignerez, ou bien que je vous la fasse tenir à l'étranger, je me conformerai volontiers à votre désir.

— Oui, monseigneur, je préfère ce mode de recouvrement.

— A présent, parlez, Croixmore ! s'écria Sforzi avec feu... Où est Diane?... Où retrouverai-je mademoiselle d'Erlanges ?

— Vous me donnez votre parole de gentilhomme, monseigneur, que vous ne reviendrez pas sur le marché que nous achevons de conclure ?...

— Mille fois oui, Croixmore...

— Eh bien ! monseigneur, daignez prendre la peine de me suivre... Dans quelques minutes vous serez auprès de mademoiselle Diane...

Raoul s'éloignait déjà, lorsqu'il se ravisa, et s'adressant à de Maurevert :

— Capitaine, lui dit-il, abandonnerons-nous à la voracité des loups qui rôdent dans la campagne la dépouille mortelle de l'infortuné comte de Salers ?

— Hélas ! cher compagnon, répondit tristement de Maurevert, si nous étions en guerre civile, et que j'eusse tué le comte de mes propres mains, il y a longtemps déjà que j'aurais soustrait le contenu de ses poches à la cupidité d'indignes maraudeurs. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Le comte de Salers n'était mon ennemi ni en politique, ni en religion. Le respect que je dois à mon caractère de gentilhomme et à ma position de grand-prévôt m'empêche de profiter de cette honnête aubaine... Croixmore, le vent de la fortune souffle ce soir en plein dans tes voiles... En attendant qu'un rocher sous-

marin brise ton esquif, profite, cher gibier de potence, de ton bonheur. Retourne sur tes pas, et montre-nous promptement que tu es expert dans ton métier.

Le bandit s'empressait d'obéir, lorsque la voix de Sforzi indigné l'arrêta.

— Conduis-moi auprès de mademoiselle d'Erlanges, lui dit-il. Dès que je serai de retour à Clermont, j'enverrai chercher le cadavre de l'infortuné comte de Salers.

— Monseigneur, dit Croixmore, après un quart d'heure de marche et en s'arrêtant devant une misérable chaumière, c'est ici que demeure mademoiselle d'Erlanges !...

Le cœur de Sforzi se serra à la fois de joie et de douleur. Il allait donc enfin revoir Diane. Oui, mais combien la pauvre enfant n'avait-elle pas dû souffrir !

Quelques secondes plus tard, deux cris de joie se mariaient dans un accord passionné : Diane et Raoul se tenaient étroitement embrassés.

Les premiers transports de la surprise passés, Diane, le visage couvert d'une adorable rougeur, se dégagea doucement de l'étreinte de Raoul, et, confuse, troublée, heureuse au-delà de toute expression, elle engagea le jeune homme à s'asseoir à ses côtés.

Sforzi contemplait, en extase, avec une muette admiration et une indicible surprise, le visage de mademoiselle d'Erlanges. Les rudes épreuves par lesquelles la jeune fille venait de passer, loin d'affaiblir

sa beauté, lui avaient, au contraire, donné un cachet de résignation et de mélancolie qui en doublait le charme.

— Comment est-il possible, adorée Diane, lui demanda Raoul, que vous n'ayez pu parvenir, étant si près de moi, à vous soustraire à la vigilance de Croixmore ?

— J'avais engagé ma parole que je ne tenterais pas de m'enfuir, Raoul, lui répondit-elle, et puis, n'eussé-je pas été liée par cette promesse, que je me serais bien gardée de quitter mon refuge... J'ignorais votre arrivée en Auvergne, et je craignais tout de l'odieuse méchanceté du marquis de la Tremblais. Mais vous, Raoul, continua Diane en pâlisant, comment se fait-il que vous soyez ici ? Avez-vous donc déjà oublié vos malheurs passés ? Un miracle ne se renouvelle pas deux fois de suite. Si vous tombiez entre les mains du marquis ! Raoul, cher Raoul, je ne veux point que vous restiez une heure de plus en Auvergne...

— Rassurez-vous, adorée Diane, dit Sforzi en souriant. Le pauvre persécuté de jadis est devenu aujourd'hui une puissance ! Dieu a écouté vos prières et béni notre amour. L'humble, le pauvre, l'inconnu chevalier Sforzi est aujourd'hui monseigneur de Sforzi, le commissaire extraordinaire et le représentant de Sa Majesté dans la province d'Auvergne. Diane, justice sera faite, votre mère sera vengée !

La joie de la jeune fille, à la nouvelle de l'heureux changement qui s'était opéré dans la position de

Sforzi, ne saurait se décrire. Son bonheur était si vif, si intense, qu'elle dut renoncer à l'exprimer ; elle fit mieux : elle se mit à remercier Dieu.

Lorsque la charmante enfant fut un peu revenue de son émotion, elle raconta à Sforzi les circonstances qui avaient précédé et suivi son enlèvement. Le marquis de la Tremblais ayant jugé prudent de rester quelques jours à Paris, afin d'éloigner tout soupçon de sa personne, l'avait confiée à la garde de Croixmore, devenu, depuis la capture de Benoist, le chef de ses apôtres. Le bandit laissa d'autant moins échapper cette occasion — qu'il attendait depuis si longtemps — que sa vengeance lui devait être lucrative.

Du même coup il désespérait le marquis et profitait de la générosité de Raoul : aussi n'hésita-t-il pas à sauver Diane. Seulement il exigea d'elle la promesse qu'une fois à l'abri des poursuites de la Tremblais, elle n'essaierait pas, sans son autorisation, de se rapprocher de Raoul !... Le bandit motiva son exigence sur la crainte qu'une fausse démarche de la jeune fille ne fût découvrir sa retraite au marquis et ne l'exposât, lui Croixmore, au terrible ressentiment de son cruel et impitoyable maître.

Diane, ignorant que Raoul eût payé une rançon pour sa liberté, termina son récit en remerciant Croixmore des respects et des attentions qu'il avait eus pour elle pendant sa captivité volontaire.

Le reste de la nuit se passa pour les deux jeunes

gens dans une de ces charmantes causeries intimes, dont les amants possèdent seuls le secret.

Quant à de Maurevert, il prit peu de part à la conversation ; il paraissait soucieux.

Un peu avant le jour, le capitaine demanda à mademoiselle d'Erlanges la permission de prendre un instant de repos, et se jeta à terre dans un des angles obscurs de la cabane.

A peine le géant occupait-il cette position horizontale, qu'il commença à ronfler d'une furieuse façon.

— Chère Diane, dit Raoul, lorsque les premières lueurs de l'aube chassèrent les dernières ténèbres de la nuit, venez, venez... J'ai hâte de vous voir quitter cette affreuse mesure!... Madame de Canilhac sera heureuse de vous offrir l'hospitalité chez elle, jusqu'au moment où vous rentrerez triomphante dans votre domaine de Tauve!...

— Raoul, répondit Diane, mon bonheur est trop grand pour qu'il soit durable ! Il me semble que je suis sous l'empire d'un rêve délicieux, et, vous l'avoueraï-je, je tremble à l'idée de mon réveil.

Le regard par lequel Sforzi répondit aux craintes de la jeune fille, valut mieux qu'un long et éloquent discours : il exprimait la certitude du triomphe.

Ce fut en vain que Raoul, au moment de se mettre en route, voulut réveiller de Maurevert, le capitaine dormait d'un sommeil phénoménal.

— Partons, adorée Diane, dit Sforzi ; de Maurevert n'a pas besoin de nous pour retourner à Cler-

mont ; quand il sera suffisamment reposé, il viendra nous rejoindre.

Tandis que Diane franchissait le seuil de la porte, Raoul s'approcha de Croixmore, et baissant la voix :

— Faites-moi savoir aujourd'hui même où vous désirez que je vous envoie vos 4,000 écus, lui dit-il.

Diane et Raoul n'étaient pas à plus d'une portée de mousquet de distance de la chaumière, que de Maurevert ouvrit un œil, tout en continuant ses ronflements sonores, et regarda autour de lui.

Il vit Croixmore occupé au fond de l'appartement à préparer son repas du matin.

Aussitôt, le capitaine se leva d'un bond et se plaçant devant la porte de sortie :

— Gracieux seigneur de Tournoil, dit-il en mettant l'épée à la main, j'ai pour habitude quand je commence une partie, de la continuer jusqu'à la fin ; vous m'avez gagné la première manche, j'ai été vainqueur dans la seconde, vous plairait-il que nous abordions la belle ? Ah ! ah ! seigneur, quelle drôle de mine vous faites !... Vous n'êtes pas resté assez longtemps à Paris, cher Croixmore ; votre éducation fort avancée, j'en conviens, n'est pas encore complète. Si vous étiez passé maître ès-ruses, vous ne vous seriez pas laissé prendre à mon sommeil. Il faut toujours se méfier d'un homme qui ronfle trop fort. Allons, Croixmore, prenez tout le temps nécessaire pour vous remettre de votre trouble, rien ne me presse, et je serais désespéré de devoir à une surprise l'avantage

de la discussion que nous allons avoir ensemble. Je dois seulement vous avertir que si vous tentez de sortir, je me verrai réduit à la dure nécessité de vous clouer, avec mon épée, contre la muraille.

Tandis que le capitaine et le bandit dialoguaient entre eux, — ainsi qu'il sera dit au chapitre suivant, — Raoul et Diane atteignaient Clermont... Le jeune homme, en arrivant à la *Porte-Peterne*, trouva, — quoiqu'il fût de très-bonne heure encore, — une foule considérable rassemblée devant une affiche fixée à un poteau par la lame d'un poignard.

Cette affiche, large feuille de parchemin, écrite en gros caractères, était une réponse du marquis de la Tremblais, — dont elle portait la signature et le seing, — à la citation de comparaître qu'il avait reçue de messieurs des Grands-Jours.

Le marquis de la Tremblais mettait hors la loi, dans toute l'étendue de ses terres, domaines, fiefs et seigneuries, messieurs des Grands-Jours, ordonnait à ses vassaux de sonner le tocsin à leur approche, de leur courir sus et de les mettre à mort.

VI

Une discussion orageuse.

Le bandit Croixmore n'était pas homme à se laisser facilement intimider : le premier moment de la surprise passé, il décrocha prestement son épée suspendue à la muraille, et se retournant vers de Maurevert :

— Monsieur le grand-prévôt, lui dit-il, ne pourriez-vous, puisque rien ne vous presse, me donner, avant que je vous attaque, l'explication de votre étrange conduite?...

— Cher seigneur, lui répondit de Maurevert, je n'ai rien à vous refuser. Ma conduite est des plus logiques ; peu de mots suffiront pour la justifier. Je

m'étonne même qu'un sacripant aussi perspicace et avisé que vous, m'adresse une semblable question. Il paraît, excellent Croixmore, que vous avez complètement perdu la mémoire du passé ?

— Comment cela, capitaine ?

— Certes ! ne vous rappelez-vous point notre première entrevue au château de Tournoil, lorsque je vins vous trouver en qualité de parlementaire ?

— Parfaitement, capitaine.

— Eh bien ! qu'avez-vous fait alors ? vous m'avez déclaré, contre le droit des gens, que j'étais votre prisonnier et comme tel imposé à rançon. N'est-ce pas vrai ?... Il me semble qu'en vous violentant un peu aujourd'hui, je ne fais qu'user d'une juste représaille !... Je suis doué d'une mémoire implacable, moi.

— Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous ?

— Presque rien, vertueux Croixmore : que vous m'abandonniez la rançon de mademoiselle d'Erlanges... Allons, du calme, cher compagnon, du calme ; ne vous démenez point ainsi qu'un diable dans un bénitier. Causons tranquillement : vous savez, Croixmore, l'amitié qui me lie au chevalier Sforzi... Or, je ne vous cacherai pas qu'en extorquant quatre mille écus à M. le commissaire extraordinaire du roi, vous m'avez profondément blessé. Il est incontestable que si vous n'aviez pas abusé de la trop grande délicatesse du chevalier pour m'empêcher de prendre part à la discussion, il ne vous aurait jamais accordé cette

somme!... Ce matin, votre position ne ressemble plus du tout à ce qu'elle était hier soir. Hier, vous étiez couvert par la protection tacite de monseigneur le commissaire du roi, ce matin vous vous trouvez en présence de M. le grand-prévôt d'Auvergne... Or, la différence qui existe entre une impunité assurée et un supplice certain est pour vous une chose majeure et digne de toutes vos réflexions.

— Ainsi, seigneur de Maurevert, s'écria Croixmore, votre intention est de m'appréhender au corps et de me livrer à la justice?

— Certes, cher sacripant; à moins toutefois que vous ne me laissiez jouer vis-à-vis de vous le rôle de la justice...

— Expliquez-vous... je ne vous comprends pas...

— Vous avez aujourd'hui l'entendement si difficile, qu'il me va falloir aborder brutalement la question. Croixmore, vous êtes un abominable coquin! votre passé est un tissu de méfaits et de crimes, vous avez mérité cent fois la potence. Mon honnêteté se révolte et s'indigne à la pensée que vous pourriez jouir en paix du prix de vos forfaits... J'entends que vous soyez puni. Ne m'interrompez pas, je vous prie. Seulement un homme comme moi, Croixmore, c'est-à-dire un homme qui a beaucoup vu, beaucoup vécu, ne saurait se montrer aussi sévère et aussi rigoureux qu'un magistrat : un tribunal n'hésiterait pas à vous condamner au supplice de la roue, moi, je me contenterai de vous infliger une forte amende : renoncez

à la rançon de mademoiselle d'Erianges, et je vous rends votre liberté.

— Perdre gratuitement quatre mille écus, lorsqu'il me suffit d'un heureux coup d'épée pour les conserver ! s'écria le bandit, dont le regard brilla de colère, jamais !

— Si j'étais assuré, Croixmore, que vous emploieriez le reste de votre vie à vous repentir de votre passé, je serais moins exigeant, peut-être, dit doucement le capitaine. Voulez-vous me promettre de rentrer dans la bonne voie ? je me contente alors de deux mille écus.

— Deux mille écus ! Mais c'est une fortune !

— Décidément, je suis en veine d'indulgence, Croixmore ; va pour la moitié de cette somme !

— Pas davantage, s'écria l'ex-seigneur de Tournoil, dont l'audace grandissait à mesure que de Mauvert rabattait de ses prétentions.

— Pas davantage ! répéta le grand-prévôt d'un air pensif. Croixmore, je crois que vous faites une grosse sottise. Que diable ! le soin de ma propre réputation, le respect que je dois à l'éminente dignité dont je suis revêtu, ne me permettent pas d'accepter cinq cents écus. Mon gain, en s'amoindrissant, finirait par devenir une aumône... Cette fois n'est pas la première, qu'il a été question entre nous de rançon. Eh bien ! jamais vous ne vous êtes montré si dur et si revêche qu'aujourd'hui. Vous ne valiez pas déjà grand

chose jadis, Croixmore; mais je remarque avec peine que vous avez encore beaucoup perdu.

— Capitaine, interrompit le bandit, la discussion me paraît épuisée. Oui ou non, voulez-vous me livrer passage?...

— Tenez, Croixmore, j'ai pitié de vous... Promettez-moi de me garder le secret, et j'accepte les cinq cents écus que vous venez de m'offrir.

— Moi! je ne vous ai rien offert du tout! s'écria l'ex-seigneur de Tournoil, que cette dernière concession de son adversaire rassura complètement...

De Maurevert haussa les épaules d'un air de pitié et fronça les sourcils.

— J'entends sortir d'ici, continua le bandit, sans bourse délier, sans sacrifier un sol.

— Votre sordide avarice, Croixmore, reprit tranquillement le grand-prévôt, me prouve que j'avais tort de compter sur votre repentir, et de vous croire susceptible d'un salutaire retour sur vous-même; nature perverse ne saurait s'amender. C'est la justice divine qui vous souffle et vous inspire votre obstination, car votre grossier et injuste refus à mes offres bienveillantes constitue tout bonnement votre arrêt de mort.

— Alors c'est bataille que vous voulez, capitaine?

— Non, Croixmore, mais votre châtement, Quoi! parce que vous avez jadis détrossé et pillé de pauvres voyageurs sans défense, vous vous figurez être

à même de me résister ! Quel sot orgueil de parvenu ! Jusqu'à ce jour, Croixmore, un seul homme, le seigneur Sforzi — mais celui-là est sans égal — à eu l'avantage sur moi, encore est-il juste d'ajouter qu'une pierre placée sous mon pied me fit trébucher et glisser au moment le plus décisif du combat !... Infortuné Croixmore, mourir lorsqu'il vous était si facile de vivre riche et heureux ! Je ne puis, quoique vous soyez un abominable gremlin, m'empêcher de vous plaindre !...

— Trêve de railleries et de rodomontades, capitaine : finissons-en ! Persistez-vous à me barrer le passage, à me retenir prisonnier ?

Pour toute réponse, de Maurevert leva la pointe de son épée et tomba en garde. Le bandit s'empessa de l'imiter ; les deux fers se croisèrent. De Maurevert, à de rares exceptions près, ne se battait jamais qu'autant qu'il y trouvait son profit. Son jeu d'escrime ressemblait à son caractère : c'était la ruse, la prudence, et, quand l'occasion l'exigeait, l'impétuosité, poussées à leurs dernières limites.

Sa réputation de redoutable duelliste était si solidement établie depuis longtemps, qu'à cette époque où le plus futile prétexte suffisait pour amener la plus sanglante rencontre, personne ne songeait à se formaliser de ses façons cavalières et de l'originalité parfois un peu risquée de son langage.

Son terrible cousin, l'infâme et fameux assassin du seigneur de Mouy, avait seul osé s'attaquer au capi-

taine, et sa témérité lui avait valu — ainsi qu'on le sait — la perte d'un bras.

Dès les premières passes, Croixmore fit la triste expérience de l'habileté de son adversaire : il reçut un coup d'épée à l'épaule.

— Ce n'est rien ! s'écria-t-il en bondissant de deux pas en arrière et en restant sur la défensive.

— Je vous demande mille pardons, beau gibier de potence ; dit froidement de Maurevert, c'est un avertissement. Allons, Croixmore, un bon mouvement ; repentez-vous ! Pansez votre blessure et renouons nos négociations.

Le bandit hésita : il commençait à comprendre que la lutte n'était pas égale.

— Ma foi, capitaine, répondit-il après un léger silence, vous avez raison ; il est de mauvais goût de se brouiller pour une question d'argent. Va pour cinq cents écus !

— Voilà, Croixmore, une bien ingénieuse et charmante raillerie !

— Comment cela, une raillerie, capitaine ? Cette somme n'est-elle point celle que vous exigiez tout à l'heure ?

— Avant que vous fussiez blessé, oui. A présent, espiègle enfant du diable, la position a changé du tout au tout. Abandonnez-moi mille écus, et je vous serre la main en guise de trêve.

— Mille écus !... mille écus !... Non, jamais !...

— Quand je vous disais, Croixmore, que la Pro-

vidence m'a choisi pour l'instrument de votre châti-
ment, vous voyez que j'avais raison !... Tiens, tiens...
vous m'attaquez tandis que je cause... Cela est d'un
manant, cher seigneur !... Que faites-vous là ? un me-
nacé au visage et tiré en dessous ! voilà un des plus
pitoyables coups de l'école italienne. Attention Croix-
more !... Une, deux... Ne vous ai-je point effleuré,
cher ami ?...

Le bandit poussa un cri de douleur et de rage, et
s'appuya contre le mur : l'épée du capitaine lui avait
labouré la cuisse.

— Vous plairait-il de revenir au dialogue, gentil
damoiseau ? reprit de Maurevert toujours impassible.

— Gardez vos mille écus et que l'enfer vous ex-
termine ! hurla Croixmore, s'avouant enfin l'écra-
sante supériorité de son adversaire, et renonçant à
continuer un combat dont il ne lui paraissait plus
guère possible de sortir à son avantage.

Ce fut par un formidable éclat de rire que le grand-
prévôt accueillit la nouvelle concession de l'ex-sei-
gneur de Tournoil.

— Mille écus ! lorsque votre jambe rudement en-
dommagée ne vous permet plus de vous soutenir,
s'écria-t-il. Oh ! rusé compère, quelle triste et piètre
opinion avez-vous de ma judiciaire ? Votre position
est si désespérée qu'en me contentant de deux mille
écus, je fais vraiment acte de désintéressement et de
générosité.

— Deux mille écus ! Jamais !...

Croixmore n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, que d'un violent froissement admirablement exécuté, de Maurevert lui faisait sauter l'épée des mains.

— Grâce ! s'écria le bandit en tombant à genoux ; vous aurez vos deux mille écus !

— C'est à présent la rançon entière qu'il me faut, répondit de Maurevert. Allons, décide-toi... oui ou non... la mort ou la vie !

— La vie, murmura le bandit d'une voix que la rage et la douleur rendaient à peu près inintelligible.

De Maurevert s'empressa de relever le misérable, et le plaça sur un escabeau.

— Magnifique seigneur de Tournoil, lui dit-il en lui offrant un verre d'eau, que cette leçon ne soit point perdue pour vous. Savoir se résoudre à un sacrifice, c'est faire preuve d'esprit et d'intelligence. Voyez quelle différence pour vous, si vous m'aviez gentiment octroyé les cinq cents écus dont je daignais me contenter d'abord, vous auriez à l'heure qu'il est deux blessures de moins et quatre mille écus de plus. Au revoir, seigneur de Tournoil, que Dieu vous protège et vous assiste !

De Maurevert allait franchir le seuil de la porte, lorsque se ravisant, il retourna sur ses pas.

— Ma foi, Croixmore, dit-il, vous êtes, il est vrai, un abominable sacripant et vous méritez mille fois pis que ce qui vous arrive ; n'importe ! vous avez hier sauvé la vie au chevalier de Sforzi, cela mérite une

récompense !... Venez me trouver à Clermont, et je vous remettrai mille écus. Ce sacrifice me sera pénible, j'en conviens ; mais l'honneur et le devoir me le commandent... Je ne veux pas que le seigneur Sforzi reste votre obligé. Au revoir, Croixmore. En considération de notre ancienne connaissance, je vous ai blessé avec un soin extrême. Si vous désirez que je vous envoie un chirurgien, je m'acquitterai de votre commission ; mais, je vous le répète, vos égratignures n'offrent aucun danger.

— Par Plutus ! se disait de Maurevert en parcourant à grands pas la route de Clermont. Jamais je ne me serais figuré que le rapt de mademoiselle d'Erlanges m'aurait valu un si beau bénéfice... Si Raoul se marie, je resterai toujours avec lui. Les fautes de ses enfants tourneront à mon avantage et enrichiront ma vieillesse.

Le capitaine, en entrant dans la ville, aperçut la même affiche qui, dix minutes auparavant, avait si fort excité la colère et l'indignation de Raoul.

— Eh ! eh ! se dit-il en se frottant joyeusement les mains, voici le marquis qui prend position et jette gaillardement et bravement son gant au visage de Sa Majesté. Par Jupiter ! il est probable qu'avant peu, le brillant capitaine de Maurevert sera investi du commandement d'une armée. Mort de ma vie ! il y aura de rudes assauts et d'énormes pillages... Que la vie est donc parfois une belle chose, mon Dieu !

Le capitaine, après cette exclamation qui prouvait

l'heureuse quiétude de son âme, se dirigea vers l'hôtel du marquis de Canillac.

Lorsqu'il arriva, messieurs des Grands-Jours, réunis en séance secrète et présidés par monseigneur de Harlai, délibéraient sur les mesures qu'ils devaient prendre contre l'audacieuse rébellion du seigneur de la Tremblais.

VII

En Secret.

Son titre de grand-prévôt de la province d'Auvergne ne donnait nullement le droit à de Maurevert d'assister aux délibérations de messieurs des Grands-Jours : il dut donc attendre, pour voir Sforzi, la fin de la séance.

Dès que Raoul, au sortir du conseil, aperçut le capitaine, il le prit par le bras et le conduisit dans ses appartements. Le jeune homme avait hâte de trouver une personne devant laquelle il ne fût pas obligé de dissimuler son bonheur.

— Cher compagnon, lui dit-il le visage resplendissant de joie, si Sa Majesté était instruite des senti-

ments qui m'animent, elle regretterait de m'avoir confié ma mission ! Je suis si allègre, si joyeux, que la pensée de sévir, même contre d'odieux coupables, m'est importune... Je voudrais voir tout le monde heureux.

— Voilà bien la jeunesse ! pensa de Maurevert. La moindre contrariété la réduit au désespoir, le plus mince succès l'exalte jusqu'au délire. Parce que le marquis n'a pas légèrement brutalisé mademoiselle Diane, ce cher Raoul nage dans un océan de célestes béatitudes ; il ne songe pas qu'avant dix ans d'ici, sa chère d'Erlanges se changera peut-être en mégère et lui chantera pouille du matin au soir ! Que de gens mariés se pendent afin d'échapper aux tortures conjugales, qui se seraient également tués, si leurs épouses, lorsqu'elles étaient jeunes filles, avaient refusé de les accepter pour maris !

Sforzi, attribuant l'expression chagrine que reflétait le visage de Maurevert à l'aveu qu'il venait de lui faire, s'empressa de reprendre la parole.

— Cher compagnon, dit-il en souriant, je ne me suis servi de cette exagération de langage que pour mieux vous faire comprendre et partager ma joie. Soyez assuré que quand sonnera l'heure de la justice, je redeviendrai l'homme de la loi et du devoir... Maintenant, monsieur le grand-prévôt, causons d'affaires sérieuses.

— Oui, cher Raoul, c'est cela, causons affaires, répéta de Maurevert d'un air satisfait. M'est-il per-

mis de vous demander, sans indiscretion, si la reunion dont vous sortez a abouti à un resultat ? MM. des Grands-Jours ont ils pris enfin une resolution ?

— Certes, de Maurevert... Nous avons reconnu à l'unanimité qu'il fallait en appeler à la force des armes... Le siege immediat du château de la Tremblais est maintenant décidé.

— Par le dieu Mars ! voilà une nouvelle qui m'enchanté, Raoul !... Et quand doit-on commencer ce siege ?

— Aussitôt que nous aurons réuni assez de troupes pour mener à bonne fin cette rude besogne.

— Vous l'avez dit, cher compagnon, une rude besogne !

— Je ne me dissimule aucune des difficultés qu'elle présente, capitaine, et pourtant je suis assuré que nous en sortirons vainqueurs... Nous avons pour nous le bon droit.

— Oh ! cher Raoul, interrompit de Maurevert, le bon droit sans de bonnes troupes, c'est peu.

— C'est justement au sujet des troupes dont j'ai besoin, que j'ai à causer avec vous capitaine. Vous connaissez le château de la Tremblais. De quelles forces est-il nécessaire que nous disposions pour en commencer le siege ?

— De quatre mille hommes au moins.

— Je suis ravi, de Maurevert de me trouver d'accord avec vous sur ce point. Ce chiffre est justement

celui que j'ai déjà fixé. Quant à la durée du siège, je crois...

— Oh ! cher compagnon, interrompit le grand prévôt, ne croyez rien du tout, cela sera beaucoup plus sage. On ne sait jamais quand finit un siège.

— Votre réflexion est juste, capitaine, lorsqu'une place investie peut être secourue, et que les assiégeants courent le risque de se voir à leur tour assiégés eux-mêmes dans leurs retranchements. Or, pour nous un tel danger n'est pas à craindre. Le marquis de la Tremblais, isolé dans sa rébellion, se trouve réduit à ses seules ressources et n'a le droit de compter sur aucun appui étranger.

— Ceci ne m'est point prouvé, Raoul ; n'oubliez point que les poursuites intentées par MM. des Grands-Jours contre le marquis de la Tremblais s'adressent à la noblesse entière de la province ! Or, l'Auvergne compte plus de trois cents seigneurs féodaux, ayant tous commis des légèretés et des peccadilles dignes de la potence !... Supposez, — et cette supposition n'a rien d'improbable, tout au contraire, — que ces seigneurs menacés dans leur existence et leur fortune, se liguent entre eux pour se défendre contre l'ennemi commun : qu'en résultera-t-il ? Que du jour au lendemain vous vous trouverez avoir sur les bras une armée de quinze à vingt mille hommes à combattre !... Plus je réfléchis, Raoul, à la mission que vous avez acceptée, et plus je la vois hérissée de difficultés et de dangers...

— Moi, répondit Sforzi avec un superbe sourire d'audace et de confiance, je ne doute nullement du succès. Notre impétuosité et notre vigueur inspireront à la noblesse une telle épouvante, qu'elle ne songera pas à résister.

— Pour obtenir ce premier résultat, il vous faudrait frapper un grand coup, faire un terrible exemple !

— C'est bien notre intention, capitaine. Dès demain, — car aujourd'hui dimanche il n'est pas permis au tribunal de siéger en séance publique, — messieurs des Grands-Jours rendront et feront exécuter une sentence. Notre puissance, pour être reconnue et respectée, doit subir le baptême du sang ! Du moment que le glaive de la justice aura abattu une tête coupable, du moment que le peuple saura qu'il peut entièrement compter sur nous, les obstacles qui en ce moment nous environnent disparaîtront comme par enchantement et nous resterons maîtres du terrain. Tenez-vous donc prêt, monsieur le grand-prévôt. D'une minute à l'autre vous pouvez recevoir l'ordre de marcher.

— Le capitaine de Maurevert est toujours prêt quand il s'agit d'aller en avant, monseigneur !... A présent, cher Raoul, il me reste à vous entretenir d'un sujet qui vous concerne personnellement. Comptez-vous oui ou non tenir la promesse que vous avez faite au bandit Croixmore, et payer les quatre mille écus de la rançon à laquelle ce misérable a osé imposer mademoiselle d'Erlanges?...

— Capitaine, votre question me paraît étrange.

— Ce Croixmore est un si abominable coquin, cher Raoul !

— Que m'importe ! mon honneur n'en est pas moins engagé pour cela.

— Oui, vous avez encore raison... Eh bien, cher Raoul, si cela vous est agréable, je profiterai de la solennité du jour qui me laisse ma liberté, pour porter les quatre mille écus à l'ex-seigneur de Tournoil !

— Volontiers, capitaine... Tenez, voici cette somme en or...

Les yeux de Maurevert brillèrent de cupidité, et ce fut d'une main tremblante d'émotion qu'il prit les écus empilés devant lui.

— Cher Raoul, dit-il au moment de s'éloigner, je réfléchis que puisque je suis en train ce matin de voir des bandits, je ne ferais pas mal de rendre une petite visite au chef des Apôtres !... La prison se trouve sur mon chemin, et cet exécrationnable Benoist est plus à même que personne de nous fournir des renseignements exacts et précieux sur les forces dont dispose le marquis de la Tremblais !...

— Je doute fort que vous réussissiez dans votre tentative, capitaine. Cet infâme Benoist montre une impudence et une assurance incroyables... Rien n'a pu vaincre jusqu'à présent son opiniâtreté. On croirait à le voir et à l'entendre qu'il est certain de l'impunité.

— Bah ! cher Raoul, si Benoist ne parle pas, c'est

qu'on l'interroge mal. Donnez-moi carte blanche, et que le diable m'extermine si, en moins d'une heure de temps, je ne le rends pas aussi bavard qu'une pie !

— Soit, de Maurevert ; agissez comme vous l'entendrez au mieux des intérêts de Sa Majesté.

— Alors, Raoul, asseyez-vous devant votre table, et écrivez : « Moi, le chevalier Sforzi, commissaire extraordinaire du roi dans la province d'Auvergne, j'ordonne aux greffiers, tourmenteurs-jurés et geôliers en chef de la prison de Clermont, d'avoir à obéir au capitaine de Maurevert, grand-prévôt de la susdite province, dans tout ce qu'il leur commandera, et ce, comme si c'était moi-même. » Maintenant apposez au bas de ces lignes votre seing et votre signature. Là, voilà qui est fait.... Quand vous reverrai-je, Raoul ?

— Après la sortie de l'église, capitaine.

— Vous vous rendez à la cathédrale ?

— Oui. Monseigneur l'évêque doit prononcer ce matin en chaire, à la requête de messire Harlai, un *Monitoire* en faveur des Grands-Jours.

— Excellente mesure. A bientôt, cher Raoul. De mon côté, je cours à la prison. Tenez-vous pour assuré que si Benoist se refuse à répondre à mes questions, c'est qu'il sera devenu muet... et encore fût-il muet, je crois que pour m'être agréable, il retrouverait la parole.

Un quart-d'heure après sa conversation avec Sforzi,

de Maurevert pénétrait dans le cachot de l'assassin Benoist.

Le chef des Apôtres, solidement enchaîné à la muraille, ne montra à la vue du capitaine, ni émotion, ni surprise ; tout au contraire, un sourire sardonique et méchant effleura ses lèvres minces et pâles.

— Benoist, dit de Maurevert après un léger silence, il m'est impossible de t'exprimer la joie que j'éprouve à te contempler dans ta détresse !... Cette fois n'est pas du reste la première que nous nous trouvons, toi et moi, dans un même cachot. Tu te rappelles bien, n'est-ce pas, l'entrevue que j'eus jadis en ta présence avec le seigneur Sforzi plongé dans la prison du château de la Tremblais ? Je n'oublierai jamais, moi, ton air important et glorieux d'alors. Comme les temps sont changés ! Voilà qu'aujourd'hui le persécuté Sforzi est devenu un puissant seigneur, et le bourreau Benoist un gibier de potence. Comment oser mettre en doute, après cela, la justice de la Providence !...

De Maurevert fit une pause, puis voyant que l'exécuteur des hautes-œuvres du marquis de la Tremblais continuait à sourire d'un air moqueur et à garder le silence, il reprit la parole.

— Benoist, dit-il d'un ton joyeux, tu dois comprendre que le seul plaisir de causer avec un drôle de ton espèce n'est pas un motif suffisant pour m'avoir fait descendre dans ton cachot ! Je viens t'annoncer une importante nouvelle. Messieurs des Grands-

Jours ont décidé que tu seras roué, ce soir, en place publique à la lueur des flambeaux ! Tudieu ! Benoist, tu as le droit de te vanter de ta popularité ! A peine la nouvelle de ta prochaine exécution s'est-elle répandue dans les environs, que plus de dix mille campagnards se sont mis en route pour venir contempler une dernière fois ton gracieux visage. Une place aux fenêtres qui avoisinent la roue se loue deux écus ! C'est un enthousiasme sans pareil ! Voici donc le moment de te montrer dans toute la splendeur de ta gloire ! Je suis ravi, Benoist, que monseigneur Sforzi ait consenti à te faire rouer publiquement et non pas exécuter privément dans ton cachot, comme il le voulait d'abord. Oh ! ne me remercie pas ! J'avais promis à plusieurs grandes, honnêtes et vertueuses dames de ma connaissance, de les régaler du joli spectacle de tes derniers moments ! Cela t'explique, Benoist, l'intérêt que je prends à ton agonie ! Je désire que tu t'élèves à la hauteur de la flatteuse curiosité dont tu es l'objet, que tu te montres digne de la confiance que l'on met en ton courage. J'ai déjà arrangé et combiné une espèce de divertissement, qui, si tu l'exécutes gentiment — pendant qu'on te rouera — produira, j'en répons, un effet admirable. Le bourreau, à qui j'ai donné mes ordres à cet égard, te servira de compère... Le drôle répète déjà son rôle. A présent, Benoist, prête-moi toute ton attention ; je vais te narrer le divertissement en question.

— Capitaine ! s'écria avec violence l'assassin Be-

noist, qui depuis un instant avait complètement changé de contenance, vous voulez me tromper, mais vous n'y réussirez pas!... Depuis quand exécute-t-on un homme — cet homme se serait-il rendu coupable de tous les crimes possibles — sans l'entendre auparavant, sans le juger?

— Depuis que les Grands-Jours sont établis, Benoist!... Quoi, tu as eu la sottise, la niaiserie, l'imprudence d'avouer à monseigneur Sforzi que tu possèdes un secret compromettant, et tu te figures que M. le commissaire extraordinaire du roi te fera comparaître devant un tribunal! Tes méfaits sont si publics, si connus, si avérés, si patents, que MM. des Grands-Jours ont décidé qu'il était inutile de t'interroger! Qu'avaient-ils besoin de tes aveux?... Tu as été condamné, Benoist, à la complète unanimité des voix. J'ajouterais même, si je ne craignais d'affecter ta sensibilité, que la sentence rendue contre toi a été accueillie avec enthousiasme par le public. Te tromper, moi! à quoi cela me servirait-il? Allons, Benoist, du calme, du sang-froid. Au lieu de songer à l'ennui de ton supplice — après tout, vingt-quatre heures sont bientôt passées, car j'ai oublié de t'apprendre que tu dois rester pendant vingt-quatre heures attaché vivant sur la roue, — au lieu, dis-je, de t'inquiéter des tracasseries que te fera subir, jusqu'à demain soir, le bourreau, occupons-nous plutôt de régler ce petit divertissement dont je te parlais tout à l'heure, Je commence...

— Capitaine, s'écria le bandit d'une voix étranglée par la peur, capitaine ! au nom du ciel... je vous en conjure, à mains jointes... à genoux... faites-en sorte que je parle sans retard à monseigneur Sforzi.

— Parler à monseigneur Sforzi !... ton ancien patient !... Tu es fou !...

— Capitaine, par pitié, ne repoussez pas ma prière ! Quelque grands, quelque abominables qu'aient été mes torts envers monseigneur Sforzi, je suis assuré, si je parviens à le voir, qu'il suspendra mon exécution... qu'il me fera grâce...

— Le délire t'égare, Benoist.

— Non, non, capitaine... je possède un secret... un secret terrible, et qui me sauvera de la roue...

— Tu ne te trompes pas, Benoist ?

— Oh ! non, non... capitaine.

De Maurevert sourit d'une singulière façon, et ouvrant la porte du cachot.

— Holà ! archers, dit-il, que l'on conduise ce prisonnier dans la chambre des tortures.

Le lieu nommé la chambre des tortures était une salle extrêmement haute et assez large, située au rez-de-chaussée de la prison.

Un chevalet, des brodequins, une roue, des tenailles de toutes grandeurs et de toutes formes, une corde passée à une poulie attachée au plafond, cintré et très-élevé, tels étaient les objets qui attiraient de prime-abord les regards de ceux qui pénétraient dans ce triste et lugubre séjour.

La stupéfaction et la terreur de l'ex-chef des Apôtres furent si extrêmes, quand il entendit de Maurevert donner son ordre aux archers, qu'il ne trouva pas la force de prononcer une parole, de demander une explication. Il se leva machinalement, et, tenu par deux gardes, sortit de son cachot.

Lorsque le misérable pénétra dans la chambre des tortures, il se mit à trembler de tous ses membres ; au reste, le spectacle qui s'offrait à sa vue n'était pas de nature à dissiper ses frayeurs ; loin de là.

De Maurevert, assis dans une espèce de fauteuil qui ressemblait assez à un tribunal, avait un air de gravité du plus mauvais augure.

A quatre pas du capitaine, se tenaient deux personnages dont les visages refrognés annonçaient la plus complète insensibilité : c'étaient le greffier et le médecin de la prison.

Un peu plus loin, un gros et robuste garçon, à la figure joviale et réjouie, aux manières ouvertes et franches, s'occupait à vérifier la solidité du chevalet : c'était le bourreau.

Enfin le fond du tableau était rempli par six individus — assez semblables à des dogues — qui suivaient avec une respectueuse attention les moindres mouvements de l'exécuteur des hautes-œuvres de Clermont dont ils étaient les aides ou valets.

— Maître Chérubin, dit de Maurevert en désignant par un geste le chef des Apôtres, voici un mécréant et un réprouvé de la pire espèce. Il va vous falloir,

pour opérer sa conversion, déployer tous vos talents, donner essor à toute votre imagination.

— Benoist a été jadis mon compère, monseigneur, répondit le boureau Chérubin tout en adressant une amicale inclination de tête au chef des Apôtres, je lui dois en cette qualité tous mes soins. Je vais le traiter en ami.

— Qu'entendez-vous par ces mots, maître Chérubin ? demanda sévèrement le grand-prévôt.

— J'entends, seigneurie, que je compte lui procurer toutes les jouissances et tous les agréments dont je dispose. Je veux choisir mes tenailles les plus acérées, mes cordes les mieux tressées, mes coins les plus gros. Quoique je sois un modeste exécuteur de province, je vauz, grâce à mon amour pour ma profession — ceci soit dit sans forfanterie aucune — autant que mes heureux et superbes confrères de Paris. Benoist peut être assuré de la torture la plus savante, la plus irréprochable, la plus complète qui ait jamais été donnée au Châtelet. Quand il sortira de mes mains, il ne sera plus reconnaissable. Par quoi faut-il commencer, monseigneur ?

— Que te semble des brodequins, Chérubin ?

— Oh ! cela est bien usé, monseigneur ! Cependant si vous tenez tant soit peu à cette épreuve, je me fais fort de la rendre, par ma manière de procéder, passablement efficace.

— Eh bien ! va d'abord pour les brodequins ! répondit de Maurevert. La vue de cette opération me

rappellera certains plaisants souvenirs de jeunesse qui m'aideront à supporter patiemment les criaileries de ce drôle.

A un signe de leur chef, les valets se saisirent de Benoist, le dépouillèrent de ses vêtements et le fixèrent solidement sur un lourd et épais banc de chêne, dont les pieds pénétraient profondément dans le sol.

Le greffier se mit à tailler sa plume.

La stupéfaction et l'effroi de Benoist étaient tels, que jusqu'alors il était resté comme étranger et insensible à ce qui se disait et se passait autour de lui.

Le brutal contact des mains des valets le retira de son état léthargique. Il se redressa d'un bond, poussa un hurlement, et, de ses bras enchaînés, essaya de repousser les aides du bourreau.

— Monseigneur de Maurevert, s'écria-t-il en accompagnant ces paroles d'un regard vague et incertain, monseigneur, je vous en conjure au nom de tout ce qui vous est cher en ce monde, sauvez-moi de la torture... faites éloigner le bourreau... Grâce ! grâce ! monseigneur ! Je suis prêt à tous les aveux que vous exigerez... je ne vous cacherai rien de mon passé... je vous confesserai tous les crimes dont je me suis rendu coupable !...

Le grand-prévôt resta silencieux et impassible. Ce fut maître Chérubin qui se chargea de répondre à Benoist.

— Compère, lui dit-il d'un ton de doux et affec-

tueux reproche, je ne me serais jamais attendu à une si honteuse faiblesse de ta part. Tu te déshonores. Voyons, en souvenir de notre vieille amitié, des rasades que nous avons bues ensemble, des joyeux moments que je t'ai fait passer, ne me prive point, par ton insigne lâcheté, de la gloire, et peut-être aussi de l'avancement que doit me procurer ta torture. Quel mérite aurai-je de tes aveux, si tu cries ainsi à l'avance. Du courage, mon bon Benoist ; du courage !

Maître Chérubin, tout en adressant ces touchantes prières à son ancien compère, n'était pas resté inactif : il avait emprisonné la jambe gauche de Benoist dans les fatales planchettes connues sous le nom de brodequins, puis il avait passé un coin de fer entre les planchettes et la chair de l'accusé.

Le chef des Apôtres, les yeux hagards, le front inondé d'une sueur froide, regardait d'un air hébété, et comme s'il ne comprenait pas ce dont il s'agissait, les apprêts de son supplice.

Tout à coup il poussa un horrible cri de douleur... Le marteau du bourreau venait d'enfoncer le premier coin !...

— Mille légions de diables ! reprit maître Chérubin à bout de patience, ne dirait-on pas à entendre beugler cet âne fiessé, qu'il se trouve exposé sur la roue... Ah ! c'est comme cela que tu tiens compte de mes supplications, Benoist... Attends un peu... Il me reste encore neuf coins à placer... entends-tu ?... Neuf coins !... Que le diable m'étrangle si au sixième

tes os ne commencent pas à craquer et à se fêler.

— Monseigneur de Maurevert, hurla Benoist, grâce... pitié... grâce...

Le capitaine fit signe au bourreau de s'arrêter, et s'adressant à l'ex-chef des Apôtres :

— Benoist, lui dit-il, ce n'est pas à moi, mais bien à M. le greffier que vous devez la confession de vos crimes.

— Je ne suis pas prêt, grommela d'un air de mauvaise humeur le greffier, il faut que je taille ma plume... Enfoncez encore quelques coins, Chérubin... encore quelques coins...

Après que le greffier eut effilé le bec de sa plume, il dut arranger son papier, chercher une position commode pour écrire, et délayer avec de l'eau le fond fangeux de son écritoire.

Maître Chérubin en était au sixième coin, lorsque le greffier déclara enfin qu'il était prêt à recevoir les aveux du patient.

Benoist, rappelé à la vie et soutenu par un cordial que lui fit boire le bourreau, commença sa confession.

Il débuta par le récit de l'assassinat d'une jeune et jolie fille de seize ans, vassale du marquis de la Tremblais, et que ce seigneur, excité par la jalousie, lui avait ordonné de poignarder ! Ce fut ensuite la pendaison d'un tenancier qui, prétextant la dureté des temps et le mauvais état de la récolte, s'était refusé à payer sa redevance annuelle.

Benoist, après d'épouvantables et nombreux aveux

— dont le procès-verbal, qui existe encore dans les archives du parlement de Paris, doit se retrouver en double dans la bibliothèque impériale de Clermont — termina son récit par la surprise de la maison-forte de Tauve et le meurtre de la dame d'Erlanges.

— Ouf ! dit le greffier en essuyant sa plume après ses cheveux, voilà une séance comme je ne me souviens pas d'en avoir encore passé de pareille... Quelle rude besogne ! vingt pages d'écritures... J'ai les doigts brisés... Vous plairait-il, monsieur le grand-prévôt, de m'accorder un moment de répit ?

— Volontiers, monsieur, répondit de Maurevert. Il est de fort bonne heure et rien ne nous presse ; nous avons toute la journée. Maître Chérubin, détachez Benoist et placez-le sur ce lit ; un peu de repos le rendra frais et dispos comme si rien ne s'était passé, et vous reprendrez alors le cours de vos expériences. Maître Chérubin, vous avez opéré avec une netteté de principes dont je ne saurais trop vous louer. Je rendrai compte de votre habileté à MM. des Grands-Jours. Je ne doute nullement, si vous continuez à apporter le même zèle dans l'exercice de vos fonctions, que vous n'arriviez au Châtelet !

— Vous me comblez, monsieur le grand-prévôt, s'écria maître Chérubin radieux ; arriver au Châtelet ! oh ! c'est là le rêve de ma vie ! combien je regrette que la lâcheté de mon pauvre Benoist ne m'ait pas permis de déployer tous mes talents. J'espère, monseigneur, être plus heureux une autre fois. Puis-je

compter, si j'ai bientôt la chance de rencontrer une opiniâtreté et un courage à la hauteur de mon savoir, que vous daignerez assister, monseigneur, à mon travail ?

— Je ferai mon possible, Chérubin... A présent, profitez du repos de Benoist pour aller déjeuner... Je resterai ici à vous attendre !

Le bourreau ne se fit pas répéter cette invitation : il s'éloigna aussitôt suivi de ces aides.

— Monsieur le grand prévôt, dit le chirurgien en s'adressant à de Maurevert, je viens de constater l'état du patient : il est des meilleurs. Je vous demanderai donc de m'absenter jusqu'à la reprise de la séance.

Le greffier donna un coup de coude au chirurgien, et s'empressant de prendre la parole :

— Ignorant que vous auriez besoin de moi ce matin, monsieur le grand-prévôt, dit-il, j'avais convié hier M. le chirurgien à partager mon déjeuner d'aujourd'hui... Permettez-moi de joindre ma voix à la sienne.

— Allez, allez, messieurs, répondit de Maurevert. Il suffit que vous soyez de retour dans deux heures.

— Nous serons exacts, monseigneur, dirent le chirurgien et le greffier qui se prenant par le bras sortirent, d'un pas grave et majestueux, de la chambre des tortures.

Une fois que Maurevert fut seul, il alla fermer à clef la porte ; puis il se dirigea vers le misérable mu-

tilé qui gisait à moitié privé de connaissance sur sa couche de douleur.

Le capitaine s'assit sur l'escabeau occupé naguère par le greffier, et élevant la voix.

— Benoist, dit-il, personne ne peut plus nous entendre : causons.

L'ex-chef des Apôtres souleva avec peine ses paupières, et ne répondit pas.

— Il ne faut pas te dissimuler, abominable coquin, reprit de Maurevert, que tu n'as fait encore qu'effleurer la coupe des jouissances qui te sont réservées... Tu en es encore aux roses, juge de tes ennuis lorsqu'il te faudra avaler les orties et les chardons!... Tu sais, Benoist, que je n'ai jamais manqué à ma parole. Eh bien! je te jure, sur mon nom de Maurevert, sur mon honneur de gentilhomme, que si tu me révéles ce terrible secret qui, d'après toi, te sauverait du dernier supplice, s'il était connu de monseigneur Sforzi ; je te jure, dis-je, qu'en considération de ta franchise, tu ne mourras pas sur l'échafaud. Hâte-toi, Benoist, de profiter de ma bienveillance ; peut-être bien tout à l'heure serait-il trop tard. Tu m'entends, n'est-ce pas ? Je t'offre un moyen d'éviter la roue et la potence. N'oublie point que ce soir même doit avoir lieu ton exécution.

Aux dernières paroles de Maurevert, le visage décoloré et livide du patient se teignit d'une légère rougeur, et faisant un effort sur lui-même.

— Capitaine, répondit-il d'une voix à peu près intel-

ligible, je possède en effet un terrible secret... un secret qui concerne monseigneur Sforzi d'une façon toute particulière... Mais ce secret fait ma force...

— Ce secret fait ta force, pauvre misérable ! interrompit de Maurevert. Et en quoi, je te prie !... T'imagines-tu que si ce secret peut m'être profitable, je le laisserai bénévolement échapper... que pour être agréable à un bandit tel que toi, je perdrai une occasion de fortune !... D'ici à ce que tu prélasses sur la roue, je ne te quitterai pas d'une minute, Benoist !... je serai le dernier témoin de ton agonie !... Et puis en supposant qu'il te fût donné d'arriver jusqu'à monseigneur de Sforzi, qu'obtiendrais-tu de plus de sa clémence que je ne t'offre déjà ? il me semble qu'en te sauvant de l'échafaud, je réponds à ton souhait le plus vif, le plus ardent. Un dernier mot, Benoist : il ne sied ni à ma dignité, ni à ma naissance de jouer vis-à-vis de toi le rôle de solliciteur. Veux-tu te taire ou parler ? c'est un oui ou un non que j'exige.

L'ex-chef des Apôtres hésita : enfin, paraissant prendre un parti :

— Il est vrai, capitaine, dit-il, que tout le monde rend justice à votre loyauté à tenir vos serments... Vous me jurez bien....

— Trêve de paroles inutiles, interrompit de nouveau de Maurevert ; je n'aime pas me répéter.

Benoist se recueillit un instant, puis approchant

péniblement sa tête de l'oreille du capitaine assis au chevet de son lit :

— Je compte sur votre promesse, capitaine, reprit-il, vous me sauverez de l'échafaud... Je me sens prêt à défaillir... ne m'interrompez pas... Voici mon secret...

III.

VIII

Révélation et récompense.

L'ex-chef des Apôtres fit une légère pause, et reprenant la parole.

— Le seigneur de la Tremblais, le père du marquis actuel, dit-il, était un homme d'une humeur farouche, d'un caractère emporté et violent. C'est encore aujourd'hui avec une terreur profonde que ses anciens vassaux se souviennent de lui et prononcent son nom. Mon maître, quelque hautain, colérique, fougueux et vindicatif qu'il soit, ne rappelle que faiblement son terrible père !

L'ancien seigneur de la Tremblais était marié à

une douce et charmante demoiselle qu'il aimait éperdument, mais à la façon des tigres ! Pauvre marquise !... Ni son angélique patience, ni sa modestie, ni sa vertu, ni son humilité ne pouvaient la préserver des emportements furieux de son seigneur ! Chaque jour amenait de la part du marquis une scène de violence ! Il lui reprochait sans cesse d'avoir été fiancée jadis à un sien cousin, et l'accusait de conserver pour ce parent un sentiment coupable.

J'étais, de tous les serviteurs du château, celui en qui monseigneur mettait le plus de confiance : assuré de mon obéissance, il me chargeait volontiers de missions importantes.

J'avais à peine vingt-cinq ans lorsqu'il me nomma le chef de ses Apôtres !...

— Le marquis actuel de la Tremblais n'est donc pas le fondateur de la belle institution des Douze-Apôtres ? interrompit de Maurevert.

— Non, monsieur le grand-prévôt.

— Continue, Benoist, continue. Tu narres à ravir

— Une nuit, — il y a de cela vingt-quatre ans, — monseigneur me fit appeler. Je me rappelle encore aujourd'hui notre entrevue comme si elle avait eu lieu hier. Mon maître se promenait d'un air furieux dans son cabinet. Une lampe à moitié éteinte éclairait à peine l'appartement ; les yeux du marquis brillaient dans l'ombre... J'eus presque peur !... — Benoist, me dit-il, j'ai un terrible service à te demander, un redoutable secret à te confier !... Si tu songes



à me désobéir, à abuser de ma confiance, je te ferai jeter dans une oubliette!... Ecoute-moi sans m'interrompre et n'essaie pas de combattre ma résolution... elle est irrévocablement arrêtée. Benoist, j'ai acquis la certitude que madame de la Tremblais m'a odieusement trompé!... Mon second fils doit sa naissance à un crime... Je ne puis conserver devant mes yeux ce témoignage vivant de mon déshonneur... Je veux que cet enfant meure!... Ne m'interromps pas, Benoist, te dis-je, poursuivit le marquis en frappant du pied avec violence le plancher. Je ne t'ai point mandé pour discourir avec toi... C'est, je te le répète, seulement ton obéissance qu'il me faut...

Le marquis se tut pendant un instant, puis s'arrêtant devant moi et me fixant d'un regard ardent :

— Benoist, il faut que d'ici à deux jours le château compte un hôte de moins, l'enfant de la honte ou le serviteur infidèle!

En cet endroit de son récit, Benoist s'interrompit pendant quelques instants.

— Eh bien! demanda de Maurevert.

— Eh bien! capitaine, reprit l'assassin d'une voix sourde, deux jours après cette entrevue, monseigneur de la Tremblais me gratifiait de cent écus, et ma pauvre maîtresse remplissait le château de ses cris et de ses plaintes : son fils avait disparu.

— Tué par toi, Benoist!

— Je l'avais frappé, capitaine, d'un coup de dague en pleine poitrine!

— Ta narration ne manque pas d'un certain intérêt, aimable gibier de potence, reprit de Maurevert pensif ; toutefois je ne comprends pas bien encore en quoi elle se rapporte à mon gentil Sforzi.

— Je n'ai pas terminé, capitaine.

— Ah ! c'est différent. Continue, Benoist, continue.

— Le jour même du crime, poursuivit l'ex-chef des Apôtres, une compagnie de reîtres, qui traversait l'Auvergne, trouva dans un bois écarté un pauvre enfant mortellement blessé et sur le point de rendre le dernier soupir. Les reîtres émus de pitié, ce qui ne leur est guère habituel, recueillirent l'innocente créature, lui prodiguèrent les soins les plus pressés et la rappelèrent à la vie. Or, cet enfant si miraculeusement sauvé, n'était autre que monseigneur Sforzi lui-même...

— Sforzi est le frère du marquis de la Tremblais ? s'écria de Maurevert avec une stupéfaction et une émotion profondes. Non, cela est impossible... Tu déliras, Benoist, ou bien tu veux me tromper... Sforzi, le frère du marquis ! non... non... tu mens... tu mens...

— Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, capitaine, aussi vrai que l'innocence de ma pauvre maîtresse fut reconnue plus tard par son seigneur, je vous dis, je vous répète, je vous jure que monseigneur Sforzi est bien le fils du défunt marquis de la Tremblais ! J'ai vu de mes propres yeux la cicatrice

laissée sur sa poitrine par ma dague ; j'ai reconnu en lui le jeune enfant de jadis... j'ai retrouvé dans ses traits une ressemblance inouïe, irrécusable avec ceux de mon ancien maître... Enfin, c'est de sa propre bouche que M. Sforzi, sans se douter que j'étais son meurtrier, m'a raconté l'assassinat qui du berceau avait failli le jeter dans la tombe ! Comprenez-vous maintenant la cause de ma sécurité, capitaine ?... Un frère ne tue point son frère !... L'impunité de mon maître assure la mienne.

Après la révélation du bandit, de Maurevert garda un assez long silence. Les pensées les plus contradictoires et les plus diverses se croisant dans son esprit, le privaient de sa lucidité habituelle. Il ne savait s'il devait se réjouir ou se désoler, si cet événement constituait un bonheur ou un malheur.

— Benoist, reprit-il enfin, je te défends expressément, retiens bien ceci, de mettre un tiers dans notre secret. Avant tout, je vais dresser un procès-verbal de tes aveux. Tu signeras cette pièce et tu la remettras ensuite à monseigneur l'évêque, avec prière de la tenir sans cesse à ma disposition... Monseigneur l'évêque voudra bien, je l'espère, à ma considération, se rendre près de ta laide personne. Ensuite... ma foi, j'ignore ce que je ferai... J'ai besoin de me recueillir avant de m'arrêter à un parti définitif... Ah ! à propos !... Depuis quand sais-tu, Benoist, que monseigneur de Sforzi est le frère de ton maître ?

— Depuis le jour où je faillis pendre monsieur le chevalier.

— Et tu gardas le silence sur ta découverte?... Oui... je conçois, tu tenais à prendre une revanche de ta première maladresse, à terminer ta besogne... Réellement, Benoist, tu n'as pas eu de chance avec Raoul. Tu le dagues enfant, tu le pends jeune homme, et il ne s'en porte que mieux. Le hasard donne parfois lieu à des singularités bien étranges.

De Maurevert prit la plume et une feuille de papier que le greffier avait laissés, et traça d'une écriture peu correcte, mais d'un style clair et précis, le récit que venait de lui faire Benoist.

Le chef des Apôtres — chose assez rare à cette époque pour un homme de basse condition — savait signer. De Maurevert le souleva à moitié sur son lit de douleurs, et, le soutenant dans ses bras, lui présenta le procès-verbal. Le misérable, après bien des efforts, finit par y apposer son nom.

— Au revoir, et à bientôt, abominable coquin, lui dit de Maurevert, je cours quérir monseigneur l'évêque.

— Capitaine, s'écria Benoist, j'ai votre promesse, votre serment...

— Quelle promesse, fils chéri de Lucifer ?

— Que vous me sauverez de l'échafaud...

— Oh ! quant à cela, tu n'as rien à craindre, Benoist, répondit de Maurevert en accompagnant ces paroles d'un étrange et singulier sourire ! Je t'ai juré

que tu ne périrais pas sur l'échafaud... Oui, c'est vrai, mille fois vrai... Donc tu ne périras pas sur l'échafaud. N'oublie pas, toutefois que si, quand tout à l'heure on te remettra à la gêne, tu laisses échapper une seule syllabe de notre secret, je me trouverai par cela seul complètement dégagé de ma parole.

— Comment, capitaine, quand on me remettra tout à l'heure à la gêne ! répéta l'ex-chef des Apôtres en tremblant de tout son corps, dois-je donc encore subir de nouvelles tortures ?

— Ah ça, drôle, t'imagines-tu, par exemple, que parce que l'on t'a légèrement serré les jambes, te voilà quitte envers la justice ? Nenni, maître Benoist. Tu as subi la petite question, la question ordinaire, il te reste maintenant à passer par la question extraordinaire. Je te conseille même — à présent que tu dois être plus aguerri à la souffrance — de profiter de cette occasion pour te réhabiliter et faire oublier ta couardise de tout à l'heure. Au revoir, charmant sacripant, à bientôt.

De Maurevert, sans plus s'occuper des supplications du misérable, appela les archers, confia le patient à leur garde, et s'éloigna en toute hâte.

— Par Minerve ! se disait-il tout en se dirigeant vers la cathédrale où il espérait trouver monseigneur l'évêque, j'en suis à me demander si je rêve !... Sforzi le frère du marquis !... Que faire ?... que faire ?... Voyons un peu : si j'apprends à Raoul sa parenté avec le seigneur de la Tremblais, qu'en résultera-t-il ?

Parbleu ! que je mettrai Sforzi dans la plus fausse position que l'on puisse imaginer... Entre combattre son frère et manquer à son devoir, il ne lui restera qu'un parti à prendre, celui de l'inaction. Il devra se démettre de sa charge de commissaire extraordinaire de Sa Majesté. Alors que devient mon crédit ? Je tombe à plat de toute ma hauteur, Et puis, ce n'est pas tout ! Quel détestable effet pour la réputation de Raoul, s'il résiliait ses pouvoirs la veille du combat ! il serait déshonoré. Décidément, je ne lui communiquerai pas les révélations de Benoist ! D'un autre côté, il ne m'est pas possible de laisser ces deux frères s'entr'égorgés ! Pourquoi non ? Ils ne se connaissent pas : c'est absolument comme s'ils n'étaient pas frères ! Oui, mais moi, je sais le lien qui existe entre eux ! Si Sforzi tuait le marquis, je perdrais à tout jamais l'heureuse tranquillité de ma conscience, je serais bourrelé de remords... N'essayons pas de me tromper moi-même : aurais-je des remords ?... Non ! Ah ! diable, ici se présente une nouvelle complication à laquelle je n'avais pas encore songé. Si le de la Tremblais succombe, il faudra, pour que Sforzi puisse rentrer dans l'immense héritage que lui vaudra cette heureuse mort, lui révéler sa parenté avec le défunt ; alors il apprendra que j'étais instruit depuis longtemps de la vérité. Me pardonnera-t-il mon silence ? non certes. Il a de singulières susceptibilités ce cher Raoul ! Nous nous brouillerions à tout jamais. De quelque côté que je me tourne, j'entrevois

d'inextricables difficultés ; cette question demande à être profondément mûrie, étudiée avec soin. On se repent souvent d'avoir trop parlé ; il est rare que l'on regrette d'avoir été discret. Rien ne presse, je puis, je dois attendre.

En ce moment, une voix joyeuse et sonore interrompit de Maurevert dans ses réflexions.

C'était le bourreau Chérubin qui le saluait d'un pompeux « Dieu vous garde, monseigneur ! »

— Holà ! maître Chérubin, s'écria de Maurevert, approchez-vous. C'est votre bonne étoile qui vous a mis sur mon passage. La satisfaction que m'ont fait éprouver tantôt votre rare habileté et votre précieux savoir, m'a donné le désir de vous être utile.

— Ah ! monseigneur ! tant de bontés...

— Ne m'interrompez pas, Chérubin, et prêtez-moi toute votre attention.

— Je bois vos paroles, monseigneur.

— Je disais donc, maître Chérubin, que je désire vous être utile. Eh bien, je crois avoir trouvé un moyen certain de vous pousser au Châtelet.

— Ah ! monseigneur... monseigneur, que de reconnaissance...

— Silence donc. Voici le fait, Chérubin, seulement je vous recommande une discrétion à toute épreuve.

— Oh ! monseigneur, plutôt mourir que trahir votre confiance.

— Messieurs des Grands-Jours, poursuit de Mauvert, seraient enchantés, afin de frapper les coupables d'une terreur salutaire, de donner, sans retard un terrible exemple !... Remarquez, Chérubin, que je dis « sans retard. »

— Oui, monseigneur, j'entends « sans retard. »

— Par malheur, Chérubin, il n'y a pas même de procès entamé !... Or, pendant que l'on instruit une cause, l'audace des rebelles aura le temps de grandir, toujours faute d'un exemple. Vous comprenez ?

— Parfaitement, monseigneur !... Faute d'un exemple, l'audace des rebelles grandira de jour en jour !...

— C'est cela même... A présent, Chérubin, supposez que l'on vous confie un patient à questionner, et que, à force de talent et de zèle, vous transformiez la torture en une exécution... en un mot, que le patient meure entre vos mains !... Oh ! alors tout change de face !... Les rebelles s'aperçoivent enfin que la justice dont ils se raillent n'est pas un vain mot... Saisis de frayeur, ils demandent grâce ! le bon droit triomphe, et messieurs des Grands-Jours se pâment d'aise et de joie !... Vous saisissez Chérubin !...

— Certes, monseigneur, messieurs des Grands-Jours se pâment d'aise.

— Et reconnaissants du service immense que leur a rendu si à propos maître Chérubin, ils sollicitent et

obtiennent incontinent pour lui la place de tourmenteur au Châtelet de Paris.

— Quoi, monseigneur ! vous croyez que si Benoist trépassait entre mes mains, je serais nommé au Châtelet ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour moi !

— Ah ! monseigneur, combien je vous remercie de votre conseil...

— Remarquez, Chérubin, que je ne vous ai donné aucun conseil ; j'ai causé avec vous, voilà tout.

— Oui, oui, je comprends, monseigneur...

— Bonne chance, Chérubin ! interrompit de Mauvert en s'éloignant brusquement.

Chérubin s'élança vers le cachot.

IX

La Fulmination

Le surlendemain du jour où Benoist avait été mis à la question, Raoul et de Maurevert, assis en tête à tête dans le salon du marquis de Canilhac, causaient entre eux.

Quoiqu'il fût à peine onze heures du matin, les deux amis étaient en grande toilette.

— Cher compagnon, disait le capitaine, je déplore autant que vous la mort du chef des Apôtres, non que ce drôle m'inspirât le moindre intérêt, mais parce qu'il aurait pu, par ses renseignements, nous être d'une certaine utilité pendant le siège du château de

la Tremblais. Le bourreau Chérubin est, il faut en convenir, un habile homme ! Tuer son patient, seulement en lui appliquant la question, et cela, sans enfreindre en rien les règles et les us de la torture : voilà une chose rare, admirable ! Maître Chérubin mérite bien une charge de tourmenteur au Châtelet !... Passons, cher Raoul, à un sujet plus intéressant que le trépas du bandit Benoist ; discouons sur l'opportunité ou le danger de la mesure que vous venez de prendre. Monseigneur de Harlai doit être au désespoir.

— Monseigneur de Harlai, répondit Sforzi, est l'un des hommes les plus probes, les plus fermes et les plus éclairés qu'il soit possible d'imaginer... Malheureusement le respect extrême qu'il porte aux traditions, l'empêche parfois de déployer toutes les ressources de son esprit... Il est des heures solennelles où la loi doit disparaître devant la nécessité !...

— Je suis de votre avis, Raoul !... C'est une bien grave innovation que vous tentez. Faire prononcer la *fulmination* deux jours seulement après la publication du Monitoire : cela ne s'est jamais vu. Chaque fois que les Grands-Jours ont été tenus en Auvergne, c'est-à-dire en 1454, 1481 et 1520 à Montferrand, 1542 et 1546 à Riom, les Monitoires ont été répétés pendant quatre prêches différents.

— Aux époques que vous venez de mentionner, cher compagnon, messieurs des Grands-Jours montrèrent une excessive faiblesse et ne surent point

remplir leur devoir ! Nous avons affaire, ne l'oubliez pas, à une noblesse nombreuse, puissante, formidable, audacieuse ! Si nous ne prenons point une vigoureuse offensive, c'en est fait de notre autorité.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et le marquis de Canilhac se présenta.

— Monsieur le commissaire extraordinaire, dit-il, voici les cloches qui nous annoncent le commencement de la cérémonie. Il est temps de partir.

— Deux mots auparavant, marquis, lui répondit Raoul. Avez-vous, ainsi que je vous en ai prié, envoyé des ordres pour concentrer au plus tôt à Clermont toutes les troupes disponibles de la province ?

— Certes, monsieur Sforzi. Seulement j'ai le regret de vous annoncer que des symptômes très-alarquants de rébellion se manifestant presque par toute l'Auvergne, je n'ai pu dégarnir la plupart des villes de leurs garnisons. Les forces sur lesquelles je comptais vont donc se trouver réduites de moitié.

— A combien s'élèveront ces forces, monsieur le gouverneur ?

— A quinze cents hommes au plus.

— C'est bien, répondit Raoul après avoir réfléchi.

— Quoi ! chevalier, vous oserez avec de si faibles moyens assiéger le château de la Tremblais ?

— Certes, j'ai juré à Sa Majesté de faire respecter et reconnaître son pouvoir : je ne manquerai pas à mon serment.

— Ne craignez-vous point au contraire, monsieur le commissaire, en entrant en campagne avec des forces si inférieures à celles de l'ennemi, d'exposer l'autorité royale à un échec. La mission de messieurs des Grands-Jours, déjà si difficile et si pénible à remplir aujourd'hui, deviendrait alors impossible.

— Rassurez-vous, marquis, interrompit Sforzi, l'événement que vous redoutez ne se réalisera pas. La royauté est une institution si grande, si sublime, que son affaiblissement ne saurait lui faire perdre son prestige. L'étendard de la rébellion s'abaissera devant le drapeau blanc fleurdelisé. Je réponds, sur ma tête, du succès.

A la porte de l'hôtel du *gouvernement*, Sforzi, de Canilhac et de Maurevert trouvèrent MM. des Grands-Jours placés sur deux rangs, et prêts à se mettre en marche. Une foule aussi compacte que celle qui les avait accueillis à leur arrivée à Clermont, attendait encore les juges pour les conduire à la cathédrale; seulement, cette fois, la foule, au lieu de se livrer à des transports de joie, à des manifestations bruyantes de sympathie, observait un morne silence.

La fulmination constituait à cette époque un événement d'une gravité immense, et frappait d'une terreur superstitieuse les esprits les plus hardis.

En effet, entre le *monitoire* et la *fulmination*, la différence était extrême.

Le *monitoire*, qui consistait en simples injonctions adressées par l'autorité ecclésiastique aux fidèles

pour qu'ils eussent à déclarer à la justice toutes les circonstances qu'ils connaissaient sur tel ou tel crime spécifié, était purement comminatoire ; la *fulmination*, au contraire entraînait l'excommunication *ipso facto* contre les non-révélateurs.

A peine messieurs des Grands-Jours eurent-ils pris place, selon le cérémonial observé en pareil cas, que les cloches commencèrent à sonner le glas des trépassés. Tous les membres du clergé de Clermont — hormis monseigneur l'évêque, qui ne devait point paraître à la cérémonie — se rangèrent armés chacun d'un cierge allumé — autour du chœur !... Les assistants et messieurs des Grands-Jours, portant tous un cierge, se mirent à genoux : alors le curé-chanoine de la cathédrale monta en chaire et prononça, d'une voix grave et émue, au milieu d'un silence de mort, la fulmination, qui venait de lui être apportée au nom de monseigneur l'évêque !...

Dès que la lugubre cérémonie fut terminée, l'assemblée se sépara dans un morne et lugubre silence.

Il était facile de deviner, aux fronts soucieux des assistants, l'impression profonde que leur causait l'initiative prise par l'Eglise.

— Que le diable m'étrangle, dit de Maurevert en se penchant à l'oreille de Raoul, si à la fin de la jour-

née, messieurs des Grands-Jours, si à court de procès en ce moment, ne reçoivent pas plus de plaintes et d'accusations qu'il ne leur en faudra pour mettre en jugement au moins la moitié de la noblesse d'Auvergne.

X

La première sentence.

L'arrivée de Diane dans l'hôtel du marquis de Canilhac avait produit une vive sensation parmi la noblesse de Clermont.

Les persécutions acharnées que les dames d'Eranges avaient eu à subir de la part du seigneur de la Tremblais, persécutions qui s'étaient terminées par la mort si tragique de la vieille châtelaine de Tauve, étaient connues de toute l'Auvergne, et avaient soulevé un cri de réprobation générale.

Malheureusement la puissance du marquis était si grande, sa colère et sa haine si redoutables que personne n'avait osé jusqu'alors se déclarer publiquemen

le champion de Diane ; on craignait les poignards de la hideuse bande des Apôtres.

La présence de messieurs des Grands-Jours la mort de Benoist, l'orage qui se formait au-dessus de la tête du marquis et le forçait à se renfermer dans son château, permettaient alors à chacun de témoigner hautement sa sympathie à mademoiselle d'Erlangs ; c'était parmi les gentilshommes de Clermont à qui l'on offrirait le secours de son épée.

Raoul ne pouvait se défendre d'un dépit secret en voyant cet empressement enthousiaste se produire.

Aussi, consacrait-il à Diane tous les moments que lui laissaient les devoirs de sa charge !

La vieille marquise de Canilhac, qui avait pris la jeune fille en grande amitié, assistait aux entretiens des deux fiancés.

Au moment où recommence notre récit, ces trois personnes se trouvaient en présence.

— Eh bien ! monsieur le chevalier, disait la marquise, êtes-vous satisfait de la publication qui a été faite hier de la fulmination ? Espérez-vous que cette mesure énergique aboutira à un heureux résultat ?

— Le résultat est déjà obtenu, madame, répondit Raoul ; depuis hier messieurs des Grands-Jours ont reçu plus de douze cents plaintes.

— Est-il possible, monsieur Sforzi !... Douze cents plaintes !... Cela n'est pas croyable.

— Ce chiffre est pourtant, marquise, d'une scrupuleuse exactitude.

— Et que font aujourd'hui messieurs des Grands-Jours, chevalier?

— Messieurs des Grands-Jours jugent, en ce moment, M. le comte de Châteauneuf.

— Que m'apprenez-vous là? le comte de Châteauneuf en jugement!... mais je l'ai vu il y a à peine quelques jours se promenant tranquillement dans les rues de la ville.

— Il a été arrêté hier, madame.

— Et de quoi est accusé le comte?

— D'avoir tué d'un coup d'arquebuse un de ses valets de chasse. C'est la mère de la victime qui a porté plainte contre le meurtrier.

— Quoi! chevalier, c'est pour un méfait aussi léger que le comte de Châteauneuf comparait devant messieurs des Grands-Jours? N'est-il donc pas permis à un gentilhomme d'arquebuser une créature? Permettez-moi, monsieur le commissaire extraordinaire du roi, de déplorer l'arrestation du comte. La nécessité où vont se trouver messieurs des Grands-Jours de l'absoudre, produira un détestable effet.

— Je ne partage nullement votre manière de voir, madame la marquise, répondit froidement Sforzi. J'ai la sottise de croire que Dieu n'établit aucune différence entre le gentilhomme et le bourgeois, entre le bourgeois et le manant!... Là où vous ne devinez qu'un rustre mal élevé, grossier, Dieu voit

une âme ! que la noblesse, en récompense de son sang qu'elle prodigue sur les champs de bataille, jouisse de certains privilèges, de certains honneurs, cela se conçoit ; devant la justice, il ne saurait en être ainsi.... Je suis donc intimement convaincu, contrairement à votre opinion, madame, que messieurs des Grands-Jours n'acquitteront pas le comte de Châteauneuf!... Il a commis un meurtre, il subira la peine des meurtriers... bourgeois ou manant, il eût été pendu ; noble et gentilhomme, il sera décapité.

— Quelle horreur ! s'écria la marquise, avouez, ma jolie Diane, que M. Sforzi est ce matin d'une cruauté inouïe ! Décapiter ce pauvre comte de Châteauneuf, qui donne de si belles fêtes, parce qu'il a corrigé un de ses valets. C'est à ne pas y croire.

— Madame, répondit Diane, M. Sforzi est dans une position exceptionnelle... Il est enchaîné par le serment qu'il a prêté à Sa Majesté. Au lieu de le blâmer de sa sévérité, ne serait-il pas plus juste, au contraire, de le plaindre de ce qu'il se trouve contraint de sévir ?

— Je comprends, ma chère Diane, le sentiment qui vous dicte votre réponse. Sous l'impression des récentes et abominables entreprises du seigneur de la Tremblais, vous ne devez rêver que vengeance...

— Vous vous méprenez étrangement sur mes sentiments, madame, interrompit Diane avec vivacité. Dieu qui m'entend, sait combien la colère tient peu de place dans mon cœur!... Ma seule pensée, mon

unique désir, je puis même ajouter mon seul rêve, est de vivre à l'écart des grandeurs et des bruits du monde. Une tranquille retraite, une douce obscurité : telle est toute mon ambition.

— Vous renoncerez, Diane, à porter plainte contre le marquis de la Tremblais?... Vous consentirez à lui abandonner votre beau domaine de Tauve?

— Non, madame, je ne ferai point cela, s'écria mademoiselle d'Erlanges avec un ton de fermeté et de résolution qui anima son regard d'un limpide éclat et colora doucement son visage. Je puis pardonner et je pardonne volontiers au seigneur de la Tremblais les griefs personnels que j'ai contre lui, mais il ne m'est pas permis d'oublier qu'il est le meurtrier de ma mère. Si le nom que je porte, madame, ne m'imposait l'obligation de défendre le domaine de Tauve, je n'intenterais aucune action contre le marquis, je me résignerais aisément à la misère ; mais je suis une d'Erlanges, madame ; or, tous ceux qui ont porté ce nom ont fait loyalement leur devoir. Je poursuivrai donc, sans trêve ni pitié — quoiqu'il en coûte à mes sentiments — celui qui a assassiné ma mère et m'a volé l'héritage de mon père.

— Bien ! mademoiselle, s'écria Raoul en regardant avec amour le visage fier et doux tout à fois de la jeune fille. Que ne m'est-il permis de me dépouiller aussi de toutes les mauvaises passions humaines. Mais, hélas ! c'est en vain que j'essaie de m'isoler du passé.

L'arrivée de Maurevert, qui entra en ce moment,

interrompit Raoul au milieu de sa phrase ; le grand prévôt avait l'air soucieux.

— Monseigneur Sforzi, dit-il, je vous apporte une nouvelle d'importance, et je viens prendre vos ordres !

— Quelle nouvelle, capitaine ?

— La condamnation à mort de M. le comte de Châteauneuf !...

Raoul pâlit affreusement.

— L'arrêt rendu par messieurs des Grands-Jours, poursuivit de Maurevert, dit que Châteauneuf sera décapité aujourd'hui même en place publique. Monseigneur de Harlai m'a requis — c'est son expression — d'aller vous demander si, en votre qualité de commissaire extraordinaire du roi, et comme tel investi du droit de grâce, vous entendez vous opposer à l'accomplissement de cette sentence ? Veuillez, monseigneur, me répondre au plus vite. Il est important, afin de prévenir toute tentative de rébellion, que l'exécution ait lieu sur l'heure.

— Pardonnez-moi mon orgueil, mon Dieu, lorsque je considérais ma mission comme une chose aisée !... murmura Raoul après un assez long silence. Penser qu'un mot, un seul mot de moi, doit sauver ou tuer un homme que je ne connais pas, qui ne m'a rien fait, dont je n'ai jamais eu à me plaindre ; un homme dont le trépas ne m'exposera à aucun danger ; un homme qui laisse peut-être derrière lui des enfants sans protecteurs, une femme adorée ! Oh ! c'est affreux, c'est affreux !

Raoul se tut pendant quelques secondes, puis reprenant la parole :

— Le comte de Châteauneuf est-il marié !

— Oui ; depuis deux ans, répondit de Maurevert.

— A-t-il des enfants ?

— Un fils et une fille.

— L'arrêt de messieurs des Grands-Jours porte-t-il que la fortune et les biens du comte seront confisqués ?

— Certes !... les biens confisqués et les châteaux rasés !...

— Et le comte a-t-il avoué son crime ?

— Il a fait mieux que de l'avouer, il en a tiré vanité !... Ce Châteauneuf, je ne vous le cacherai pas, Raoul, m'a plu infiniment ! Il a été d'une impudence, d'une gaîté, d'un courage et d'un esprit fort remarquables... Il a harcelé monseigneur de Harlai avec tant de verve, qu'un moment il a presque réussi à le mettre en colère... C'est un plaisant compagnon dont je ferais fort volontiers mon ami, que ce comte de Châteauneuf !

— Raoul, dit mademoiselle d'Erlanges d'une voix suppliante, M. de Châteauneuf a deux enfants... il est bon mari, excellent père, sa mort plongerait toute sa famille dans le désespoir... Grâce, Raoul, grâce !

— La peccadille dont M. le comte est accusé, ajouta vivement la marquise de Canilhac, date de près de dix ans. C'est une historiette déjà oubliée, et qu'i

est aussi ridicule que cruel de rappeler aujourd'hui. Grâce ! monsieur, grâce !

— Cher Raoul, dit à son tour de Maurevert, je dois vous avertir que la noblesse de Clermont ne croit pas à l'exécution du comte de Châteauneuf. Elle prétend que MM. des Grands-Jours reculeront devant un pareil éclat... Il est incontestable pour moi, que si vous graciez ce gentil et plaisant Châteauneuf, c'en est fait à tout jamais de l'autorité et du prestige du tribunal exceptionnel que préside monseigneur de Harlai. D'un autre côté, laisser trépasser si violemment et si tristement ce gracieux jeune homme, — le comte de Châteauneuf est de mon âge — c'est réellement pitié.

Sforzi ouvrait la bouche pour répondre, lorsque Diane prit une de ses mains dans les siennes, et le regardant avec des yeux remplis de larmes :

— Raoul, lui dit-elle d'une voix émue et harmonieuse, rien ne saurait affaiblir l'affection que je vous porte, toutefois... si le comte meurt... je sens qu'entre vous et moi il y aura désormais un pénible souvenir... Je ne pourrai voir une veuve inconsolable... des enfants abandonnés à la charité publique, sans penser malgré moi qu'une parole de vous a fait jadis aussi une veuve et des orphelins. Grâce ! grâce, Raoul !

A la respiration oppressée de Sforzi, à ses yeux voilés de larmes, à la contraction involontaire et nerveuse de ses mains, il était facile de deviner qu'un violent combat se livrait en lui,

— Ah ! dit-il enfin en repoussant doucement Diane et en détournant la tête pour ne point la voir, il me faudrait moins de courage pour mourir que je n'ai besoin de forces pour condamner un coupable. Diane, Diane, pardonnez-moi, je ne puis abuser de la confiance que Sa Majesté a mise en moi, je ne puis trahir mon serment !... Le peuple est opprimé par une monstrueuse et épouvantable tyrannie : un exemple est indispensable... oui indispensable.

— Grâce !... Raoul... grâce !...

— Ma bien-aimée Diane, ne me demandez pas mon honneur..... c'est la seule chose au monde qu'il ne me soit pas possible de vous sacrifier !... Il s'agirait de mon propre frère, Diane, que je ne ferais pas grâce !... Capitaine de Maurevert, retournez dire à monseigneur de Harlai, que je ne m'oppose pas à l'exécution du comte de Châteauneuf !..

— Par les joyusetés de maître Chérubin, le dextre bourreau, votre résolution m'enchante et me chagrine tout à la fois, cher Raoul, dit le capitaine. Le devoir est le devoir ! Si vous aviez cédé à un caprice de sentiment, vous auriez perdu mon estime.

— Diane, murmura Sforzi après le départ de Maurevert, vous éloignez de moi vos yeux avec horreur... vous me haïssez...

— Oh ! vous êtes injuste, Raoul, interrompit vivement mademoiselle d'Erlanges. Je vous plains d'avoir une si pénible mission à remplir... Je vous admire et... je vous aime !...

La justice de MM. des Grands-Jours.

Pour bien comprendre l'émotion indescriptible que causait dans la ville de Clermont la sentence rendue par MM. des Grands-Jours contre le comte de Châteauneuf, il faudrait se reporter à cette époque où la féodalité — quoiqu'à son déclin — brillait encore d'un si vif éclat.

Les classes inférieures de la société étaient alors tellement habituées à l'oppression, un prestige si puissant entourait la noblesse, que la première impression de la foule fut toute en faveur du condamné.

C'était un étrange, incompréhensible et triste spectacle à la fois, de voir le peuple, après avoir salué

par des cris enthousiastes l'arrivée de MM. des Grands-Jours, se prononcer avec violence contre la fermeté que montraient ses libérateurs.

Des groupes nombreux et animés stationnaient dans les rues ; partout, des orateurs improvisés de carrefour, déclamaient contre la sévérité des juges ; c'était à qui s'apitoierait sur le sort de l'infortuné comte de Châteauneuf !...

Cinq cents archers et deux cents piquiers entouraient la Grand'Place de Clermont, où un essaim d'ouvriers — embauchés de force — travaillaient à élever l'échafaud !

De Maurevert, retiré à l'Hôtel-de-Ville, recevait, de dix minutes en dix minutes, les rapports des émissaires qu'il avait envoyés pour surveiller les dispositions de la foule ; ces rapports se résumaient tous par le mot : Révolte !

— Par les grelots de messire Momus! se disait le grand-prévôt, la turbulence de ces drôles me confirme dans mon opinion que la multitude n'est faite que pour être vexée et tyrannisée ! Les cœurs haut placés savent toujours s'élever au-dessus de leur condition. Quant aux manants, supprimez les corvées, les gourmades, les impôts extraordinaires et les taxes arbitraires auxquelles ils sont habitués, et le premier mouvement de tous ces gueux-là est de crier à l'injustice ! Si jamais je deviens grand seigneur, j'entends être idolâtré de mes vassaux !... Je les accable-

rai de vexations de tous genres... Ah ! te voici, ami Nicolas ! Eh bien, que croasse la foule ?

— Monseigneur, répondit le cabaretier de Saint-Pardoux en s'inclinant profondément devant le capitaine, on parle de renverser l'échafaud et d'aller attaquer la prison.

— N'est-il pas aussi question de pendre un peu messieurs des Grands-Jours ? demanda de Maurevert avec ironie.

— Oh ! oh ! monseigneur, s'écria Nicolas, personne n'ignore que messieurs des Grands-Jours ne font qu'obéir aux ordres du roi !... Les pendre serait injuste..... On songe seulement à les chasser de Clermont....

— Seulement à les chasser de Clermont ! voilà une magnanimité qui me touche jusqu'aux larmes..... Et toi, maître Nicolas, quelle est ton opinion ?

Le cabaretier, si directement interpellé, se troubla prodigieusement et rougit, comme on dit vulgairement, jusqu'au blanc des yeux.

— Allons ! Nicolas, réponds tôt et franchement, ou je me fâche, continua le capitaine, en tordant du bout de ses doigts les pointes de sa formidable moustache.

— Monseigneur, balbutia le pauvre cabaretier, n'osant regarder son interlocuteur en face, moi je suis d'avis, sauf votre respect, que M. le comte de Châteauneuf n'ayant commis qu'un seul meurtre, ne mérite pas d'être décapité par la main du bourreau,

— Tu parles d'or, maître Nicolas ! messire Salomon ne se serait pas exprimé autrement. A quoi servirait la noblesse, si un gentilhomme n'a plus le droit d'arquebuser, de pendre ou de dagner un manant qui lui déplaît ? car les manants n'ont été créés et mis au monde que pour être dagués, pendus et arquebusés, n'est-ce pas, maître Nicolas ! Les manants ne sont pas des hommes. Dieu leur a refusé une âme, et saint Pierre n'ouvre pas pour eux les portes du Paradis, n'est-ce pas, Nicolas ?

— Monseigneur, répondit le cabaretier d'une voix à peu près inintelligible, tant il était effrayé de sa propre hardiesse, m'est avis, sauf votre respect, que vous vous trompez... Monsieur le curé nous répète à chaque prône que les manants arriérés dans le paiement de la dîme seront damnés, et ceux qui sont en avance seront récompensés par les béatitudes de la vie éternelle !

— Ainsi tu crois, Nicolas, que tu as une âme ?

— Oui, monseigneur, je le crois..

— Une âme semblable en tout point à celle d'un gentilhomme ?

— Certes, monseigneur : entre un noble et un manant Dieu ne fait pas de différence.

— Alors, pourquoi la justice établirait-elle une distinction là où Dieu a cru devoir mettre l'égalité, demanda de Maurevert.

Nicolas hésita un instant, puis tout à coup redressant la tête :

— Oui, vous avez raison ! s'écria-t-il avec éclat ; le comte de Châteauneuf a tué son semblable, il doit être puni. A mort tous nos seigneurs ! à mort la noblesse !

De Maurevert haussa les épaules et un sourire de profonde pitié entr'ouvrit ses lèvres.

— Voilà bien le peuple, se dit-il, toujours dans l'extrême ! Il songe en ce moment à s'insurger contre messieurs des Grands-Jours qui ont condamné le comte de Châteauneuf ; dans deux heures d'ici il voudra porter messieurs des Grands-Jours en triomphe parce que le comte aura été décapité ! Si ce n'était la charge dont je suis investi et les profits que j'espère tirer de ma position, je n'hésiterais pas un instant à me liguier avec la noblesse. Nicolas, poursuivit de Maurevert en regardant fixement le cabaretier, sais-tu bien, si vos seigneurs l'emportaient sur messieurs des Grands-Jours, ce qui arriverait ?

— Non, capitaine, je l'ignore.

— Il arriverait, excellent Nicolas, que tous les bourgeois et manants qui ont déposé des plaintes, et le nombre s'en élève déjà à près de douze cents, seraient pendus haut et court par les gentilshommes victorieux. Toi, par exemple, mon pauvre Nicolas, qui n'as pas craint de demander justice contre le marquis de la Tremblais, tu devrais te considérer comme fort heureux si ton supplice se bornait à une simple exposition au gibet ! Le marquis serait bien capable de te faire rôtir à petit feu.

A cette effrayante perspective, maître Nicolas fut sur le point de tomber en faiblesse.

— Retourne dans la foule, continua de Maurevert, et fais part à ceux qui s'apitoient sur le sort du comte de Châteauneuf, des désagréments que leur réserve l'avenir, si messieurs des Grands-Jours ont le dessous dans la lutte engagée !...

— Oui ! oui, monseigneur ! s'écria le cabaretier ; le comte de Châteauneuf est un abominable assassin qui mériterait de périr sur la roue. A bas le comte de Châteauneuf ! Mort au comte de Châteauneuf !

Immédiatement après le départ de Nicolas, de Maurevert s'équipa en guerre, et, suivi d'une escorte de *stradiots* (1), sortit de l'Hôtel-de-Ville.

— Hélas ! se disait-il, en considérant la foule frémissante, que ne m'est-il permis de tirer parti de cette émotion !.... Jamais le roi ne me saura gré de ma vertu, ne me tiendra compte de mon désintéressement !... Une rébellion gentiment menée à bonne fin me vaudrait au moins dix mille écus !... Il faudra que je réfléchisse au moyen de me dédommager de cette perte. Que diable ! je ne dois pas non plus être victime de ma fidélité !...

Soit que les propos de maître Nicolas eussent circulé dans foule, soit plutôt que les forces déployées et les mesures prises par de Maurevert parussent inattaquables, toujours est-il que, quand une heure plus tard, le comte de Châteauneuf sortit de la prison pour

(1) Cavalerie légère.

se rendre à l'échafaud, pas un seul cri ne s'éleva en sa faveur sur son passage!... L'infortuné portait la tête haute, et marchait d'un pas égal et assuré!...

Deux prêtres, le visage inondé de larmes, se tenaient à ses côtés, et récitaient les prières des agonisants!...

Le comte s'arrêta à plusieurs reprises pour saluer des amis et connaissances qu'il apercevait aux fenêtres des maisons.

Arrivé au pied de l'échafaud, il gravit lestement les degrés conduisant à la fatale plate-forme, et se trouva face à face avec le bourreau.

Ce fut avec le plus gracieux et le plus aimable de ses sourires que maître Chérubin accueillit le patient.

— Monsieur le comte, lui dit-il en le saluant humblement, je ne saurais vous exprimer la joie et l'orgueil que j'éprouve à être chargé de votre exécution. C'est la première fois que je suis appelé à l'honneur de décapiter un gentilhomme; soyez assuré que ma dextérité sera à la hauteur de votre mérite et de votre naissance.

Le comte sourit, et s'adressant aux prêtres chargés de l'exhorter à ses derniers moments :

— Ne trouvez-vous point, messieurs, leur dit-il, que ce drôle, pour un homme de sa condition, s'exprime en fort bons termes?

— Monsieur le comte, s'écria Chérubin en rougissant d'orgueil et de joie, vos suffrages me sont d'autant plus précieux, que, modestie à part, ie crois

les mériter... Depuis que j'espère être spécialement attaché à la noblesse, je travaille avec grand soin mes manières et mon langage...

— Es-tu adroit ? lui demanda le comte de Château-neuf.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous déclarer et je vous répète, monsieur le comte, que ma dextérité sera à la hauteur de votre naissance et de votre mérite.

— Alors, tu es assuré de m'abattre la tête d'un seul coup ?

— Oh ! certes ! monsieur le comte.

— Cette fois est pourtant la première que tu te sers du glaive !

— J'en conviens, seulement je me suis exercé toute la matinée...

— Comment cela, tu t'es exercé toute la matinée ?

— Oui, monsieur le comte, sur des moutons.

— Et combien en as-tu manqué ?

— Un seul sur dix, monsieur le comte.

— Ah ! diantre ! tu en as manqué un.

— Oui, monsieur le comte, mais il bougeait.

— C'est-à-dire qu'il me faudra garder une immobilité complète... J'essaierai. Voyons ton glaive !

Le comte dont le sang-froid ne se démentait pas, prit l'épée du bourreau, et passant légèrement le doigt sur le tranchant :

— Voici une arme d'une excellente trempe et parfaitement aiguisée, dit-il.

— Ah ! monsieur le comte, s'écria maître Chéru-

bin d'un air indigné, permettez-moi de vous faire observer que votre étonnement m'offense !... Je ne suis pas un cuistre. Je sais les égards que l'on doit aux gens de votre qualité.

— Mon ami, tu me plais beaucoup, dit tranquillement le comte. A présent que me voici édifié sur tes talents, laisse-moi m'occuper un peu du soin de sauver mon âme. Dans cinq minutes je suis à toi !

Le comte avait déjà plié les genoux lorsque se redressant de toute sa hauteur :

— Drôle, dit-il en apostrophant durement maître Chérubin, ne sais-tu point que j'appartiens à la noblesse ? que je suis gentilhomme ?

— Oui, monsieur le comte.

— D'où vient alors que l'on ait omis de mettre sur l'échafaud un carreau de velours ? Il ne sied pas à un homme de ma condition de s'agenouiller sur la planche nue... Que l'on aille me quérir un carreau ou un coussin ; sinon, mort de ma vie ! je résiste à outrance et je t'étrangle toi et tes aides maudits.

— Ah ! monsieur le comte, vous avez raison ! s'écria maître Chérubin d'un air désespéré et en se donnant un violent coup de poing sur la tête ; j'ai oublié le carreau. Je suis un homme déshonoré, indigne de fréquenter la noblesse.

Depuis que le patient avait apparu sur l'échafaud, un morne et lugubre silence s'était fait dans la foule.

De Maurevert, l'épée au poing et superbement

campé en selle, observait d'un œil scrutateur l'attitude de la multitude.

On eût dit de lui une gigantesque statue équestre. Tout à coup le grand-prévôt déchira de l'éperon les flancs de sa monture, et s'élança au milieu d'un groupe isolé qui stationnait tout contre la haie formée par les archers chargés d'entourer l'échafaud. De sa large et puissante main, de Maurevert saisit par les cheveux l'un des hommes qui composaient ce groupe, et le hissant jusqu'à la hauteur de la selle :

— Monsieur, lui dit-il vivement, si la moindre tentative a lieu pour délivrer le comte de Châteauneuf, je vous plante incontinent ma dague dans le corps !... Oh ! votre travestissement de manant ne m'en impose pas. Vous êtes laid, fort laid même, mais vous êtes gentilhomme, et pas un de vos signes d'intelligence ne m'a échappé.

Alors de Maurevert, sans se dessaisir de son prisonnier, lâcha la bride à son cheval, et l'excitant de l'éperon, le fit piaffer au milieu du groupe qui se dissipa comme par enchantement.

En ce moment l'un des aides de maître Chérubin apporta le coussin si impérieusement réclamé par l'infortuné comte de Châteauneuf. Le patient, fidèle à sa promesse, n'opposa plus aucune résistance ; il se mit à genoux, et, assisté des deux prêtres qui ne l'avaient pas quitté depuis sa condamnation, il récita d'une voix ferme ses dernières prières, et recut l'absolution de ses fautes. Ce pieux devoir accompli, il

il salua la foule, et se retournant vers Chérubin :

— Mon ami, lui dit-il, explique-moi de quelle façon il faut que je me place. Le sort de ce mouton qui, pour avoir trop remué, s'est attiré une mauvaise mort, m'a sérieusement impressionné. Je ne demande, moi, qu'à te rendre ta tâche facile.

Quelques secondes plus tard, un coup sourd, immédiatement suivi d'un cri spontané de la foule, annonçait que la justice de MM. des Grands-Jours avait commencé.

Maître Chérubin prit la tête ensanglantée du comte de Châteauneuf, et l'élevant à bras tendu :

— Nobles, bourgeois et manants, s'écria-t-il d'une voix retentissante, c'est ainsi que seront traités les ennemis du roi et du peuple... Vive le roi !

Quoique la foule fût encore sous l'impression du courage et de la résignation montrés par le comte à ses derniers moments, elle répéta avec enthousiasme le cri de : Vive le roi ! Vivent MM. des Grands-Jours !

— Quand je le disais, avais-je tort?... murmura de Maurevert en levant les épaules d'un air de pitié. N'importe ! ce comte de Châteauneuf est mort comme un galant et vaillant homme... Je trouve surtout qu'en ne récriminant pas contre ses juges, il a fait preuve d'un tact parfait !... Ce trépas m'attriste... Bah ! il fallait un exemple... N'y pensons plus.

Le grand-prévôt de la province d'Auvergne, se penchant alors sur sa selle, s'occupa de son prisonnier.

— Monsieur, lui dit-il, il serait à craindre, si je

continuais à vous traiter plus longtemps en Absalon, que cela n'attirât la curiosité publique !... Il me faudrait expliquer le motif de votre arrestation. Or, une fois vos projets de rébellion dévoilés, MM. des Grands-Jours s'empareraient de votre personne, et ne vous lâcheraient plus !... Je voudrais cependant avant de vous livrer aux mains de ces terribles juges, savoir si votre repentir ne sollicite pas un pardon !... Jurez-moi, monsieur, que vous allez me suivre de bonne grâce, sans essayer de fuir !

— Je vous le jure !

— J'ai foi en votre parole, monsieur, répondit le grand-prévôt. Toutefois cette confiance ne m'empêchera pas de vous surveiller de près... A la moindre tentative d'évasion, j'aurai l'honneur de vous brûler la cervelle !... Prenez, je vous prie, le chemin de l'Hôtel-de-Ville !... Je vous suis à quatre pas de distance au plus.

— Parbleu, se dit de Maurevert, puisque je n'ai tiré aucun parti des facilités de rébellion que présentait tantôt la disposition des esprits, c'est bien le moins que je me rattrape de mon désintéressement sur ceux qui, moins délicats que moi, ont voulu s'opposer à l'exercice de la justice du roi. Je ne sais comment cela se fait, je flaire une rançon !

XII

Les deux Frères.

Raoul et Diane se trouvaient encore dans les appartements de la marquise de Canilhac, lorsque le son lugubre des cloches apprit que la sanglante justice de MM. des Grands-Jours venait d'avoir son cours.

Mademoiselle d'Erlanges s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur ; Sforzi, d'une pâleur livide, les bras croisés, la tête inclinée sur sa poitrine, se tenait debout et immobile auprès de la jeune fille.

L'attitude du commissaire extraordinaire de Sa Majesté annonçait l'abattement le plus complet.

— Chère Diane, dit-il après un long silence, je

sens, si Dieu ne me vient en aide, qu'il me sera impossible d'accomplir ma tâche jusqu'au bout... Je le répète, j'ai trop présumé de mes forces ; je suis un homme d'épée et non pas un juge... Autant je me montrerais ardent, impétueux, enthousiaste, s'il me fallait combattre au nom du roi, une noblesse cruelle, orgueilleuse et rebelle, autant je me trouve faible, indécis, sans courage quand je dois apposer ma signature au bas d'une sentence de mort.

Raoul se tut un instant, et se mit à parcourir d'un pas agité et nerveux le salon de la marquise de Canilhac. Enfin, il s'arrêta devant mademoiselle d'Erlanges, et contemplant la charmante enfant avec une indicible expression d'amour.

— Mon adorée Diane, reprit-il, bientôt je trouverai, je l'espère, une ample compensation à l'heure affreuse que je viens de passer, car bientôt il me sera permis de combattre pour vous. Le marquis de la Tremblais, lui, ne se livrera pas à la justice. Je n'aurai pas à sanctionner dans le silence du cabinet son arrêt de mort. Ce sera l'épée et la dague au poing qu'il me faudra accomplir mon devoir !

Mademoiselle d'Erlanges allait répondre lorsqu'un page du marquis de Canilhac gratta d'abord à la porte, et puis peu après annonça :

— Monseigneur de Harlai, seigneur de Beaumont !

La contenance du président des Grands-Jours était plus grave encore que de coutume : l'expression ha-

bituelle d'austérité que reflétait son visage, atteignait presque en ce moment à la dureté.

Diane, à l'apparition du seigneur de Beaumont, se leva de dessus son tabouret et voulut s'éloigner : le président la retint d'un geste.

— Restez, mademoiselle, lui dit-il, je sais l'affection sans bornes et si bien justifiée par vos rares qualités, que monsieur le chevalier éprouve pour vous... Je puis parler en votre présence.

Monseigneur de Harlai prit un siège et s'assit en face de Raoul.

— Monsieur le commissaire extraordinaire du roi, continua-t-il, le tribunal s'est montré aujourd'hui d'une implacable sévérité !... Il fallait un exemple !... Je crois que nous avons atteint notre but. Une morne stupeur, une consternation profonde pèsent sur la noblesse !... La position des choses est maintenant telle, qu'un pas fait en avant ou en arrière doit nous conduire à la défaite ou au triomphe ! L'acte vigoureux et sanglant que nous venons d'accomplir prouve plutôt notre fermeté qu'il ne constate notre force. Il est indispensable que nous frappions un grand coup !...

Tant que le marquis de la Tremblais jouira de l'impunité, notre autorité ne sera pas solidement assise ; l'on dira de nous que nous nous attaquons seulement aux faibles, et que nous reculons devant les puissants. J'opine donc pour que sans perdre un jour, une heure, une minute, on assiège le château de la Tremblais. Quelle est, je vous prie, votre opinion à

cet égard, monsieur le commissaire extraordinaire du roi?

— Mon opinion est parfaitement d'accord avec la vôtre, monsieur, s'écria Sforzi.

— Très-bien, chevalier !... A présent, il est une difficulté, ou pour être plus exact, un danger qui mérite toute notre attention. Les troupes dont nous disposons ne sont pas assez nombreuses pour attaquer, avec une chance certaine de succès, le formidable château de la Tremblais. Or, un échec même minime nous causerait un irréparable préjudice !

— Monsieur le président, interrompit vivement Sforzi, si ma mémoire ne m'abuse, c'est aujourd'hui pour la seconde fois que vous m'exprimez la même crainte. Je vous ai déjà déclaré, monseigneur, que je répondais du succès de l'entreprise. Mort de ma vie ! le marquis de la Tremblais battre les troupes royales ! Admettre cette supposition, c'est presque se rendre coupable du crime de lèse-majesté, monseigneur.

— Prenez garde, chevalier, continua gravement M. de Harlai, la responsabilité que vous assumez est immense. Avant de vous arrêter à un parti définitif, réfléchissez mûrement : l'enthousiasme est un mauvais conseiller.

— Monseigneur, répondit Sforzi, l'enthousiasme que j'éprouve n'est pas une sensation isolée et passagère, c'est le résultat des pensées et des désirs de ma vie entière. Ma conviction intime et irrévocable, c'est

que le succès d'une cause dépend bien plus de la bonté de cette cause que des moyens d'action dont on dispose pour la faire triompher. Combattre pour son roi légitime et sous un étendard qui porte écrit le mot magique de « Justice, » c'est être assuré du succès.

— Ainsi, monseigneur Sforzi, vous êtes bien décidé à assiéger le château de la Tremblais ?

— On ne peut plus décidé, monsieur le président.

— Malgré l'infériorité de vos forces ?

— Malgré l'infériorité de mes forces.

— Consentiriez-vous à me donner une déclaration écrite et signée de votre main, constatant que c'est de votre plein gré, nonobstant mes remontrances et mes avertissements, que vous vous êtes résolu à agir ?

— Fort volontiers, monseigneur.

— Je dois vous déclarer, chevalier, qu'en cas de défaite, je mettrai ma responsabilité à couvert derrière cette déclaration... C'est votre avenir que vous jouez sur un coup de dés...

— Monseigneur, s'écria Sforzi, la devise de la noblesse est : « Fais ce que dois, advienne que pourra. » Entre la perte des bontés de Sa Majesté et la satisfaction de ma conscience, mon choix ne saurait être douteux.

— Monsieur Sforzi, dit le président de Harlai avec une émotion qu'il montrait rarement, plus je vous connais et plus je vous estime. Votre générosité fait honte à ma prudence. Je m'associe à vos nobles

efforts ; je renonce à la déclaration que j'exigeais de vous.

Sforzi s'inclina en silence.

— Chevalier, continua le président des Grands-Jours, je ne suis ni un savant tacticien, ni un bien expérimenté capitaine, je n'ai à vous offrir que mon simple bon sens, je regrette que le capitaine de Maurevert ait oublié l'ordre que je lui ai envoyé de se rendre au Gouvernement ; ses conseils auraient pu nous être utiles.

Monseigneur de Harlai parlait encore lorsque la porte s'ouvrit et donna passage au grand-prévôt. De Maurevert avait l'air joyeux au possible. Son pressentiment qu'il allait toucher une rançon s'était complètement réalisé.

Son prisonnier, jeune et riche seigneur des environs de Clermont, épouvanté du sombre tableau que le capitaine s'était complu à lui tracer, avait fini par le supplier de le sauver des poursuites de MM. des Grands-Jours. Cinq cents écus devaient payer cette complaisance. Le bon de Maurevert attendri jusqu'aux larmes, avait pris la bourse et relâché le gentilhomme.

Peu de mots suffirent à M. de Harlai pour mettre de Maurevert au courant de la question.

— Ma foi, monseigneur, répondit-il, je ne vous cacherai pas que, selon moi, vous commettez une folie... Ne serait-il pas cent fois préférable, au lieu d'assiéger le château à peu près inexpugnable de la Tremblais, de piller les maisons et dévaster les do-

maines des nobles suspects !... Cette mesure, profitable au trésor, imprimerait une salutaire terreur aux coupables et donnerait la plus haute opinion de votre justice... Ma proposition paraît vous indigner, monseigneur, n'en parlons plus... Traitons la question du siège... Les forces que le marquis de Canilhac est parvenu à réunir atteignent le chiffre de quinze cents hommes... Eh bien ! attaquer le château de la Tremblais avec moins de quatre mille hommes et une dizaine de canons, c'est courir à une défaite inévitable !... Une seule chance de succès vous reste : trouver un capitaine si habile, qu'il puisse suppléer, par sa seule science, à l'insuffisance des forces mises à sa disposition...

— Monsieur le grand prévôt, interrompit sèchement monseigneur de Harlai, la question de savoir si on assiégera, oui ou non, sans plus tarder, le château de la Tremblais n'existe plus, elle a reçu une solution complètement affirmative. Il reste seulement à convenir de quelle façon on devra conduire ce siège.

— Monseigneur, dit vivement Sforzi, je doute que le capitaine puisse nous être d'une utilité réelle dans cette discussion. M. de Maurevert est un brave et vaillant soldat, certes, seulement je le crois plus apte aux coups de main qu'à une guerre d'ensemble. Mon intention, monseigneur, est de conduire et de diriger moi-même le siège du château de la Tremblais.

— Vos pouvoirs sont illimités, monseigneur le commissaire extraordinaire du roi, répondit le prési-

dent des Grands-Jours. Le commandement en chef des troupes vous revient de droit.

A la résolution si clairement formulée par Sforzi, de Maurevert fronça les sourcils, et prenant la parole :

— Raoul, s'écria-t-il, je ne me serais jamais attendu à tant d'ingratitude ou d'égoïsme de votre part. Est-il possible qu'après tous les bienfaits dont je vous ai comblé, vous...

— Silence, monsieur le grand-prévôt !... s'écria Sforzi d'une voix impérieuse... Il est de votre devoir d'écouter avec respect les ordres que je vous donne, puis ensuite de les exécuter sans les discuter...

— Sang et carnage !...

— Une dernière fois, silence, vous dis-je ! monsieur le grand-prévôt ! reprit Sforzi d'un ton qui n'admettait guère de réplique. Ce serait avec regret que je me verrais forcé de sévir contre vous ; mais, s'il me fallait, dans l'intérêt de la discipline, en arriver à cette extrémité, je ne vous ménagerais pas plus que le dernier des soldats placés sous mes ordres !

Cette sévère apostrophe, loin d'irriter de Maurevert, parut au contraire lui causer un sensible plaisir.

— Par Cupidon ! pensait-il, tout en gardant le silence, je suis ravi de la bourrade que mon gentil Raoul vient de m'envoyer en pleine poitrine. Tudieu ! quel ton, quel regard ; un véritable dieu Mars ! Moi qui craignais que sa réunion avec Diane ne lui eût ôté de son énergie. Me voici complètement rassuré.

Un assez long silence suivit la verte remontrance

de Sforzi ; ce fut de Maurevert qui le premier reprit la parole.

— Monsieur le commissaire extraordinaire de Sa Majesté, dit-il d'un ton respectueux, permettez-moi de vous faire observer que vous vous êtes tout à l'heure complètement mépris sur mes intentions. Je vous demande humblement l'autorisation de vous expliquer ma conduite.

— Soyez bref, répondit froidement Sforzi.

— Monseigneur, reprit de Maurevert, je vous avertis que vous êtes sur le point de vous déshonorer à tout jamais...

— Capitaine de Maurevert...

— Ne m'interrompez pas, je vous prie, monseigneur. Quand on me trouble dans mes discours, je m'inquiète, je perds le fil de mes idées, et je n'en finis plus... Ne vous souvient-il plus, chevalier Sforzi, de votre duel avec le comte de Chaulny?... Oui, dites-vous... Eh bien ! je gagerais mon casque de guerre contre un pot fêlé, qu'il est une circonstance de cette belle rencontre dont vous ne vous remémorez plus... Voici cette circonstance :

Lorsque la comtesse de Chaulny, dans un moment de méchante humeur, vous donna sa malédiction, et que vous, à bout de vos forces, vous tombâtes entre mes bras, vous fîtes devant Dieu le serment solennel que jamais, pesez bien la valeur de ce mot, que jamais plus, le roi vous l'ordonnât-il lui-même, vous ne tireriez l'épée du fourreau, si ce n'est pour votre

défense personnelle. Ne trouvez-vous pas, Raoul, qu'en allant attaquer le château de la Tremblais, vous manquez tant soit peu à votre serment ! Je comprendrais parfaitement que si vous étiez assiégé vous vous battiez, mais devenir assiégeant, c'est tout autre chose... Il vous faudra prendre l'offensive. C'est le soin seul de votre honneur, Raoul, qui m'a poussé tout à l'heure à entrer en rivalité avec vous pour le commandement en chef des troupes... J'avais tellement honte de vous dire crûment que vous vous parjuriez que j'ai choisi le premier prétexte venu.

— Capitaine, dit Raoul, recevez mes excuses !... oui, vous avez raison...

— Ainsi, cher Raoul, vous renoncez à conduire les troupes ?...

— Nullement, capitaine !... Seulement, lorsque je monterai à l'assaut, mon épée restera au fourreau.

— Mille légions de diables, murmura de Maurevert, ne voilà-t-il pas qu'en voulant empêcher mon gentil Raoul de se battre contre son frère, je lui lie les mains et l'expose à se faire sottement tuer...

Alors le grand-prévôt élevant la voix :

— M'est-il permis de vous demander, monseigneur, dit-il, quand vous entrez en expédition ?...

— Demain matin, dès le point du jour !... répondit Raoul.

XIII

Les Adieux.

Ce fut d'un air triste et découragé que de Maurevert sortit de l'hôtel du marquis de Canillac.

— Hélas ! se disait-il tout en se dirigeant vers l'Hôtel-de-Ville, j'ai totalement manqué cette fois de présence d'esprit ! j'ai été faible, très-faible !... J'aurais dû trouver un prétexte plausible pour retenir Raoul à Clermont?... Que diable ! quoique je ne pèche pas par un trop grand excès de sensibilité, je ne puis cependant pas laisser les deux frères s'entr'égorger. Il est certains préjugés devant lesquels il est de bon goût de s'incliner... Ma foi, quoiqu'il arrive, et dussé-je employer la force, je ne laisserai

pas partir Raoul pour ce siège : voilà qui est bien décidé.

Tandis que le capitaine regagnait sa demeure, Raoul et Diane restés seuls ensemble, après le départ de monseigneur de Harlai, traitaient un sujet de conversation fort habituel aux amoureux : ils parlaient de l'avenir et bâtissaient des châteaux en Espagne.

— Monsieur Sforzi, disait la charmante enfant, je suis bien jeune encore, mais le malheur a déjà tellement mûri mon expérience, que j'entrevois à présent la vie sous un tout autre aspect qu'elle ne m'apparaissait jadis. Je ne comprends plus l'existence si stérilement et si mesquinement agitée des gens de la cour... Tant de haines, de perfidies, de bassesses et d'efforts pour arriver à dorer les chaînes de son esclavage, à dépasser de la tête un rival, me semble le comble de la démence !... Pourquoi s'avilir et se tourmenter à plaisir, lorsque le bonheur est si facile dans le repos d'une existence calme et ignorée ? Aussi, bien souvent me suis-je reproché, monsieur Sforzi, d'avoir souri jadis à votre ambition. Mon plus vif désir, maintenant, est de vous voir abandonner la cour, et renoncer à attendre d'un caprice royal votre fortune et votre indépendance !

— Mon adorée Diane, répondit Raoul, pardonnez-moi de ne pas partager vos idées. Le pouvoir, quand on l'emploie à faire triompher le bon droit, à défendre le faible contre le fort, à lutter contre l'injustice, devient pour ainsi dire une chose sainte et sacrée. Renon-

cer à faire le bien quand cela nous est possible, n'est-ce pas montrer une coupable indifférence pour la vertu ! Diane, vous le savez, je vous aime d'un amour sans bornes... Je vous en conjure, n'abusez pas de l'irrésistible influence que vous exercez sur ma volonté... N'exigez point que je quitte la partie alors que la chance semble se déclarer si ouvertement en ma faveur.

— Hélas ! monsieur Sforzi, interrompit tristement Diane, je pressens à votre réponse de terribles malheurs dans l'avenir. On ne repousse pas impunément le repos et le bonheur. C'est en vain que vous essayez de vous tromper vous-même, et de justifier votre ambition par un but noble et élevé !... Bientôt, demain, peut-être, enivré par une nouvelle dignité, par une faveur inespérée, vous renierez vos projets, et vous ne songerez plus qu'à vous élever encore davantage. Une fois lancé dans cette voie, le vertige s'emparera de vous, vous serez perdu !...

La tristesse pleine de dignité avec laquelle mademoiselle d'Erlanges prononça ces paroles, causa une vive impression à Raoul.

— Diane, s'écria-t-il en s'agenouillant respectueusement devant la charmante enfant, votre âme, égale à votre beauté, n'appartient pas à la terre, vous êtes un reflet du ciel ; oui, Diane, vous avez raison ; jouer avec l'ambition, c'est s'exposer à tomber dans la bassesse.

Dès que ma mission sera terminée, dès que j'aurai

fait triompher la cause de la justice, j'abandonnerai la scène, je m'effacerai dans l'ombre. Sa Majesté a daigné me promettre, lors de mon départ pour l'Auvergne, qu'elle s'occuperait de lever le voile mystérieux qui couvre ma naissance. Qui sait si je ne rencontrerai pas dans ma famille la fortune, que je comptais trouver ailleurs. Si cette ressource me manque, eh bien ! alors, je ferai un premier et dernier appel à la générosité du roi. Je supplierai Sa Majesté de m'octroyer, en retour des services que j'aurais été assez heureux pour lui rendre, une modeste charge qui me permette de vivre indépendant et ignoré. A présent, Diane adorée, il faut que je vous quitte. Les mesures importantes à prendre pour assurer le succès du siège du château de la Tremblais exigent tous mes soins et demandent tout mon temps. J'ignore s'il me sera possible de vous revoir avant mon départ. Diane, pour rien au monde, je ne voudrais vous tromper, je ne dois donc pas vous cacher les tristes pressentiments que j'éprouve. Il me semble, Diane, que ce siège me sera fatal. Si je succombe, n'oubliez point que ma dernière pensée aura été pour vous, que votre nom s'échappera de mes lèvres avec mon dernier soupir... Adieu, Diane... adieu !

Sforzi salua profondément la jeune fille, qui, la poitrine agitée, les yeux noyés de larmes, était hors d'état de prononcer une parole ; puis, d'un pas incertain et tremblant, il se dirigea vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, il s'arrêta, hésita, puis

tout à coup il s'élança vers mademoiselle d'Erlanges, l'enveloppa dans une étreinte folle, et de ses lèvres brûlantes aspira un long baiser sur les joues de l'adorable enfant.

Ainsi que la fleur accablée par les ardentes caresses du soleil s'incline languissante sur sa tige, de même Diane courba mollement la tête, et, incapable de combattre son émotion, s'abandonna à l'irrésistible et énivrante sensation de ce baiser à la fois chaste et passionné.

— Adieu ! dit Raoul, en faisant un violent effort sur lui-même, adieu... Diane, Diane, nous voici fiancés devant Dieu !

— Au revoir, Raoul, balbutia mademoiselle d'Erlanges d'une voix qui ressemblait à un doux murmure. Oh ! je ne crains plus rien... Si vous mourez j'irai vous rejoindre au ciel !

Lorsque Sforzi sortit de l'hôtel du marquis de Canilhac, la ville de Clermont présentait le spectacle d'une agitation extraordinaire.

De longues files de lourds chariots, chargés les uns de provisions de bouche, les autres de munitions de guerre, ceux-ci de fascines, ceux-là des engins employés à cette époque à l'attaque des places-fortes, faisaient trembler les maisons jusque dans leurs fondements.

Des piquiers et des stradiots affairés et grossiers regagnant le quartier-général ajoutaient encore à la confusion. Enfin, une dizaine de canons, montés sur

des affûts d'un poids énorme, refoulaient la foule, et complétaient le désordre.

De Maurevert, du haut de son cheval surveillait et dirigeait les préparatifs du départ. Le grand-prévôt de la province d'Auvergne était trop occupé pour prêter la moindre attention à la foule : aussi de temps à autre renversait-il un piéton sous les pieds de sa puissante monture.

— Arrivez donc, monseigneur, s'écria-t-il en apercevant Raoul... Jamais je n'ai vu une armée si tristement organisée... Je crois qu'il serait urgent de la discipliner...

— Discipliner ces troupes ! répéta Sforzi en poussant son cheval vers de Maurevert, y songez-vous, capitaine?... Une pareille tâche exigerait des mois entiers, et c'est demain, au point du jour, que nous devons nous mettre en route...

Le grand prévôt sourit d'un air moqueur.

— Monseigneur, dit-il, chaque fois que j'ai eu sous mon commandement des bandes de manants ou de vagabonds, une heure m'a suffi pour changer tous ces truands en excellents soldats !...

— Quel moyen employez-vous, capitaine, pour arriver à ce merveilleux résultat ?

— Un moyen fort simple, monseigneur... Je réunis mes hommes, et je les mets, en peu de mots, au courant de leurs devoirs. Le premier qui s'écarte de mes instructions, je le fais pendre ; le second est arquebusé ; le troisième pendu ; le quatrième arque-

busé!... et ainsi de suite, toujours en alternant le genre de supplice, jusqu'à ce que tout marche au gré de mes désirs... Généralement dix exécutions suffisent pour former une compagnie!... Si vous voulez bien me donner, monseigneur, carte blanche, je m'engage, en ne sacrifiant pas plus de trente soudards, à discipliner merveilleusement les quinze cents hommes placés sous vos ordres!...

— Quelle infamie! s'écria Raoul indigné.

— Pourquoi cela une infamie? reprit froidement de Maurevert. N'est-il pas préférable et cent fois plus humain de pendre une trentaine de drôles que de compromettre le sort d'une armée entière! C'est presque toujours en voulant économiser et liarder que l'on se ruine. Il y a si peu de gens qui sachent se résoudre à un sacrifice opportun! Ma foi! monseigneur, puisque ma proposition ne vous agréé pas, je renonce à débrouiller ce chaos, et je me retire. Au reste, mon devoir de grand-prévôt consiste à maintenir l'ordre dans la province, à opérer les arrestations que l'on me désigne, et non pas à discipliner des troupes. Monseigneur, je suis bien votre très-humble serviteur.

De Maurevert, sans attendre davantage la réponse de Sforzi, alors occupé à donner des ordres, éperonna son cheval et se dirigea en toute hâte vers l'hôtel du marquis de Canilhac.

— Que le diable me pulvérise, se disait-il, si je comprends un mot à ce qui m'arrive aujourd'hui.

Quoi ! je bois consciencieusement dix flacons d'un excellent Saint-Pourçain, je réfléchis pendant une heure tout à mon aise, et je ne parviens pas à rencontrer une bonne idée !... Cela est incroyable... Décidément je n'ai pas été créé pour la vertu. Dès que mon intérêt n'est pas en jeu, de subtil, sagace et ingénieux que la nature m'a fait, je deviens lourd, niais, obtus, sans initiative aucune. Il est incontestable que si empêcher Raoul de conduire le siège du château de la Tremblais me rapportait un millier d'écus, je trouverais incontinent un moyen pour le retenir à Clermont ! Allons, le temps presse, il n'y a plus à hésiter, il faut que je voie Diane...

Mademoiselle d'Erlanges était encore sous l'impression des adieux de Raoul, lorsqu'un page vint lui annoncer la visite de Maurevert. La charmante enfant crut à un message du chevalier, et, toute rougissante de bonheur, elle ordonna d'introduire le grand-prévôt.

— Ma bien aimée et honorée demoiselle, lui dit de Maurevert, les moments dont je dispose sont comptés et précieux. Je vous demanderai donc la permission d'aborder, sans détours, le sujet qui m'amène auprès de vous...

— Parlez, capitaine, dit mademoiselle d'Erlanges, que ce brusque exorde fit pâlir de crainte ; serait-il arrivé malheur à M. Sforzi ?

— Pas encore, mademoiselle.

— Comment, pas encore, répéta Diane d'une voix

tremblante. Un danger menacerait-il donc M. le commissaire extraordinaire de Sa Majesté ?

— Hélas ! oui, mademoiselle, et même un très-grand danger : Raoul est à la veille de commettre un crime involontaire et qui remplirait le reste de son existence d'un terrible remords.

— Au nom du ciel, expliquez-vous, capitaine.

— Il ne m'est permis de parler, chère et honorée damoiselle, qu'à une seule condition...

— Quelle condition, capitaine ?

— Que vous ne révélez jamais à Raoul ce que je vais vous confier. Ne m'interrogez plus, chère Diane. C'est un oui ou un non qu'il me faut.

— Mais s'il ne m'est pas permis d'avertir M. Sforzi du danger qu'il court, à quoi me servira votre confiance, capitaine ? demanda mademoiselle d'Erlanges de plus en plus agitée et anxieuse.

— A empêcher Raoul de se jeter dans ce danger ! Que diable !... Pardon, je voulais dire par Cupido !.. Par Cupido donc ! si vous aimez Raoul, il ne vous sera pas difficile d'inventer un prétexte pour le retenir près de vous.

— Parlez, parlez, capitaine ! s'écria Diane après un court silence, j'accepte votre condition... Je vous jure de ne jamais révéler à M. Sforzi aucune des paroles que vous allez prononcer...

XIV

Le Devoir.

Au moment de reprendre la parole, de Maurevert parut hésiter :

— Chère et honorée damoiselle, dit-il après un court silence, je ne dois pas me dissimuler que je commets une grave imprudence en vous confiant mon secret, car la discrétion de la femme la plus accomplie ne dépasse guère celle d'un écho ! Enfin, n'importe ! le danger est si imminent qu'il n'y a plus moyen de reculer. Chère et honorée Diane, monsieur le chevalier Raoul de Sforzi est le propre frère du marquis de la Tremblais.

— Que dites-vous, capitaine ! s'écria mademoiselle

d'Erlanges en proie à une agitation extraordinaire.

— Hélas ! la vérité : que le marquis de la Tremblais et Raoul sont tous les deux fils légitimes du même père et de la même mère. Oui, je comprends que cela vous contrarie. Cependant, en réfléchissant froidement à cette parenté, on doit convenir qu'elle présente un bon côté... Si le marquis trépassait, son titre et son immense fortune reviendraient à Raoul. La perspective d'un si magnifique héritage, compense, certes, l'ennui d'être allié à un tel mécréant !..... Je suis connu, chère damoiselle, pour la délicatesse de mes sentiments ; eh bien ! je vous avoue franchement que j'accepterais très-volontiers une étroite parenté avec tous les plus abominables bandits de la terre, si ces bandits devaient me léguer de grandes richesses. Par Plutus ! chère et honorée damoiselle, il n'y a pas là de quoi vous désoler. Voyons, calmez-vous et parlons raison.

Le capitaine aurait pu continuer longtemps sans que Diane songeât à l'interrompre. La pauvre enfant faisait pitié à voir, tant son accablement était profond.

— Par Minerve ! se dit de Maurevert, attendons, avant de continuer cet entretien, que Diane ait donné un libre cours à ses larmes. Les femmes ont les nerfs disposés d'une si singulière façon que tant qu'elles ne parviennent pas à pleurer, après une violente émotion, elles restent incapables de lier ensemble deux idées, et de comprendre le discours le plus simple.

Cette fois le capitaine se trompait ; car mademoiselle d'Erlanges, grâce à un puissant effort de volonté, recouvrera bientôt tout son sang-froid.

— Capitaine, dit-elle, vous avez raison ; il est impossible que M. Sforzi assiège en personne le château de la Tremblais. Je frémis à la pensée de ces deux frères se rencontrant sur la brèche face à face et l'épée au poing ! Cela serait affreux, abominable ! Mais par quel moyen retenir Raoul ! Le souvenir des mortelles offenses qu'il a subies, uni à l'amour de la gloire et au désir de répondre dignement à la confiance du roi, le rendront insensible et sourd à toutes les prières. Quel motif vous retient donc, capitaine, de faire connaître à Raoul le lien sacré qui le lie au marquis ?...

— Ce motif est des plus graves, chère et honorée damoiselle, répondit tranquillement de Maurevert. Si Raoul savait son étroite parenté avec le marquis, il est incontestable qu'au lieu de le poursuivre à outrance, il tenterait au contraire de le sauver par tous les moyens possibles. Or n'oubliez point, chère Diane, que le chevalier hérite du marquis...

Je serais, certes, sérieusement marri de voir Raoul jouer à son insu le rôle de messire Caïn ; mais je me désolerais encore bien davantage s'il perdait par sa sottise générosité la colossale fortune du seigneur de la Tremblais... Enfin, chère damoiselle, n'oubliez point que Raoul devrait, pour le protéger, manquer à tous ses devoirs, trahir indignement la confiance du roi.

Par les dix mille diables !... Pardon, je me trompe, par les dix mille vierges ! j'entends que mon gentil compagnon conserve son honneur...

De Maurevert fit une légère pause, mais voyant que mademoiselle d'Erlanges, absorbée dans ses réflexions, gardait le silence, il reprit la parole.

— Il est encore une autre considération que je n'ai point fait valoir, et qui vous touche de fort près, honorée Diane !... Voudriez-vous voir échapper au châtement qui lui est dû, l'infâme usurpateur du domaine de Tauve, l'odieux assassin de cette excellente dame d'Erlanges, votre respectable mère, dont le cruel trépas vous a rendue orpheline et m'a fait verser toutes les larmes de mon corps...

A ce souvenir cruel Diane tressaillit, et d'une voix tout à la fois grave et émue :

— Capitaine, s'écria-t-elle, ma position est affreuse ! Ne point avertir monsieur Sforzi c'est m'associer sciemment à son crime involontaire. Lui apprendre qu'il doit sauver le marquis, c'est manquer à mon serment sacré de venger ma mère ! Mon Dieu !... mon Dieu ! venez à mon aide !... Inspirez-moi !...

Diane, brisée par la violence de son émotion, tomba à genoux et se mit à prier avec ferveur.

— Mademoiselle, dit de Maurevert en élevant la voix, permettez-moi de vous faire observer que votre volonté ne vous appartient plus. Vous m'avez juré une discrétion inviolable. Chère et honorée Diane, re-

mettez-vous de votre émoi. Tâchons de discuter sensément et sans tomber dans le pathétique.

L'exagération n'aboutit à rien qui vaille. Par l'enfer ! Bon encore ! Je voulais dire par le ciel, ne discourons pas, si cela vous fatigue, mais, au moins, ne sortons pas de la logique. Je ne trouve pas, moi, notre position aussi inextricable et désespérée que vous affectez de la voir. Remontons à la source des choses. Le marquis de la Tremblais a brutalement dagué madame votre mère, et vous avez juré de tirer vengeance de ce crime. Très-bien ! Aujourd'hui, par suite de l'arrivée de messieurs des Grands-Jours, le meurtrier est poursuivi, et vous, vous êtes à la veille d'obtenir la réparation qui vous est due. De mieux en mieux !... Jusqu'ici les événements marchent à ravir, et si ce n'était que Raoul se trouve exposé à devenir un traître ou un fratricide, vous ne songeriez pas à vous plaindre !... il s'agit donc tout simplement de retirer Raoul de la question, tout en laissant les choses dans le même état !...

— Hélas ! capitaine, cette difficulté n'est-elle pas insurmontable ?

— Je ne crois pas, honorée Diane. A votre place, voici ce que je ferais...

— Oh ! parlez, parlez, capitaine !

— Je manderais Sforzi auprès de moi ; puis d'une voix dolente, mignarde et affligée :

« Cher Raoul, lui dirais-je, vous voyez en moi la plus désolée et la plus malheureuse des femmes ! Je

suis jalouse de la passion que vous montrez pour la gloire ! Oui, Raoul, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée !... Vous ne m'aimerez jamais ! »

Alors, notre gentil Sforzi vous coupera la parole, pour vous peindre la violence de sa flamme, mais l'interrompant de nouveau : — Cher Raoul, reprendrez-vous, vos protestations ne peuvent rien contre ma conviction. Ce qu'il me faut, ce sont des actes, des faits ! Il est un seul moyen de me convaincre de la sincérité de votre attachement, de me prouver que vous le mettez au-dessus de tout ; c'est de me sacrifier l'honneur et le profit que vous comptez retirer de la prise du château de la Tremblais. Raoul adoré, si vous vous refusez à ce sacrifice, ce sera avouer que jamais vous n'avez ressenti la moindre affection pour l'infortunée Diane d'Erlanges ; que jusqu'à ce jour, vous vous êtes indignement joué de sa tendresse. Alors, cher Sforzi, je mettrai à exécution le projet que je médite : je prendrai le voile dans un couvent. — Tel est à peu près, chère damoiselle d'Erlanges, le langage que, si j'étais à votre place, je tiendrais au chevalier... Ce discours, entremêlé avec adresse de larmes silencieuses, de douloureux soupirs, de regards passionnés, me paraît d'un effet infaillible. Sforzi m'abandonne le commandement en chef des troupes royales et le soin de diriger les opérations du siège ; je prends le château de la Tremblais, je fais pendre le marquis, madame votre mère est vengée, vous épousez le chevalier, — qui hérite, — et tout le monde est content !

Diane avait écouté, sans essayer de l'interrompre, le discours du capitaine. Seulement il était aisé de deviner à l'expression chagrine de son visage, que le langage de Maurevert affectait péniblement la délicatesse de la charmante enfant.

— Monsieur le grand-prévôt, lui répondit-elle, j'aime et j'estime trop sincèrement M. Sforzi, j'attache un trop grand prix à ma propre considération pour jamais jouer un tel rôle. D'un autre côté, quelque sincère et profond que soit mon attachement pour le chevalier, je ne saurais lui sacrifier la légitime vengeance que sollicite l'horrible attentat dont l'honorée défunte dame d'Erlanges, ma mère, a été victime ! J'ai une entière confiance dans les talents militaires et la bravoure de M. Sforzi : je suis heureuse de la détermination qu'il a prise de conduire lui-même le siège du château de la Tremblais...

— Mais, Diane, interrompit de Maurevert avec violence, vous oubliez que Raoul ne vous pardonnera jamais de l'avoir laissé tirer l'épée contre son frère ! Votre conduite est non-seulement odieuse, mais, ce qui est pis encore, maladroite. Charmante enfant, vous rompez ni plus ni moins votre mariage.

— Capitaine de Maurevert, — interrompit Diane avec un ton de dignité si imposant que le grand-prévôt se sentit tout troublé, — avant de m'accuser si durement, réfléchissez à votre propre conduite... Qui vous retient de révéler à M. Sforzi sa parenté avec le marquis ? Un sordide motif d'intérêt ! Qui m'em-

pêche, moi, de parler? Le serment solennel, pieux et sacré, que j'ai fait de venger ma pauvre mère... Capitaine, je suis bien votre très-humble servante!...

A ce congé si clairement formulé, de Maurevert se leva et saluant froidement Diane, s'éloigna sans prononcer une seule parole...

— Mort et carnage! se disait-il tout en descendant les escaliers de l'hôtel du marquis de Canilhac, la froide cruauté de cette petite Diane complète mes études sur les femmes... Décidément la meilleure de toutes ne mérite pas une minute d'attention. Tudieu! avec son petit air doucereux, elle n'y va pas de main morte, mademoiselle d'Erlanges... Pauvre Raoul!... Pauvre Raoul!...

Si de Maurevert avait pu être témoin du désespoir que Diane, une fois seule, laissa éclater, il n'aurait pas porté un tel jugement sur la pauvre enfant.

Humblement agenouillée devant un Christ suspendu à la muraille, mademoiselle d'Erlanges, les yeux baignés de larmes et la voix brisée par les sanglots, priait Dieu de l'inspirer.

Quand elle se releva, un étrange sourire de joie et de bonheur animait son délicieux visage.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle avec une expression de reconnaissance passionnée, merci mon Dieu! Raoul n'a plus rien à craindre!

Alors mademoiselle d'Erlanges appela un page et ordonna qu'on allât chercher son fidèle serviteur Lehardy.

XV

Une résolution inébranlable.

Trois heures après minuit sonnaient à la cathédrale de Clermont. Sforzi, retiré dans ses appartements, écrivait assis devant une large et massive table de chêne qu'éclairaient imparfaitement deux grosses bougies de cire jaune contenues dans de lourds et hauts flambeaux d'argent.

Il était facile de deviner aux paupières alourdies et fatiguées de Raoul, à la mèche carbonisée des bougies, à plusieurs feuillets déjà remplis, que le jeune homme ne s'était point couché. L'attention qu'il portait à son travail était telle, qu'un coup assez vio-

lent frappé au dehors sur la porte de sa chambre ne lui fit pas même relever la tête ; il n'avait rien entendu.

Peu après la clef tourna dans la serrure et de Mauververt entra : le capitaine marchait avec précaution sur la pointe des pieds, c'est-à-dire de façon à ne point faire trembler le plancher.

— Ma foi, cher Raoul, s'écria-t-il, je ne m'attendais pas à vous trouver déjà levé.

— Des ordres à donner... des comptes à régler !... balbutia Sforzi d'un air embarrassé.

— Morbleu ! cher compagnon, je ne vous demande pas l'explication de votre prose !... alors à quoi bon vouloir me tromper ?... des ordres à donner, des comptes à régler ! que voilà un ingénieux prétexte ! me prenez-vous donc pour un sot ou un aveugle ? Quand bien même votre visage ne porterait pas les traces d'une émotion profonde, rien qu'à l'irrégularité de votre écriture, je devinerais une missive d'amour.

— Et quand cela serait, capitaine ?

— Bon, voici que vous vous fâchez, maintenant !... Mort de ma vie ! tous ces enamourés sont d'une susceptibilité ridicule. On ne sait jamais s'ils vont vous sauter au col pour vous embrasser ou pour vous étrangler.

— Après tout, reprit Raoul, qui n'avait pas écouté la réponse de Mauververt, pourquoi vous le cacherais-

je ? C'est bien à mademoiselle d'Erlanges que j'écris...
Je lui adresse mes derniers adieux.

— Vos derniers adieux, Raoul !... Vous voulez railler !

— Non, capitaine, loin de là !... Mes paroles sont extrêmement sérieuses... Tenez, de Maurevert, à présent je suis heureux de vous voir près de moi !... Cela me soulagera de confier à un ami les douleurs et les angoisses qui me déchirent le cœur !...

Raoul fit une légère pause, puis, d'une voix pleine de mélancolie :

— De Maurevert, reprit-il, vous souvient-il du violent pressentiment que j'éprouvai le matin du jour où je me rencontrai avec le vicomte de Chaulny ?

— Parfaitement, cher Raoul ; et je conviens que ce n'était pas sans raison, car quelques heures plus tard vous receviez un magnifique coup d'épée.

— Eh bien ! cher compagnon, ce pressentiment ne se peut comparer à l'abattement que je ressens aujourd'hui. Ne me raillez point ! Je souffre tant que votre moqueuse incrédulité serait une mauvaise action.

— Cher Raoul, dit gravement le grand-prévôt d'Auvergne, je vous jure que, loin de tourner en dérision votre tristesse, j'y compatis sincèrement... J'ai mes motifs pour cela...

— Quels motifs de Maurevert ?

— Rien... rien... Poursuivez, Raoul, poursuivez...

— Dieu m'est témoin, continua Sforzi, que je ne céderais à personne au monde — m'offrirait-on en

échange de ce sacrifice, une fortune princière — l'honneur de commander les troupes qui vont attaquer le château de la Tremblais ! Ce siège réalise mon souhait le plus ardent.

— Alors de quoi vous plaignez-vous, Raoul ?

— Ce qui se passe en moi est chose si extraordinaire, que je ne sais comment l'expliquer !... Toujours est-il que je souffre horriblement...

— Eh bien ! n'expliquez pas, Raoul, racontez ; on peut toujours raconter.

Sforzi hésita.

— Cher compagnon, reprit-il d'un air presque honteux, si vous ne me connaissiez pas aussi intimement, vous prendriez une bien triste opinion de mon caractère et de mon courage... Croiriez-vous, de Maurevert, que la pensée de me trouver face à face avec le marquis, l'épée et la dague au poing, me cause une invincible terreur ! Quoi ! avoir subi les plus odieux outrages et lorsque sonne enfin l'heure si désirée de la vengeance, n'éprouver ni rancune ni colère ! N'est-ce pas à douter de ma raison ?... Ce qui me semble plus étrange, plus inoui encore que ma lâche faiblesse, c'est la nature de ce sentiment d'inconcevable terreur que je viens de vous avouer !... Ce n'est pas, non, cent fois non, mille fois non, ce n'est pas une peur vulgaire qui paralyse mes forces, et pèse sur ma volonté ! Il me semble que je suis sur le point de commettre un crime !... Lorsque je me représente le marquis tombant sous ma dague, et se

roulant à mes pieds dans une mare de sang, un frisson d'effroi passe à travers mon corps... une sueur froide inonde mon front... mes genoux fléchissent. Je suis presque tenté d'appeler au secours !...

Sforzi s'arrêta un instant : de Maurevert plus vivement impressionné qu'il ne l'avait jamais encore été en sa vie, gardait un morne silence. Le phénomène magnétique offert par Raoul — quoique le magnétisme ne fût pas même soupçonné à cette époque — causait au rude soldat une indicible émotion.

— Cher compagnon, reprit bientôt Raoul en essayant de sourire, comme il ne saurait exister d'effet sans cause, j'ai voulu remonter à la source de ce que j'appellerai ma maladie... Eh bien ! il m'a été impossible de m'expliquer ce qui se passe en moi. Croyez-vous à la magie, de Maurevert ?

— Cher Raoul, répondit le capitaine d'un ton fort sérieux, depuis que j'ai été deux fois huguenot, il m'est resté à l'endroit de la sorcellerie une incrédulité complète. Cependant ce que je vois aujourd'hui est chose réellement si extraordinaire que je ne sais plus que penser. Raoul ! je vous en supplie, je vous en conjure, renoncez au commandement en chef des troupes. Et puis, il est encore une considération, cher ami, qui doit être d'un grand poids à vos yeux. C'est l'abandon dans lequel votre départ va laisser l'adorable Diane ! Je conviens sans peine que mademoiselle d'Erlanges est la vertu personnifiée, qu'elle

vous chérit de toutes les forces de son âme. Néanmoins il ne faut pas oublier non plus qu'elle est femme ! Or, les femmes, — et je parle des plus constantes et des plus sages, — sont toujours en appétit d'infidélité. Quand celui qu'elles préfèrent est présent, elles se contraignent encore ! Mais s'il s'absente, Raoul ! Oh ! alors, c'en est fait de lui ! Je sais que la coupable, si elle est douée de généreux sentiments, finit par détester — une fois son caprice passé — son moment d'erreur ! qu'elle rachète sa peccadille par des larmes cachées, des attentions délicates, un redoublement d'amour ! Mais la peccadille n'en a pas moins eu lieu pour cela, Raoul ! Moi, cher compagnon, je n'ai jamais pu m'éloigner plus de quarante-huit heures de l'objet de ma flamme, sans trouver à mon retour la cage vide et l'oiseau envolé ! Clermont fourmille de séduisants, jeunes et audacieux gentilshommes ! Diane est d'une beauté achevée... ses malheurs ont eu un grand retentissement, et l'ont rendue fort intéressante ! Raoul, si vous m'en croyez, renoncez à conduire par vous-même le siège du château de la Tremblais ! restez auprès de votre gentille Diane !

— Ce que vous dites là est tellement dénué de bon sens, capitaine, que je ne prendrai pas la peine de vous répondre ! Douter de mademoiselle d'Eranges ! Profanation !

— Cher Raoul, reprit vivement de Maurevert, ce n'est plus maintenant au nom de mademoiselle Diane

que je vous conjure de ne point partir, c'est au nom de notre amitié. Raoul, je ne vous l'ai jamais caché, j'ai eu une vie assez agitée; mais âme qui vive n'est en droit de reprocher au capitaine de Maurevert d'avoir manqué à ses devoirs de soldat. J'ai toujours fidèlement servi les partis qui ont, soit demandé, soit accepté l'aide de mon épée. Mon honneur militaire est intact. Plutôt que de vous conseiller une lâcheté, je préférerais recevoir un coup de dague en pleine poitrine. Eh bien! cher compagnon, je vous le dis, je vous le répète, votre charge de commissaire extraordinaire de Sa Majesté ne vous oblige en rien à prendre le commandement en chef des troupes. Personne ne songera à trouver mauvais que vous restiez à Clermont. Le rôle d'un général n'est pas celui d'un soldat. Le premier, à l'opposé du second, doit se garantir de tout danger, car de sa conservation dépend souvent le sort d'une armée entière. Votre présence à Clermont sera cent fois plus utile aux desseins de Sa Majesté et apportera un appui bien plus efficace à la mission de MM. des Grands-Jours, que ne saurait le faire votre chevauchée guerrière... Partir, Raoul, c'est n'écouter que la voix de la vengeance, rester, c'est obéir à celle du devoir!...

Le capitaine s'était exprimé avec un feu, une ardeur, qui contrastaient singulièrement avec son calme habituel.

— Cher compagnon, répondit Raoul, je vous remercie de tout cœur des efforts que tente votre ami-

tié pour m'empêcher de courir à ma perte ! Le roi m'a choisi comme soldat et non comme magistrat. Mon épée ne saurait rester au fourreau lorsque la rébellion lève audacieusement la tête.

Le grand-prévôt prit une main de Raoul dans les siennes, et pliant le genoux devant lui :

— Au nom du repos de ma vie future, dit-il d'une voix altérée, ne vous opiniâtrez pas dans votre résolution. Que diable ! Raoul, je suis gentilhomme aussi, moi, et mon âge me permettrait presque d'être votre père. N'aurez-vous pitié ni de mon humiliation volontaire, ni de ma douleur ?

En ce moment, le son de la trompette sonnante le bête-selle vibra dans les airs.

— Ecoutez, de Maurevert ! — s'écria Raoul — voici la véritable voix du devoir !...

Alors, relevant le capitaine et jetant ses bras autour de son col, Raoul lui donna une chaleureuse et énergique embrassade ! Deux grosses larmes tremblèrent dans les cils épais de l'aventurier : un moment il parut vouloir parler, mais bientôt il s'arracha de l'étreinte de Raoul, s'élança vers la porte et sortit tout en murmurant :

— Par Plutus ! si l'héritage de ce réprouvé marquis de la Tremblais n'était pas aussi considérable je n'aurais jamais eu la force de garder mon secret !

XVI

Le Siège du château

Les précautions à prendre et à observer, dans le cas où la noblesse se serait décidée à tenter une levée de boucliers, retardèrent de beaucoup la marche des troupes royales ; ce fut seulement dans la matinée du troisième jour, après leur départ de Clermont, qu'elles arrivèrent devant le château-fort de la Tremblais ! A la vue du sombre et gigantesque manoir qui lui rappelait de si cruels et si lugubres souvenirs, Sforzi sentit son cœur bondir de fureur ; sa haine lui revint, ardente, implacable !

Le regard superbe de défi et de menace qu'il jeta

sur les hautes et formidables murailles qui se dressaient à l'horizon disait énergiquement les sentiments dont il était animé : la colère étouffait en lui la voix du sang.

De Maurevert, quoique la veille encore il eût annoncé l'intention de ne pas quitter Clermont, n'avait pu se résoudre à laisser partir Raoul seul ; le capitaine, malgré l'élasticité de sa conscience, éprouvait un certain malaise qui ressemblait presque au remords.

— Je sais bien, pensait-il, que la parenté est une chose de convention ; et que chaque jour on voit des frères se haïr à outrance ; n'importe ! l'éducation si solte et si mal entendue de notre première jeunesse laisse en notre esprit une empreinte tellement profonde, que l'expérience est impuissante plus tard à l'effacer. Si jamais j'ai des enfants à peu près à moi, j'entends les façonner à ne rien respecter ici-bas, si ce n'est leur père, et encore, si j'admets cette exception, c'est seulement parce que j'y trouverais mon profit. Que le diable m'enfourche ! si je devine comment finira tout ceci ! Après tout, à quoi bon me lamenter à l'avance ? Rien ne me prouve encore que les troupes de Sa Majesté auront le dessus. Les forces dont nous disposons sont si loin de répondre aux difficultés que présente notre tâche. Enfin, puisque me voici engagé dans la partie, je dois m'y intéresser... Voyons un peu si les dispositions prises par Raoul sont conformes aux règles de la guerre.

De Maurevert éperonna son cheval et se mit à par-

courir les lignes des troupes royales : les travaux de circonvallation, déjà commencés ou indiqués, obtinrent toute son approbation.

— Par le dieu Mars ! se dit-il, mon gentil compagnon est réellement un capitaine de mérite !... Je ne lui supposais pas d'aussi sérieuses connaissances militaires ! Il faut que je le complimente !

De Maurevert trouva Raoul devant sa tente, et entouré d'officiers à qui il achevait de donner des ordres et des instructions.

— Monsieur le grand-prévôt, dit Sforzi, veuillez, je vous prie, attendre un moment, j'ai à vous parler !

Quelques minutes plus tard, les deux compagnons étaient assis l'un en face de l'autre ; ce fut Raoul qui le premier entama la conversation.

— Cher de Maurevert, dit-il, ma haine ne m'a veugle pas au point de me faire prendre pour des réalités mes désirs. Je vous avoue volontiers, de vous à moi, que je commence à être extrêmement inquiet sur le dénouement de notre entreprise. Il n'est pas possible qu'avec nos mille fantassins et nos cinq cents chevaux, nous nous emparions du château de la Tremblais. J'avais conservé de cette place de guerre un souvenir fort inexact. J'étais loin de me la figurer aussi formidable. Il est indispensable que l'armée soit portée d'urgence au moins à quatre mille hommes ! Voyons, de Maurevert, vous qui connaissez

de longue date le pays, par quel moyen pourrait-on se procurer des renforts.

— Mon cher Raoul, répondit le capitaine après avoir réfléchi pendant quelque instants, je ne saurais vous exprimer combien votre prudence vous grandit à mes yeux. Être téméraire quand il ne s'agit que de sa propre personne, et circonspect lorsque les intérêts d'autrui reposent en vos mains, voilà, selon moi, ce que l'on rencontre rarement dans la même personne. Quant aux renforts que vous désirez — et que M. de Canilhac lui-même n'a pu vous procurer — je me fais fort de vous les obtenir, moi ! Seulement, Raoul, j'exige que vous me donniez carte blanche. Je veux que vous mandiez à tous les gouverneurs des places de guerre et forteresses d'Auvergne d'avoir à se conformer strictement à mes ordres ! Point d'objections ni de questions, je vous prie ! Ce n'est pas le capitaine de Maurevert qui a besoin du chevalier Sforzi, mais bien le chevalier Sforzi qui a besoin du capitaine de Maurevert. Il est donc de toute justice que ce dernier impose ses conditions. Au reste, Raoul, la mission que vous me sollicitez de remplir n'a rien de bien agréable ; si vous n'avez pas en moi une confiance sans bornes, cherchez et choisissez un autre émissaire.

— Capitaine, dit Raoul pensif, je vous reconnais un esprit éminemment ingénieux ; mais, d'un autre côté, je redoute la trop grande facilité avec laquelle vous abordez les moyens extrêmes.

— Il n'est point question, Raoul, de mes qualités ou de mes défauts, il s'agit tout simplement de savoir si vous pouvez, oui ou non, vous passer de mon concours ? Si c'est oui, et que mes conditions ne vous conviennent pas, brisons là-dessus ; si c'est non, alors je vous le répète, donnez-moi carte blanche. Mort de ma vie ! on dirait que je plaide ma cause, lorsqu'il ne s'agit en réalité que de votre gloire et des intérêts de Sa Majesté. Terminons, Raoul : acceptez-vous, oui ou non ?

— Oui, capitaine, répondit Sforzi après un léger silence.

— Bien ! Maintenant, Raoul, revenons au présent. Il me semble — ceci soit dit toujours entre nous — qu'avant d'investir le château de la Tremblais vous aviez une formalité à remplir.

— Quelle formalité, capitaine ?

— Sommer le marquis d'obéir à la prise de corps que messieurs des Grands-Jours ont donnée contre lui, puis sur son refus le déclarer, lui et tous ceux qui l'aideront dans sa résistance, coupables du crime de rébellion et de lèse-majesté, et comme tels mis hors la loi.

— Vous n'ignorez point quelle serait la réponse du seigneur de la Tremblais : une grossière provocation, une nouvelle insulte.

— Parbleu ! cela va sans dire. Seulement, les défenseurs du château, se voyant mis hors la loi, com-

menceront à réfléchir aux conséquences, sinon probables, au moins possibles de leur désobéissance.

— Vous avez raison, de Maurevert.

— J'ai toujours raison, Raoul.

— Mais qui se chargera de la périlleuse mission de signifier au marquis l'ordre de messieurs des Grands-Jours ?

— Votre très-humble serviteur, Raoul... Moi...

— Vous, de Maurevert !.... la mission, je vous le répète, est des plus dangereuses.

— Morbleu ! je le sais bien. Sa Majesté ne me paie-t-elle point ma charge de grand-prévôt ? Oui, alors je dois loyalement accomplir mon devoir.

Un peu avant la fin du jour, c'est-à-dire cinq à six heures après cette conversation, de Maurevert, armé de toutes pièces et monté sur son cheval de bataille, s'avancait seul, à la vue de l'armée entière, vers la porte principale du château.

Les assiégés regardaient avec étonnement, du haut des murailles de la première enceinte, la démarche hardie du capitaine.

Lorsque de Maurevert ne fut plus qu'à une demi-portée de pistolet du pont-levis, il arrêta sa monture, et, se levant sur ses étriers :

— Au nom de Sa Majesté Henri III, roi de France, cria-t-il d'une voix retentissante, moi, le capitaine Roland de Maurevert, grand-prévôt de la province d'Auvergne, somme et requiers le seigneur de la Tremblais d'avoir à se livrer en mes mains, pour être

conduit devant messieurs des Grands-Jours, déclarant ledit seigneur de la Tremblais, s'il se refuse à obtempérer à cet ordre, traître et félon, coupable de lèse-majesté, mis hors la loi, ainsi que tous ceux qui l'aideront dans sa rébellion, de quelque manière que ce soit.

De Maurevert parlait encore lorsque la silhouette fière et hautaine du marquis se dessina vigoureusement sur l'azur du ciel. Il considéra de Maurevert d'un air de profond mépris; puis se retournant vers ses hommes d'armes :

— Feu sur cet aventurier! s'écria-t-il.

Une dizaine de coups d'arquebuse partirent; le cheval de Maurevert tomba entraînant avec lui son maître dans sa chute.

Un cri spontané d'indignation poussé par les troupes royales accueillit cette odieuse violation des usages de la guerre, cette audacieuse et sanguinaire bravade aux ordres de Sa Majesté Henri III.

Toutefois, courir au secours de Maurevert c'était s'exposer à une mort si certaine, que personne ne sortit de derrière les retranchements improvisés à la hâte depuis le matin.

Bientôt on vit le grand-prévôt se relever : une fois sur pied, de Maurevert, au lieu de s'enfuir, tira sa dague et se mit à couper les courroies qui retenaient une petite valise attachée derrière sa selle.

Ce fut seulement après avoir essuyé une nouvelle décharge que le capitaine battit en retraite. On s'at-

tendait à chaque instant à ce qu'une balle le jetterait par terre; il n'en fut rien... Le grand-prévôt atteignit sain et sauf les premiers retranchements.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il en écartant de la main les officiers et les soldats qui se pressaient en foule autour de lui, pourquoi me regarder avec un tel étonnement? Ne dirait-on pas que je viens d'accomplir un bel exploit! Tudieu! si vous connaissiez l'épaisseur et la solidité de mon armure, vous ne seriez nullement surpris de me voir encore vivant!... Que cet exemple ne soit pas perdu pour vous, compagnons, et qu'il vous apprenne à ne point regarder à une centaine de livres de plus dans le poids de votre cuirasse!...

Quoique les batteries ne fussent pas encore régulièrement établies, Raoul, pour répondre à la bravade du marquis, ordonna que l'on tirât quelques boulets sur le château!...

L'effet de cette volée, à laquelle les assiégés ne s'attendaient pas — car les pièces étaient masquées par une élévation de terrain — fut fatale à trois ou quatre soldats de la garnison!

A peine l'épaisse fumée qui un instant cacha le château se fut-elle dissipée, que les troupes royales aperçurent avec une rage et une humiliation indicibles, plusieurs des hommes d'armes du marquis feignant d'essuyer avec des toiles les empreintes à peine visibles laissées par les boulets sur les pierres de la muraille.

— Par les grelots de messire Momus ! dit de Mauvert en se penchant à l'oreille de Raoul, voici une gentillesse qui me réjouit infiniment. Exaspérer ainsi les troupes, c'est tout bonnement comme si l'on nous envoyait un renfort de cinq cents hommes. Si le marquis se plaît à poursuivre le cours de ses joyeusetés et facéties, il finira par changer nos soldats en autant de héros !

En ce moment un officier dont la respiration oppressée et l'armure couverte de poussière donnaient à supposer qu'il venait de faire une course longue et rapide, s'avança vers Raoul, et lui adressant le salut militaire :

— Monseigneur, lui dit-il, j'ai capturé, pendant la reconnaissance que vous m'aviez ordonné de pousser à une lieue d'ici, une espèce de paysan dont les allures suspectes et embarrassées ont éveillé mon attention et ma défiance... Ce manant, lorsque je l'ai aperçu, essayait de se glisser dans le camp. Je gagerais ma tête contre un écu que c'est un espion. Désirez-vous, monseigneur, interroger vous-même cet homme, ou bien préférez-vous que je le fasse pendre ?

— Monsieur, dit Raoul, rappelez-vous, je vous prie, que personne, si ce n'est dans un cas de péril désespéré et d'urgence extrême, ne doit être mis à mort sans mon autorisation. Faites venir cet homme.

Le pauvre diable présenté sous de si mauvais auspices pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Ses lèvres étaient minces; ses petits yeux brillants,

rusés, pleins de finesse ; sa physionomie avait une expression de fausseté remarquable.

Au regard froid et fixe que Sforzi laissa tomber sur lui, la pâleur du misérable se marbra de taches livides et il se mit à trembler de tous ses membres. Il se sentait perdu !

Sforzi se disposait à prendre la parole, quand un soldat s'avança vers lui, et d'une voix frémissante de colère :

— Monseigneur, dit-il, je connais cet homme, moi ! C'est un des apôtres du marquis de la Tremblais !

A ce e révélation, un cri de mort s'éleva parmi les troupes.

— Qu'avez-vous à répondre ? demanda Raoul en s'adressant à l'accusé.

L'apôtre du marquis — car le soldat avait dit vrai — était incapable de prononcer un seul mot : ses dents claquaient les unes contre les autres ; il baissa la tête. Ce silence équivalait à un aveu...

— Cher Sforzi, dit de Maurevert à voix basse, prenez garde de ne pas compromettre votre autorité par une générosité déplacée ! La règle de la guerre veut, vous le savez, que tout espion pris soit pendu sur-le-champ !...

— Monsieur le grand-prévôt, répondit Raoul d'un ton ferme, que la justice ait son cours ! Je vous livre cet homme !

Une demi-heure plus tard, à une potence déme-

surement haute, élevée en face du château, se balançait le cadavre de l'ex-apôtre.

— Par la mort ! murmura de Maurevert en se frottant joyeusement les mains, la capture de ce gueux a été pour nous une véritable chance ; elle nous a fourni une excellente réplique aux insolences du marquis. Tudieu ! je voudrais bien le voir en ce moment, ce cher et bon seigneur de la Tremblais ! Il doit rugir comme un tigre... Malheur à celui de nous qui tombera maintenant entre ses griffes, il déchiquetera à belles dents.

Tout à coup de Maurevert tressaillit et s'adressant à un groupe de soldats placés près de lui :

— Holà ! compagnons, leur cria-t-il vivement. décrochez-moi, sans plus tarder, ce drôle du gibe. Allons ! vite, vite !

Il fallait pour que de Maurevert donnât un ordre semblable qu'il y fût contraint par un bien puissant motif.

En effet, il venait d'apercevoir à cent pas devant lui mademoiselle d'Erlanges montée sur une haquenée et suivie de son serviteur Lehardy.

— Quelle diable de mouche a donc piqué cette petite d'Erlanges ! se dit-il. J'espère que si elle daigne se fixer parmi nous, Raoul va faire venir des joueurs de luth, des baladins et des danseurs pour la récréer et la distraire. Cela avancera beaucoup le siège et servira énormément à nos opérations...

La joie et l'étonnement de Raoul lorsqu'il apprit

l'arrivée de Diane et de Lehardy furent extrêmes. Il courut à leur rencontre.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix émue, je m'attendais si peu au bonheur de vous voir, que je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

Alors prenant la bride de la haquenée que montait Diane, il conduisit la jeune fille et son serviteur jusqu'à sa tente.

Le premier moment de l'enivrement passé, un nuage de tristesse assombrit le front de Raoul.

— Chère Diane, dit-il, une pensée inopportune et chagrine trouble mon bonheur. Je songe avec effroi aux conséquences de votre sublime générosité. La place d'une noble et vertueuse damoiselle, n'est guère au milieu d'un camp. Il est impossible, malgré la sévère et rigide discipline que j'entends établir, que vos regards et vos oreilles ne soient affligés par les propos et les actions d'une rude et grossière soldatesque... Je ne vous parlerai pas des commentaires cachés auxquels donnera lieu votre noble élan. Je ne m'inquiète que de ce qui pourrait vous être directement désagréable. Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que la noblesse de Clermont va porter de bien téméraires jugements sur votre compte...

— Chevalier Sforzi, interrompit Diane d'une voix douce et ferme, ce n'est nullement l'intérêt que vous m'inspirez qui m'a conduite en ces lieux, le mobile de ma conduite puise sa source dans le plus noble et le plus saint de tous les amours !... dans l'amour filial !.

J'ai juré jadis de venger ma pauvre et honorée mère ; je viens aujourd'hui accomplir mon serment !... Je veux partager le sort et les dangers des assiégeants du château !... Si mes faibles mains, incapables de supporter le poids d'une arme, ne peuvent vous aider dans votre œuvre de mort, elle serviront du moins à soigner les blessés !... Si ma voix est étouffée par le tumulte de la bataille, ma présence, au plus fort du danger, stimulera l'ardeur douteuse des indécis, doublera le courage des braves ! Quel soldat, en voyant une femme rester au poste qu'il aurait abandonné, n'aurait pas honte de sa lâcheté ? Quant aux propos de la noblesse désœuvrée de Clermont, je doute qu'ils soient aussi malveillants à mon égard que vous vous l'imaginez, Raoul. Du reste, la calomnie dût-elle s'acharner après moi, cette certitude ne changerait en rien ma résolution...

La parole de Diane respirait une si touchante fermeté, un enthousiasme si pur, que Sforzi sentit des larmes d'admiration monter de son cœur à ses yeux.

— Mademoiselle, lui répondit-il avec une émotion qu'il ne songea pas à cacher, qu'il soit fait selon votre volonté ! Je suis persuadé que votre vertu et votre courage vous vaudront l'admiration de l'armée entière... que nul, fût-ce le dernier des misérables, n'osera manquer au respect qui vous est dû. Je vais ordonner que l'on vous dresse deux tentes isolées, autant que possible, du reste du camp et proches l'une de l'autre ;

la première pour vous, la seconde pour votre fidèle serviteur Lehardy.

En ce moment de Maurevert se présenta devant Raoul. Il adressa un glacial et cérémonieux salut à mademoiselle d'Erlanges, et se retournant vers le chevalier Sforzi :

— Monseigneur, lui dit-il, n'avez-vous rien à ajouter aux instructions que vous m'avez déjà données ? Je pars à l'instant.

— Non, capitaine, rien. Vous savez aussi bien que moi de quelle urgence il est, pour la réussite de notre entreprise, que nous recevions des renforts au plus tôt. Ce que vous ferez sera bien fait.

— Alors, monseigneur, veuillez me signer un ordre par lequel vous enjoindrez à tous les gouverneurs de places fortes, citadelles et villes, d'avoir à m'obéir. Je tiens à mettre ma responsabilité à couvert.

— Voici cet ordre, capitaine.

— Merci, monseigneur.

De Maurevert s'éloignait déjà, mais, revenant sur ses pas :

— Ne désirez-vous point, monsieur le commissaire extraordinaire du roi, dit-il, que je vous envoie quelques sauteurs, baladins et joueurs de luth ?

— Pourquoi cette question, je vous prie ?

— Dame ! monseigneur, il me semble que quand de nobles demoiselles daignent venir se fixer dans un camp, on ne saurait trop s'ingénier pour leur en rendre le séjour plaisant et agréable.

A cette réponse moqueuse de Maurevert, Diane leva ses grands beaux yeux sur lui et d'un ton de doux reproche :

— Capitaine, lui dit-elle, je vous plains de tout mon cœur... car il faut pour me traiter aussi durement, que vous n'avez jamais aimé votre mère !

— Sang et carnage, je n'ai point aimé ma mère ! répéta de Maurevert furieux ; mademoiselle Diane, mademoiselle Diane, si toute autre que vous m'avait tenu un semblable propos, il s'en serait suivi un malheur ! Hélas ! si ma pauvre et bonne mère n'était point remontée sitôt au ciel, — car, mort de ma vie ! c'était un ange que ma mère, — le capitaine de Maurevert ne compterait sans doute pas, à l'heure présente, parmi les plus remarquables sacripans du royaume. Le tendre et pieux souvenir que je conserve de mon excellente mère, mon amitié sincère pour Raoul : voilà peut-être les deux seuls bons sentiments que renferme aujourd'hui mon cœur.

— Alors, capitaine, pourquoi vous montrer si impitoyable envers moi ? Ma présence parmi les assiégeants du château de la Tremblais, ne vous dit-elle point clairement la tendresse extrême que je portais à madame la comtesse d'Erlanges ? Craignez-vous que M. Sforzi perde de son intrépidité habituelle, parce qu'il combattra à mes côtés, parce que mes yeux seront témoins de ses exploits ?...

— Par le grand roi Salomon ! s'écria de Maurevert, l'homme prudent ne doit jamais discourir avec

une femme. Je ne sais comment cela se fait, mais les femmes, quand elles discutent, finissent toujours par avoir raison. Ma gentille damoiselle Diane, je viens de vous parler comme un vrai rustre, eh bien ! pour réparer mes torts, je m'engage à vous donner la main quand on montera à l'assaut. Mort de ma vie ! personne ne vous cachera la belle horreur de ce spectacle. Vous serez au premier rang.

Ce fut seulement après avoir donné une chaleureuse accolade à Raoul, que de Maurevert s'éloigna.

— Cher compagnon, lui dit-il, je ne saurais vous recommander trop de circonspection durant mon absence. Le marquis de la Tremblais rachète son manque de courage par tant d'astuce et de ruse, qu'il est peut-être plus à craindre encore qu'une vaillante épée. Au reste, votre position est excellente. Les défenseurs du château ne dépassent guère le nombre de six cents vieux soldats et quatre à cinq cents manants enrôlés de force. Vous n'avez donc pas à redouter de bien sérieuses sorties. Le seul danger qui vous menace est une ligue de la noblesse. Je ferai en sorte, pendant ma tournée, de calmer les esprits. Bon courage et à bientôt.

Il était près de minuit, et tout le monde, excepté les sentinelles, dormait dans le camp, lorsque de nombreuses détonations, entremêlées de clameurs furieuses, retentirent soudain au milieu du silence de la nuit.

C'étaient les assiégés qui, sortis par un passage

souterrain donnant dans la campagne, essayaient de forcer et de détruire les retranchements des royaux.

Les mesures prises par Sforzi, en vue d'une semblable attaque, étaient si bien calculées, que les hommes d'armes du marquis durent bientôt renoncer à leur espoir et battre précipitamment en retraite.

Cette escarmouche coûta la vie à vingt royaux. Sforzi et ses officiers estimèrent que la perte des assiégés s'élevait au moins au double.

A partir de ce moment et pendant les dix jours qui suivirent, les rebelles ne tentèrent pas d'autre sortie. Cependant les opérations du siège marchaient avec une désespérante et compromettante lenteur. L'artillerie royale, mal organisée et plus mal servie encore, battait en vain jour et nuit les murs du formidable château ; la brèche n'était pas même dessinée. Les fortifications étaient à l'épreuve du boulet !

Sforzi, en proie à une agitation fiévreuse, se donnait un mal inoui pour rendre l'attaque plus efficace ; ses talents et sa bonne volonté se brisaient contre l'insuffisance des moyens mis à sa disposition. Chaque nuit, de grands feux mystérieux, allumés par des mains inconnues, brillaient aux sommets des hautes montagnes, dans un circuit de plus de huit lieues. Il était évident que le marquis de la Tremblais avait des intelligences avec la noblesse de la province.

Le dixième jour qui suivit le départ du capitaine de Maurevert, les assiégeants durent cesser le feu de leur batterie : les munitions manquaient ; il ne restait

plus à chaque soldat que cinq charges d'arquebuse.

C'était en vain que Sforzi avait expédié au marquis de Canilhac et à monseigneur de Harlai vingt exprès pour les avertir de sa détresse. Le gouverneur de la province d'Auvergne et le président des Grands-Jours lui avaient répondu chaque fois qu'il eût à prendre patience.

Sforzi se mourait d'impatience et de colère. Il entendait — pour nous servir de l'énergique et superbe image d'un vieux poète armoricain — il entendait bouillir sa moëlle dans ses os !

Quant à Diane, elle sortait rarement de sa tente. Il fallait, pour qu'elle se hasardât à traverser le camp, qu'il y eût une bonne action à accomplir, un blessé à soigner, un mourant à consoler.

Les troupes, instruites des malheurs de Diane, émerveillées de son tranquille courage, charmées de sa modestie, en admiration devant la beauté de son visage et la noblesse de son maintien, faisaient de chacune de ses apparitions un éclatant triomphe.

Le plus détestable soldat de l'armée n'aurait pas hésité, pour sauver la jeune fille, à se jeter devant la gueule d'un canon chargé à mitraille.

Maintenant, il est absolument indispensable, pour l'intelligence des événements qui vont suivre, que nous placions ici une courte description du château de la Tremblais.

L'aspect de cette place, l'une des plus fortes, — sinon la plus forte — de la province d'Auvergne, était

des plus imposants. Le château était divisé en deux parties de forme irrégulière et d'une étendue différente. La première enceinte — et la plus vaste — servait de logement aux gens de la garnison et offrait en temps de guerre, un refuge aux vassaux du marquis. Cette enceinte était entourée d'un rempart soigneusement construit en pierres de grand appareil, et ce rempart était flanqué de huit tours, celles des angles principaux cylindriques, les autres simplement circulaires.

Pour pénétrer dans la première enceinte, il fallait franchir, sur un pont, un fossé large et profond, puis passer sous une haute porte voûtée, défendue par une herse et flanquée de deux grosses tours.

Deux arcades en ogive, ménagées dans l'épaisseur des murs, à droite et à gauche dans l'intérieur de ce passage, étaient occupées par les soldats de garde.

La défense avait surtout multiplié les obstacles et pris les précautions les plus minutieuses dans la construction des fortifications de la seconde enceinte, ou du château proprement dit.

Cette enceinte, beaucoup plus petite que la première et tournée obliquement par rapport à elle, à cause de la disposition naturelle du terrain, en était séparée par un fossé creusé profondément dans le roc vif. Elle présentait la forme d'un carré irrégulier, aux angles duquel s'élevaient quatre tours cylindriques. Une cinquième tour, de proportions vraiment colossales, se dressait au centre de la courtine entre les deux

enceintes ; elle était séparée de la muraille par un chemin de ronde qui formait à l'entour une sorte de second fossé. Des bâtiments considérables s'étendaient intérieurement le long des trois autres côtés.

C'était la première enceinte qu'il fallait d'abord emporter d'assaut... Or, nous le répétons, les remparts qui l'entouraient, construits en pierres de grand appareil, bravaient impunément les efforts du canon.

En supposant que Raoul se rendît maître de cet ouvrage avancé, — ce qui déjà était assez douteux, — il lui restait encore à accomplir la plus rude partie de sa tâche, c'est-à-dire à pénétrer dans la seconde enceinte ou le château proprement dit. Les assiégés, embusqués et à peu près à l'abri dans les huit tours qui dominaient et défendaient les premiers remparts, tiraient de haut sur les troupes royales et les atteignaient jusque dans la tranchée. Depuis dix jours à peine que le siège était commencé, Sforzi avait perdu près de deux cents hommes.

Il fallait toute la haine, toute l'opiniâtreté, tout le courage dont était doué Raoul, pour perséverer aussi longtemps dans une telle entreprise.

Au reste, les assiégés appréciaient parfaitement bien toute la bonté de leur position, et se montraient très-rassurés sur l'issue de la lutte. Les quolibets et les balles pleuvaient également drus du haut des remparts.

Plusieurs fois déjà Raoul avait eu l'intention de

réunir les officiers en conseil ; mais persuadé que le résultat de ce conseil serait la levée du siège, il avait jusqu'alors reculé devant sa convocation.

Enfin, touché des pertes inutiles que les troupes subissaient chaque jour, il dut se rendre à l'évidence.

— Si demain, se dit-il, je n'ai pas de nouvelles de Maurevert, et que des munitions ne m'arrivent point de Clermont, il faudra bien que je me résigne à plier sous la fatalité!.... Oui.... mais ce ne sera pas sans avoir auparavant joué mon dernier enjeu, tenté ma dernière chance!.. Je ne dois pas me dissimuler que cette chance est bien minime, et qu'à moins d'un miracle improbable, mon enjeu me coûtera la vie!.... Soit!... Je succomberai en brave soldat!... Oui, oui, mon pressentiment se réalisera!...

A la vue de Diane qui se dirigeait de son côté, Raoul voulut prendre un air joyeux. Son sourire pâle comme un crépuscule d'automne, ne traduisait aucun sentiment humain, et semblait ne plus appartenir à la terre. On eût dit l'âme du juste passant sur ses lèvres avant de s'élancer vers Dieu!

XVII

Le coup de main.

Sforzi, après avoir échangé quelques paroles insignifiantes avec mademoiselle d'Erlanges, prétexta des ordres à donner, et s'éloigna vivement, la laissant toute étonnée et attristée de cette étrange froideur. Quelle n'aurait pas été la douleur de la jeune fille si elle eût connu le véritable motif de la conduite de son fiancé ! Raoul, décidé à tenter un dernier et suprême effort, craignait que la vue de Diane, en le rattachant trop fortement à l'existence, ne l'empêchât d'accomplir son généreux sacrifice.

Sforzi employa le reste de sa journée à parcourir les retranchements, à remonter le moral affecté des

troupes. Vingt fois il fut sur le point de se rendre auprès de Diane, mais il sut résister à chacune de ces tentations ; il ne se sentait pas assez fort pour supporter, sans se trahir, l'émotion de cette entrevue.

A la tombée de la nuit, il réunit dans sa tente les principaux officiers de l'armée royale.

— Messieurs, leur dit-il, je vous adjure de me faire loyalement connaître votre pensée, de vous expliquer avec une entière franchise. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui croie à la possibilité de prendre le château de la Tremblais ?

Un morne silence accueillit cette question.

— Je vois, messieurs, poursuivit Raoul, que vous jugez la partie comme perdue ?

— Monseigneur, dit un cornette qui, en sa qualité de plus jeune des officiers présents, prit le premier la parole, monseigneur, mon opinion est que jamais nous n'avons eu la moindre chance de succès ! Vous avez fait au-delà de votre devoir, et comme capitaine et comme soldat !... Vous opiniâtrer plus longtemps, ce serait compromettre inutilement le sort de l'armée ! Je vote pour la levée immédiate du siège.

Les officiers supérieurs présents se rangèrent simultanément à l'avis du jeune cornette.

Raoul réfléchit un instant, élevant la voix :

— Messieurs, dit-il, je ne me dissimule pas les difficultés extrêmes, les obstacles à peu près insurmontables que présente l'accomplissement de notre tâche. Seulement, remarquez bien ceci : c'est que si nous

battons en retraite, c'en est fait pour toujours de l'autorité de Sa Majesté Henri III dans la province d'Auvergne. Les gentilshommes qui abandonnent leur roi, alors qu'il leur reste des bras et des armes pour combattre, sont à jamais déshonorés!... Quant à moi personnellement jamais je ne pourrai me résoudre à ordonner la levée du siège. Toutefois, puisque votre opinion unanime est qu'un plus long séjour devant le château de la Tremblais compromettrait le sort de l'armée entière, il ne m'est pas permis d'entraîner dans ma perte douze cents braves et loyaux soldats!... Lorsque je ne serai plus, celui qui me remplacera ordonnera la retraite!...

— Comment, monseigneur, lorsque vous ne serez plus! s'écria un capitaine d'une compagnie de vingt-cinq hommes d'armes.

— Du moment, continua Raoul, que l'armée peut se passer de moi, je rentre dans ma liberté, je redeviens un simple soldat, et comme tel, j'ai le droit, si tel est mon plaisir, de risquer follement ma vie. Messieurs, je ne partage pas votre découragement, moi. Loin de là! J'entends, au contraire, m'emparer du château, et cela tout de suite, sans plus tarder, avant demain.

Les officiers, en entendant ces paroles, se regardèrent entre eux avec un étonnement des plus significatifs; ils craignaient que Sforzi n'eût perdu la raison.

— Mon projet, reprit Raoul, est des plus simples;

je ne conçois pas qu'il ne se soit pas plus tôt présenté à mon esprit. Il s'agit tout simplement d'attacher un pétard à la porte, défendue il est vrai par deux tours, — qui donne entrée dans la première enceinte...

— Mais, monseigneur, interrompit le même capitaine qui déjà s'était mêlé à la discussion, vous oubliez qu'entre cette porte que vous voulez faire sauter et nos retranchements se trouve un fossé large et profond. Quel homme franchira ce fossé et arrivera jusqu'à la porte ?

— Moi, monsieur ! répondit froidement Raoul.

— Vous, monseigneur ! vous n'y songez pas : autant vaudrait vouloir attaquer à vous seul une armée.

— C'est au contraire, capitaine, la folie de mon action qui en assure la réussite ! Les assiégés, confiants dans la profondeur et la largeur de leurs fossés, doivent négliger la garde de la porte que je veux enlever. Néanmoins, il sera bon de faire une diversion, de simuler une fausse attaque qui attire sur un autre point l'attention de l'ennemi... Que l'armée se tienne prête à monter à l'assaut. Une fois le passage frayé, nos hommes, protégés par le canon, qui balayera ceux des assiégeants qui voudront prendre position devant la porte, nos hommes, dis-je, se serviront d'échelles pour opérer l'escalade. Alors, messieurs, aura lieu une sanglante et belle mêlée, alors il nous sera permis de nous venger des insultes et des bravades que nous avons eu à subir jusqu'à ce jour. Il faut que demain les premiers rayons du soleil éclairent le dra-

peau blanc fleurdelisé, planté sur les murailles de la première enceinte.

— Monseigneur ! s'écria le capitaine, si vous tenez à tenter cette dernière chance, qui, à vrai dire, me paraît dénuée de toutes probabilités de succès, que ne prenez-vous un homme de choix et de bonne volonté ! Vous trouverez aisément un soldat qui, moyennant une forte somme d'argent, consentira à courir le danger de cette extravagante entreprise...

— Capitaine, dit Raoul avec un triste sourire, celui qui agirait en vue d'un bénéfice pécuniaire, ne saurait être complètement résigné au sacrifice de sa vie. L'espoir et le désir d'échapper à la mort, nuiraient à sa liberté d'action !... Celui-là seul qui conçoit un pareil projet est capable de le mener à bien... Cessez vos objections : ma résolution est irrévocable, inébranlable ; rien ne saurait m'en détourner.

Il était aisé de comprendre, à la contenance des officiers composant le conseil de guerre, combien l'héroïsme de Sforzi les émerveillait et les touchait : ils étaient émus jusqu'aux larmes.

Raoul leur donnait ses instructions, lorsque les cris des sentinelles et une grande rumeur qui s'éleva dans le camp, arrêterent la parole sur ses lèvres et attirèrent toute son attention.

Il allait s'élancer hors de sa tente quand tout à coup de Maurevert, armé de pied en cap, se présenta devant lui.

— Monsieur le grand-prévôt ! s'écria Sforzi avec un cri de joie.

— Lui-même pour vous servir, monseigneur, répondit de Maurevert en saluant militairement Raoul.

— Nous amenez-vous des renforts, capitaine?...

— Le capitaine Roland de Maurevert n'a jamais encore — à ce que dit la Renommée — manqué à sa promesse, monseigneur ! Je m'étais engagé, en partant, à vous amener des renforts, je reviens avec trois mille hommes.

— Trois mille hommes ! répéta Raoul dont le cœur battit violemment ; trois mille hommes ! de Maurevert ?

— Oui, monseigneur, sans compter une ample provision de munitions de toute sorte.

— Entrez dans ma tente, capitaine. Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit Raoul en s'adressant aux officiers.

— Vos instructions tiennent-elles toujours, monseigneur ? demanda le capitaine de la compagnie de vingt-cinq hommes d'armes.

— Certes, monsieur, toujours ! Que l'on avertisse les troupes de se tenir prêtes à marcher au premier signal !... Je vous ferai connaître bientôt le point désigné pour opérer la fausse attaque destinée à détourner l'attention de l'ennemi !

Dès que Sforzi et de Maurevert se trouvèrent seuls, ce dernier dégraffa sa cuirasse, et, se jetant sur le lit de camp du jeune homme :

— Ouf! cher Raoul, dit-il d'un ton familier, je meurs de faim, et surtout de soif! Ne vous serait-il pas possible de me faire servir un quartier de venaison et quelques flacons de vin? Je cause fort mal à jeun, et j'ai bien des choses à vous narrer...

Sforzi donna l'ordre à l'un de ses valets d'apporter à souper, et se retournant vers le capitaine :

— Cher compagnon, lui dit-il, vous arrivez juste à point pour recevoir mes recommandations dernières et prendre le commandement en chef de l'armée. Il est probable que dans quelques heures d'ici, je ne serai plus...

Profitant de la surprise que ses paroles causèrent à de Maurevert, Sforzi le mit au courant de la résolution qu'il avait prise de s'emparer, cette nuit même, de la porte défendant la première enceinte, et de donner ensuite l'assaut. Le capitaine l'écouta gravement, sans l'interrompre, sans marquer par aucun signe son assentiment ou sa désapprobation.

— Cher compagnon, répondit-il lorsque Raoul eut cessé de parler, je regrette, mieux encore, je déplore de tout mon cœur que vous vous soyez résolu à cette extrémité. Si vous m'aviez consulté, j'aurais tenté tous les efforts inimaginables pour vous empêcher de commettre une pareille folie. Maintenant il est trop tard. Du moment que vous avez catégoriquement annoncé votre intention à vos officiers, il ne vous est plus permis de reculer. Votre honneur exige que vous alliez de l'avant... Par tous les diables de l'en-

fer! Raoul, je ne saurais vous exprimer combien je regrette maintenant de m'être absenté et de vous avoir laissé livré à vos propres inspirations. Mort et carnage! vous avez été d'une niaiserie sans nom! Enfin, il n'y a plus à revenir là-dessus. Que Lucifer me caresse les côtes à coups de fourche, si je sais comment nous sortirons de notre entreprise! Depuis que je vous connais, cher compagnon, depuis que je me suis associé avec vous, mes affaires allaient trop bien... Cela ne pouvait pas durer plus longtemps. N'importe!... Je trouve fort désagréable de se faire occir lorsque l'on est riche!

— Mais, capitaine, je ne vois pas en quoi ma détermination vous expose au moindre danger. Que parlez-vous de mourir!

De Maurevert haussa les épaules d'un air de pitié.

— Vous figurez-vous, Raoul, reprit-il, que je m'en vais, comme un ingrat et un couard, vous laisser tenter seul l'aventure?... Mort de ma vie!... vous ne croyez donc pas à mon amitié?... Vous mettez donc en doute mon courage?... On m'offrirait dix mille écus pour ne pas vous suivre, cher ami, que je refuserais... oui, je refuserais, aussi vrai que je donnerais mille écus pour que vous ne vous fussiez pas si sottement compromis.

Ce fut en vain que le chevalier essaya de détourner de Maurevert de se joindre à lui; le grand-prévôt se fâcha sérieusement et ne voulut entendre aucune de ses raisons.

Deux heures plus tard, le capitaine, après avoir amplement soupé, se leva de dessus son escabeau, et remettant sa cuirasse :

— Allons, Raoul, dit-il, en route ! J'ai hâte de savoir si le gracieux capitaine de Maurevert doit rester sur la terre ou partir pour le royaume de messire Lucifer !

Lorsque les deux compagnons sortirent, il faisait une nuit profonde. Hormis quelques sentinelles qui se promenaient l'arme au bras, tout le camp semblait plongé dans le sommeil. Cependant, à peine Sforzi et de Maurevert eurent-ils avancé de quelques pas qu'ils furent accostés par un groupe d'officiers qui attendait leur arrivée.

On avait, selon l'ordre donné par le chevalier, préparé tout ce qui était nécessaire à l'accomplissement de son téméraire projet : une échelle de corde, un pétard ou *pot* chargé d'artifices et une forte vrille. L'échelle était pour descendre dans les fossés, la vrille pour creuser la porte, le *pot* pour la faire sauter en éclats.

— Monseigneur, dit de Maurevert qui, devant les étrangers, montrait toujours le plus grand respect au commissaire extraordinaire de Sa Majesté, il me semble que notre attirail n'est pas complet. Je ne devine pas trop comment, une fois descendus dans les fossés, nous gravirons les murs du rempart.

— En nous aidant de nos poignards, capitaine !...

— Une pierre sur laquelle le canon n'a pu mordre

sera difficilement entamée par nos poignards !... Pourquoi n'emportons-nous pas une échelle avec nous?...

— Emporter une lourde échelle, capitaine, y songez-vous !

— Oh ! si c'est le poids de ce fardeau qui vous inquiète, monseigneur, vous avez tort. Une échelle de siège pèse à peine deux cents livres... cela se met sur l'épaule et ne se sent même pas. Que l'on m'aille quérir une échelle!... Maintenant, monseigneur, permettez-moi de vous rappeler que les assiégés, ignorant l'arrivée des renforts que je vous ai amenés, vont être singulièrement surpris de se voir attaqués par des forces si supérieures à celles qu'ils nous connaissent ! C'est dans la confusion et le trouble que leur causera cette surprise que réside notre principale, et pour être plus exact, notre unique chance de succès. Veuillez donc donner vos ordres pour que l'attaque ait lieu sans tarder... Ah ! voici l'échelle... bien... Parbleu ! je ne serais pas fâché non plus de me munir d'une hache. Si le pétard manque son effet, je verrai à enfoncer la porte... Monseigneur, je suis prêt!.....

Quelques minutes plus tard une vive arquebusade accompagnée de coups de canon, retentit au milieu du silence de la nuit : les assiégeants faisaient une fausse attaque sur le point opposé à celui par où les deux intrépides compagnons de fortune devaient descendre dans les fossés.

— Cher Raoul, dit de Maurevert, fixez solidement

l'échelle de corde après ce pieu et passez le premier. Je formerai l'arrière-garde.

Sforzi parvint en rampant jusqu'au bord du fossé, prit l'échelle et se laissa glisser ; quelques secondes après il atteignit heureusement la terre.

De Maurevert n'opéra pas aussi facilement sa descente ; embarrassé plutôt par la longueur que par la pesanteur de l'échelle dont il s'était muni, il manqua plusieurs fois de tomber, et ce fut non sans peine qu'il rejoignit Raoul.

Une fois arrivés dans les fossés du château, les deux compagnons, après s'être orientés un instant, se dirigèrent vers la partie du rempart où était située la porte de la première enceinte. Le sol mou et fangeux du fossé amortissait le bruit de leurs pas.

— Cher Raoul, dit de Maurevert à voix basse et en s'arrêtant, il me semble que nous faisons fausse route. Quelle nuit sombre !...

— Je crois que vous avez raison, capitaine, répondit le jeune homme sur le même ton, depuis longtemps déjà nous devrions être arrivés.

— Attendez-moi ici un instant, Raoul, je m'en vais opérer une reconnaissance.

— Vous êtes fou, de Maurevert ! Si vous vous éloignez, il ne vous sera plus possible de me retrouver.

— Tiens, c'est vrai !... Mille millions de diables ! je ne serais point fâché — quitté à servir de point de mire à quelques arquebusiers — d'être un peu aidé

par la lune... Allons, Raoul, continuons notre mélancolique et nocturne promenade.

De Maurevert, joignant l'action à la parole, venait de se remettre en marche, quand tout à coup il poussa une exclamation sourde et roula lourdement sur le sol : ses pieds avaient rencontré une large crevasse de terrain.

La pesante et longue échelle qu'il portait augmenta encore le bruit produit par sa chute.

— Qui vive ! cria presque au même instant la voix d'une sentinelle.

Les deux compagnons de fortune restèrent immobiles comme des statues.

Une seconde fois la sentinelle répéta son cri ; puis, soit qu'elle crût s'être trompée, soit qu'elle attendit un nouvel indice pour agir avec plus de certitude, elle garda le silence.

L'accident survenu à Maurevert, au lieu d'amener des conséquences fâcheuses, fut, au contraire, d'une grande utilité aux deux aventuriers. Le cri de la sentinelle leur permit d'apprécier la distance exacte qui les séparait des remparts.

— Cher Raoul, dit de Maurevert d'une voix tellement basse, que, quoique sa bouche touchât l'oreille de Sforzi, ce dernier l'entendit à peine, cher Raoul, notre salut est dans notre audace : si nous nous éloignons, nous sommes perdus. Il nous faut, au contraire, longer, en les frôlant, les murs des remparts. De cette façon, on ne pourra ni nous apercevoir ni

tirer sur nous. Et puis cette manœuvre nous empêchera de faire fausse route.

— Et votre échelle, capitaine?...

— Elle me sert de bâton, c'est à peine si elle pèse trois cents livres!...

Ce fut en usant de précautions extrêmes que Raoul et de Maurevert continuèrent d'avancer.

Après une demi-heure, le capitaine, qui marchait en avant s'arrêta court.

— Cher Raoul, dit-il en se retournant vers Sforzi je crois que nous y voici arrivés. Passez votre main sur la muraille... Vous m'entendez, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine, parfaitement.

— Passez, dis-je, votre main sur la muraille; la ligne droite cesse et est remplacée par une courbe. Cette courbe représente le pied d'un des deux piliers sur lesquels s'appuie le pont-levis de la porte. Il me semble, Raoul, que le moment est venu de nous mettre à l'œuvre. Je vais appliquer doucement l'échelle contre le mur... Là, voici qui est fait. A présent, accroupissez-vous par terre, puis couvrez-vous de votre manteau et battez le briquet. Nous ne saurions, pour attacher le pétard, nous passer de notre lanterne sourde.

— Laissez-moi d'abord gravir quelques échelons, de Maurevert. Je tiens à m'assurer que nous sommes bien au pied de la porte de la première enceinte.

— Alors, baillez-moi la lanterne, pendant que vous monterez, je l'allumerai.

Sforzi se mit à opérer son ascension ; on sait la merveilleuse agilité extraordinaire dont il était doué : une sentinelle placée à deux pas de lui n'aurait certes entendu aucun bruit.

— Capitaine, murmura-t-il peu après en remettant pied à terre, vous ne vous éliez pas trompé. J'ai touché de ma main la porte de la première enceinte. Nous sommes arrivés ! En avant !...

— En avant ! cher ami, est une formule qui ne s'emploie pas vis-à-vis d'un homme intelligent ! On dit : en avant ! au soldat brutal et sanguin que l'on pousse contre l'ennemi ; car le rôle du soldat ressemble beaucoup à l'action du bélier qui bat en brèche une muraille, mais moi, Raoul, je suis capitaine. Veuillez donc prendre la peine de me donner d'abord quelques explications.

— Quelles explications ?

— Je désire savoir, Raoul, de combien est la durée de la mèche attachée à notre pôt d'artifice.

— D'une demi-heure au moins.

— Ainsi, lorsque nous aurons attaché le pétard à la porte et mis le feu à la mèche, il nous restera encore une trentaine de minutes pour nous mettre à l'abri de l'explosion ?

— Oui, capitaine.

— Bien ; ce point éclairci, il nous reste, cher compagnon, à régler nos rôles, à nous assigner à chacun notre part de besogne... Vous comprenez qu'une fois à l'œuvre, il nous faudra agir avec une extrême prés-

tesse... Qui percera la porte, Raoul?... Voulez-vous me confier ce soin?... J'ai si souvent perforé des caissons impossibles à défoncer, que j'ai acquis une certaine habileté dans ce genre d'exercice.

— Soit, capitaine, je le veux bien.

— Alors vous, Raoul, vous m'éclairerez avec la lanterne sourde ?

— C'est convenu... Montons !

De Maurevert passa le premier ; Raoul le suivit à quelques échelons de distance. Parvenus aux trois quarts de l'échelle, les deux amis passèrent sur l'es-pèce de couronnement ou de chapiteau de l'une des piles soutenant le pont-levis de la première enceinte.

— Par le grand messire Jupiter ! dit joyeusement de Maurevert, toujours à voix basse et en s'adressant à Raoul, notre tâche sera des plus faciles !... Ce béli-tre de la Tremblais, confiant dans la profondeur des fossés qui entourent son château, a négligé l'entretien de cette porte ; le bois en est vermoulu. Une minute me suffira pour creuser la niche où nous placerons notre pétard. La vrille entre là-dedans avec une merveilleuse aisance... Tout bien réfléchi, cher compagnon, je crois que vous ferez bien d'éteindre la lumière de la lanterne ; son éclat, quelque faible qu'il soit, pourrait nous trahir.

— Mais, capitaine, si j'éteins cette lumière, comment mettrons-nous le feu à la mèche ? Il nous faudra battre le briquet et nous serons entendus...

— Parbleu ! rien ne vous empêche de mettre le feu

tout de suite, Raoul... Une minute, je vous le répète, me suffira pour terminer ma besogne, et la mèche du pétard est d'une demi-heure au moins de durée... Nous n'avons rien à craindre.

— Soit, de Maurevert.

Sforzi alluma à la lanterne l'extrémité de la mèche que renfermait le pot d'artifices.

— Voilà qui est fait, dit-il, hâtez-vous, capitaine!...

— Malédiction! s'écria en ce moment de Maurevert, nous sommes perdus!... Éteignez la mèche, Raoul!... Vite, vite!... Cette porte, que je croyais en si mauvais état, est garnie intérieurement d'une épaisse plaque de fer!... Il me faudra au moins une demi-heure pour venir à bout de cet obstacle!...

— Il est trop tard, capitaine, répondit Sforzi d'une voix émue. La mèche, solidement scellée dans un double fond dont on ne saurait la retirer, est allumée et brûle... Dépêchez-vous..., dépêchez-vous, de Maurevert! Allons, du courage, mon ami! Il ne s'agit pas seulement de nous... nous avons fait déjà le sacrifice de notre existence..., il s'agit du salut de l'armée. L'explosion du pétard est le signal convenu pour commencer l'attaque. Songez quelle serait la position des troupes montant à l'escalade et ne trouvant point de brèche! Le découragement s'emparerait d'elles. Et qui sait ce qui arriverait!

— Bien-aimé Raoul, répondit de Maurevert tout en continuant avec une fiévreuse énergie son travail commencé, bien-aimé Raoul, je suis dans tout ceci le

seul coupable. Voici ce qu'il faut faire : vous allez tâcher de regagner le camp ; si Dieu permet que vous atteigniez sain et sauf les retranchements, vous retiendrez les troupes jusqu'à ce que l'explosion du pétard ait lieu, et, après l'explosion, si vous entendez retentir dans les fossés un coup de pistolet, ce sera signe que la porte aura sauté ! Alors vous lancerez vos hommes à l'assaut... Dans le cas contraire, c'est-à-dire dans celui où l'explosion ne serait suivie d'aucun coup de feu, vous aurez le droit de pleurer l'infortuné et gracieux capitaine de Maurevert, réduit à la fleur de son âge en un monceau de cendres ! Allons ! Raoul, partez, partez.

— Vous abandonner, de Maurevert, lorsque c'est par amitié pour moi que vous vous êtes mis dans une si terrible position ? oh ! jamais ! jamais !

— Raoul, il ne s'agit point de gaspiller sottement en vains discours un temps précieux ; il s'agit, vous ne l'ignorez point, de sauver l'armée.

— Eh bien ! de Maurevert, qui vous empêche de regagner le camp ? Je terminerai seul la besogne.

— Non, Raoul, non, vous n'en viendriez pas à bout dans une journée.

En ce moment, trois à quatre coups d'arquebuse furent tirés à travers les créneaux des deux tours qui défendaient la porte de la première enceinte : les balles passèrent assez près de Maurevert et de Sforzi. Les deux compagnons de fortune avaient été entendus.

— Par les cornes de messieurs du Parlement !

s'écria de Maurevert, voici la position qui se complique... Bon, encore une décharge... quoique ces gibiers de potence ne nous visent qu'au juger, ils finiront par nous atteindre. Malédiction ! penser que c'est au moment de réussir, — car la plaque de fer est presque percée, — que nous allons être sottement occis ! Ma foi, cher Sforzi, tant pis pour vous, il faut que vous preniez ma place... car enfin c'est seulement par amitié pour votre personne, ainsi que vous le reconnaissiez tout à l'heure, que je me trouve ici. Il ne serait point généreux à vous de m'entraîner dans votre perte. Tenez, prenez la vrille et continuez mon ouvrage : moi, je vais essayer de regagner les retranchements.

Raoul ne songea pas à se récrier contre ce lâche abandon ; au contraire, il était heureux de songer qu'il n'aurait pas à se reprocher la mort de l'aventurier. Il prit la forte vrille que lui présentait le capitaine et lui serrant la main.

— Adieu, mon bon de Maurevert ! lui dit-il.

— Adieu, cher Raoul ! répondit le capitaine tout en descendant l'échelle : travaillez ferme ; tâchez d'utiliser au profit de l'armée votre trépas !... Quel malheur que vous n'ayez pas songé à faire votre testament !

De Maurevert arriva bientôt sans accident au fond du fossé. Les décharges d'arquebuse, au lieu de se ralentir, ne faisaient que croître en vivacité.

— Bon et gentil Raoul, murmura de Maurevert,

en s'éloignant dans une direction opposée à celle où il avait laissé Sforzi, comme il a généreusement consenti à ma fuite !... Pas un reproche... Pas une plainte... Si jamais je le revois je lui demanderai raison de sa conduite... Que diable ! il me croit donc un insigne couard qu'il n'a montré aucun étonnement de ma prétendue lâcheté... Ma foi, je suis ravi de ma résolution de me sacrifier pour lui... La vie d'un sacripant tel que moi ne peut être mise en comparaison avec celle d'un plaisant et loyal gentilhomme comme Raoul. Là, voici le moment d'agir.

De Maurevert battit vivement le briquet, alluma la lanterne sourde qu'il avait emportée, puis la plaça de façon qu'elle l'éclairât en plein et permit aux assiégés de l'apercevoir dans l'ombre.

Alors, d'une voix mâle et sonore, répétée par les échos des remparts, de Maurevert entonna un chant bachique fort populaire à cette époque parmi les gens de guerre.

Aussitôt de toutes les embrasures, de tous les créneaux partirent des coups d'arquebuse.

— Bon, bon, murmura le capitaine, tirez, chers enfants du diable !... tirez !... Tandis que vous vous acharnez après moi, vous laisserez mon bon Raoul tranquille. Mon armure est à l'épreuve de la balle... Malédiction ! cela porte malheur de se vanter, il me semble que je vais tomber. Quoi ! parce qu'une balle s'est égarée à travers ma cuisse, je ne puis plus marcher ? Fi donc ! c'est honteux ! Mille légions de dia-

bles ! c'est à n'y rien comprendre... Je trébuche... je tombe...

En effet, le capitaine s'affaissa sur le sol.

— Bravo ! se dit-il, j'offre ainsi beaucoup moins de prise aux balles !

De Maurevert plaça sa lanterne allumée à ses côtés et se pelotonna du mieux qu'il put. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées quand une horrible détonation vibra dans les airs.

De Maurevert, malgré la gravité de sa blessure, se mit d'un bond sur ses pieds et se traîna vers le château tout en murmurant :

— Est-ce la porte ou bien est-ce Raoul qui a sauté ?

XVIII

L'appel.

Aussitôt après l'explosion du pétard, une bruyante animation remplaça le silence qui régnait dans la tranchée.

Des torches brillèrent de tous les côtés; les canons, jusqu'alors muets sur leurs affûts, lancèrent des trombes de feu et de fer.

Les troupes royales, munies de longues échelles, descendirent tumultueusement dans les fossés, et, semblables à une avalanche, s'élançèrent au pas de course vers le pont-levis.

Quoique la distance que de Maurevert avait à par-

courir pour atteindre la porte de la première enceinte fut très-courte, il n'arriva sur le lieu du combat qu'après les royaux.

Sa blessure à la jambe le gênait horriblement dans sa marche et le forçait de s'arrêter à chaque pas.

— Mort de ma vie ! s'écria-t-il avec un élan parti du cœur, les troupes montent à l'assaut !... La porte a donc sauté !... Alors Raoul n'est pas mort...

Au même instant la voix vibrante de Sforzi dominant le fracas du combat, vint rassurer complètement le capitaine.

— En avant ! mes amis ! criait Raoul, en avant ! nous sommes vainqueurs !... Les rebelles fuient devant nous... coupons-leur la retraite, que pas un ne s'échappe !...

Les choses ne se passaient pas précisément ainsi que le disait Raoul afin de soutenir l'ardeur de ses troupes. Les assiégés, loin de lâcher pied, défendaient au contraire avec opiniâtreté l'entrée de la première enceinte.

Retranchés derrière la herse, et embusqués dans les deux tours qui se trouvaient après le pont-levis, ils faisaient, à travers les meurtrières, et presque à bout portant, un feu soutenu et terrible.

Raoul comprenant que son exemple seul soutenait le courage des siens, s'exposait avec une témérité incroyable : vingt cadavres gisants à ses côtés, prouvaient qu'il devait sa vie à un miracle.

De Maurevert, en arrivant au pied des remparts

comprit du premier coup d'œil la position des choses.

— Sang et carnage! s'écria-t-il en serrant les poings avec fureur, si les assiégés ont le temps de se reconnaître, c'en est fait de nous. Notre hardie tentative va échouer à plat. Mille millions de diables! que ne m'est-il permis de prendre part à l'action... Je souffre comme un damné. Maurevert, tu es un sot. Tu ne peux marcher, c'est vrai, mais qui t'empêche de te faire porter?

Le capitaine appela aussitôt quelques hommes qui se disposaient à monter à l'assaut :

— Compagnons, leur dit-il, au lieu d'aller niaisement et inutilement vous faire tuer en vous jetant dans la mêlée, profitez de ce que les assiégés négligent la garde des remparts, et opérez une heureuse diversion. Placez-moi sur vos arquebuses renversées... là, comme cela... c'est bien! Ce siège est dur, mais il importe peu, l'essentiel c'est que vous ne me laissiez pas choir. A présent, prenez deux échelles... Bon! Mais marchez donc, vous n'avancez pas!... Maintenant, arrêtez-vous, appliquez les deux échelles l'une près de l'autre tout contre la muraille... C'est fait... Allons, de l'ensemble dans la manœuvre, et montons.

De Maurevert passa un bras autour du cou de chacun des deux soldats qui le portaient, et ceux-ci commencèrent leur ascension!

Ce fut après avoir couru vingt fois le risque de tomber qu'ils atteignirent le sommet des remparts.

De Maurevert impatienté arracha son ceinturon, sangla fortement sa jambe, et repoussant brusquement ses deux aides, il se mit sur ses pieds.

— Malédiction ! murmura-t-il d'une voix étranglée, est-il possible que moi, de Maurevert, je me préoccupe ainsi d'un tout petit morceau de plomb enfoui dans mes chairs?... Je devrais rougir de ma mollesse !... Compagnons ! continua-t-il en s'adressant aux soldats qui le suivaient, quatre d'entre vous vont rester avec moi, cela suffira pour le premier moment ; que les autres descendent dans les fossés et reviennent en toute hâte avec le plus d'hommes qu'il leur sera possible de réunir !

A partir de ce moment, de Maurevert se mit à marcher d'un pas ferme et assuré sans se permettre une plainte. Si ce n'eût été la pâleur livide de son visage, nul n'aurait soupçonné les atroces souffrances qu'il endurait. L'exploration de l'héroïque aventurier ne fut pas de longue durée : il découvrit bientôt un étroit escalier en pierre qui conduisait des remparts dans la première enceinte.

— Enfants, dit-il à ses soldats, quand le renfort que les compagnons ont été quérir sera arrivé, nous chargerons vigoureusement l'ennemi, et de façon à ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. Soyez sans inquiétude aucune, je réponds sur ma tête du succès.

Dix minutes plus tard, de Maurevert, suivi d'une cinquantaine d'hommes, descendait l'étroit escalier,

pénétrait dans la première enceinte, et la dague d'une main, l'épée de l'autre, attaquait en poussant un rugissement de lion, les assiégés surpris et déconcertés.

L'issue de la mêlée ne fut pas un instant douteuse : les rebelles, placés entre deux feux, se débandèrent en grand désordre et coururent se réfugier dans le château.

De Maurevert souleva la herse, et donna passage aux troupes royales.

La première enceinte était prise.

Après cet heureux succès, de Sforzi fit occuper les huit tours et retourner les canons des remparts contre le château ; puis il se mit à la recherche de Maurevert.

Il le trouva assis par terre et le dos appuyé contre un affût de canon démonté.

Ignorant la blessure reçue par de Maurevert, Sforzi l'attira brusquement à lui, et lui donna une énergique accolade.

— Cher ami, dit froidement le grand-prévôt, ne me pressez point si fort, je vous prie. Je suis quelque peu entamé !

— Vous êtes blessé, de Maurevert !... mon généreux, mon noble compagnon !... Je cours chercher des secours.

— Inutile, Raoul, j'ai donné rendez-vous à cette place à quelques drôles partis avec mon autorisation pour fouiller les logements de la première en-

ceinte. Je n'ignore point, Sforzi, que vous avez défendu le pillage. Ma foi, tant pis ! il faudra bien que vous fermiez les yeux sur cette infraction à vos ordres. Si je n'avais promis le pillage aux gens qui m'ont suivi, ils se seraient refusés à marcher, et nous serions, à l'heure présente, en pleine retraite. Si vous n'approuvez pas ma conduite, j'en référerai à MM. des Grands-Jours ; et si MM. des Grands-Jours hésitent à me donner raison, eh bien ! alors, j'en appellerai à la justice du roi !...

— Le service que vous achevez de rendre à la cause de Sa Majesté est trop signalé pour que je songe, tout en la regrettant, à blâmer votre désobéissance, de Maurevert. Cher ami, que je vous embrasse encore pour votre généreux dévouement... appeler ainsi l'attention de l'ennemi sur vous, afin de me donner le temps de percer la porte et de placer le pétard ; c'est là une action que je n'oublierai jamais !

— Raoul, répondit de Maurevert d'un ton de plus en plus glacial, si notre association n'avait pas encore un mois à courir, je vous appellerais à l'instant même en combat singulier.

— Moi, cher de Maurevert !

— Vous-même, chevalier. Vous m'avez tantôt grièvement, mortellement offensé... Ne m'interrompez pas : j'ai bien le droit de me plaindre. Me soupçonner capable de vous abandonner lâchement lorsque vous étiez en danger de mort ! Sang et carnage ! il

est impossible de dire plus clairement à quelqu'un qu'on le méprise, qu'on le juge lâche et couard!

— De Maurevert, vos reproches sont injustes, répondit tristement Sforzi. Jamais, je vous le jure, je n'ai soupçonné un instant votre courage!... Il était tout naturel que vous ayant entraîné dans une folle entreprise, je fusse heureux de vous en voir sortir sain et sauf. Je donnerais volontiers mille écus pour ne pas vous avoir causé ce chagrin.

— Me voilà tout consolé et j'accepte les mille écus, cher compagnon, s'écria vivement le capitaine. Dame! après tout, ma conduite mérite bien cette légère récompense. Quant aux honoraires du chirurgien qui pansera ma blessure, je les prendrai pour mon compte. Tenez, Raoul, faites mieux encore, portez aux frais des Grands-Jours une somme de trois mille écus pour la prise de la première enceinte. De cette façon nous toucherons chacun quinze cents écus, et vous n'aurez pas à délier les cordons de votre bourse. Je me charge, moi, de libeller les débours occasionnés par l'attaque, surprise et prise de la première enceinte du château de la Tremblais.

Le seul chapitre des espions me fournira de quoi justifier ces frais; à un page qui nous a donné un renseignement utile, cent écus; à un arquebusier qui s'est endormi à propos en étant de faction, deux cents écus; à un cornette qui nous a envoyé une missive importante et urgente — égarée depuis lors — cinq cents écus; ainsi de suite. Je crois de même qu'il

nous sera possible de porter cette somme jusqu'à quatre mille écus, sans que le roi, son conseil et MM. des Grands-Jours se formalisent de ce total. Nous reprendrons cet entretien demain, Raoul. A présent, je ne vous en veux plus, nous voilà quittes.

Une canonnade vive et soutenue remplit le reste de la nuit.

Les assiégés, profitant de ce que les troupes royales n'avaient pas encore eu le temps d'exécuter des travaux pour se mettre à couvert, tentaient de les débusquer de la première enceinte.

Cette canonnade à laquelle les assiégeants répondirent de leur mieux, n'amena aucun résultat et produisit plus de bruit que de mal.

Quant à la prise de la première enceinte, elle avait coûté aux royaux trois cents blessés et cinquante morts.

M. le marquis de la Tremblais, on le voit, tenait dignement tête aux forces de Sa Majesté.

Dès que le jour vint éclairer brillant et radieux les désastres du combat de la veille, Raoul monta au haut d'une tour et examina avec une avide attention les fortifications de la seconde enceinte ou du château proprement dit.

Le résultat de ses observations fut que la prise de cette place-forte offrait des difficultés presque insurmontables.

—Si Dieu ne nous vient en aide, murmura-t-il tristement, le sang versé depuis le commencement du

siège n'aura servi qu'à prouver la double impuissance du pouvoir royal et de la justice !... Quelle honte pour moi si mes efforts allaient aboutir à un échec complet ! Après avoir répondu au roi du succès, être obligé de battre honteusement en retraite ! Je serais déshonoré à tout jamais. Non, je n'ai pas à craindre cette humiliation !... Mon pressentiment, loin de se dissiper, augmente de force... Je n'assisterai ni à la défaite, ni au triomphe de l'armée que je commande. Avant peu, je serai mort.

Raoul fut interrompu dans ses mélancoliques réflexions par l'arrivée d'un cornette. Celui-ci lui apprit qu'un parlementaire venu du château demandait à être introduit en sa présence.

Sforzi s'empressa de descendre au rez-de-chaussée de la tour, où il avait établi provisoirement son quartier-général, puis, s'étant assis, il ordonna qu'on lui amenât le parlementaire.

Le messenger envoyé par le seigneur de la Tremblais était un simple archer. Sa mission se bornait à remettre une lettre à Sforzi et à recevoir sa réponse.

A peine Raoul eut-il brisé le scel aux armes du marquis, qui fermait cette missive, qu'il poussa une exclamation de joie et se levant vivement de dessus son escabeau :

— Messieurs, s'écria-t-il en s'adressant aux officiers présents, le marquis de la Tremblais m'appelle en combat singulier !... Cette démarche à laquelle je

ne me serais jamais attendu de sa part m'étonne presque autant qu'elle m'enchante!... Mon ami, continua Raoul en se retournant vers l'archer, retourne auprès de ton maître, dis-lui que j'accepte avec la joie la plus vive sa proposition, et que je le laisse libre de régler à sa guise la façon dont nous devons nous rencontrer... Je ne lui demande qu'une chose : de fixer dans le plus bref délai possible le moment de notre combat.

— Monseigneur, dit l'archer en s'inclinant humblement devant Raoul, le marquis mon maître m'a enjoint de ne recevoir de vous qu'une réponse écrite.

— Le marquis a raison, dit Sforzi, cela est en effet plus convenable.

Raoul allait s'asseoir devant une table lorsque Diane apparut.

La jeune fille était pâle, agitée, en proie à une émotion extrême. Elle s'avança lentement vers Sforzi ; puis d'une voix qui, malgré son tremblement, dénotait une résolution fermement arrêtée :

— Monsieur Sforzi, dit-elle, répondez au marquis que vous refusez son offre... Ce combat n'est pas possible!...

Cette intervention causa à Raoul une douloureuse surprise, toutefois, retenu par la présence des officiers témoins de l'appel que lui adressait le marquis de la Tremblais, il eut assez de force pour garder son sang-froid.

— Mademoiselle, répondit-il avec une respec-

tueuse gravité, personne au monde n'apprécie plus que moi la noblesse et l'élévation de vos sentiments. Permettez-moi cependant de vous faire observer qu'il est certaines délicatesses du point d'honneur sur lesquelles vous ne sauriez vous prononcer. Rappelez-vous enfin, mademoiselle, que l'homme qui me provoque aujourd'hui est l'assassin de madame la comtesse d'Erlanges votre mère.

Diane pâlit et hésita : il était évident qu'un violent combat se livrait en elle ; néanmoins son indécision fut de courte durée.

— Ce duel sacrilège ne peut avoir lieu ! murmura-t-elle ; il rendrait Raoul à tout jamais misérable... Oui, oui, dussé-je pour l'empêcher me jeter entre les épées des deux frères, je ne reculerai pas !...

Mademoiselle d'Erlanges se disposait à reprendre la parole, lorsqu'une idée subite lui fit changer de résolution : elle sortit aussitôt de la tour.

Raoul s'empressa de mettre à profit l'absence de la jeune fille pour répondre au marquis. Quoique fermement résolu à ne point céder, en cette circonstance, à la volonté de Diane, il était heureux de n'avoir pas à opposer un second refus à ses prières.

Le jeune homme finissait à peine d'écrire sa réponse, lorsque de Maurevert, soutenu par deux soldats, se présenta sur le seuil de la porte.

— Monseigneur, s'écria-t-il, veuillez, je vous en

conjure, avant d'envoyer ce message, m'accorder un moment d'entretien.

— Capitaine, interrompit Raoul avec une violence contenue, je ne vous ai pas, que je sache, mandé auprès de ma personne...

— Je conviens volontiers, monseigneur, si cet aveu peut vous être agréable, que je me trouve ici de mon plein gré!... Monsieur le commissaire extraordinaire du roi, poursuivit vivement de Maurevert afin d'empêcher Sforzi de lui couper la parole, au nom de Sa Majesté, au nom de MM. des Grands-Jours, au nom du succès de nos futures opérations militaires, moi, le grand-prévôt de la province d'Auvergne, je vous enjoins d'avoir à m'écouter incontinent, et avant de livrer votre missive aux mains de cet archer... Dans le cas où vous repousseriez ma juste prière, je prendrais messieurs les officiers ici présents à témoins de votre refus, et vous rendrais responsable des désastreuses et irréparables conséquences que votre inexplicable obstination entraînera fatalement à sa suite.

De Maurevert avait déclamé d'un ton si pompeux ce petit discours, que Sforzi se sentit ébranlé. Il craignit en s'opiniâtrant de s'attirer la désaffection de ses officiers.

— Capitaine, répondit-il d'une voix qu'il essaya de rendre calme, mais dans laquelle perçaient malgré ses efforts le dépit et la colère, je dois me rappeler les éminents services que vous venez de rendre à la

cause du roi, pour ne point m'offenser de votre hardiesse. L'autorité illimitée, sans bornes dont je suis investi, rend votre protestation complètement nulle, inopportune et illusoire ! Si je consens à vous écouter, c'est seulement, je ne saurais trop vous le répéter, en considération du dévouement et du courage dont vous avez fait preuve la nuit dernière au service de Sa Majesté.

— Cet homme, dit tranquillement de Maurevert en désignant le messenger du marquis, ne peut assister à notre délibération, qu'on l'emène.

Sforzi se mordit les lèvres d'impatience, et le grand-prévôt de la province d'Auvergne reprit la parole avec le même flegme qu'il n'avait cessé de montrer depuis le commencement de cette discussion.

— Messieurs, dit-il, je commence par vous déclarer que je ne crois nullement à la bonne foi du marquis. J'ai la conviction intime que le prétendu combat qu'il offre à monseigneur Sforzi cache une trahison infâme. Mais là n'est pas la question : il s'agit simplement de savoir si un général en chef a le droit de jouer sa vie lorsque le salut d'une armée est attaché à la conservation de sa personne ! Il s'agit de savoir si monseigneur Sforzi, le représentant du roi, ne compromet pas gravement la dignité de Sa Majesté en acceptant sur le pied de l'égalité le combat singulier que lui offre un rebelle?... Quant à moi, messieurs, mon opinion inébranlable, c'est que mon-

seigneur Sforzi, en cédant à son ardeur, en se rendant à l'appel du marquis, méconnaît grièvement ses devoirs... Un dernier mot : vous êtes tous, messieurs, des hommes de guerre trop expérimentés pour ne pas savoir combien notre position est difficile... Rien, absolument rien, ne nous donne l'espoir que nous sortirons vainqueurs de la lutte. Monseigneur Sforzi, en jouant témérairement sa vie, ne s'expose-t-il pas à être accusé d'avoir cherché à se débarrasser, par une mort volontaire, de la grave responsabilité qui pèse sur lui ! On dira qu'il a cédé aux conseils du désespoir ? Moi, j'opine pour que nous répondions collectivement au marquis de la Tremblais que son état de rebelle mis hors la loi le rend indigne et incapable de croiser son épée avec celle d'un loyal gentilhomme ; que nous le tenons pour un félon et un infâme, pour un gibier de potence ! Il me semble, messieurs, que cette démarche, en rappelant la dégradation infligée à ceux de la noblesse qui seraient tentés d'imiter la conduite de la Tremblais, donnerait à réfléchir à bien des cerveaux exaltés, produirait de très-salutaires résultats, et obtiendrait le complet assentiment de Sa Majesté !... J'ai dit...

De Maurevert se sourit à lui-même d'un air satisfait, et se rassit au milieu d'un murmure flatteur et sympathique d'approbation.

Les considérations émises par le grand-prévôt étaient si sérieuses, si fortes, si irréfutables, que Sforzi ne sut les combattre.

Ce fut, au reste, de très-mauvaise grâce — quoique le bon droit ne se trouvât pourtant pas de son côté — que Raoul céda aux instances de ses officiers... Il lui était si pénible de renoncer à l'espoir de se venger par ses propres mains !

— Ah ! murmura-t-il en serrant les poings avec rage, lorsque sonnera l'heure de l'assaut, je saurai prendre une éclatante revanche de l'inaction à laquelle on me condamne aujourd'hui.

— Si je ne m'y oppose pas, se dit de Maurevert.

Un quart d'heure suffit aux officiers présents pour rédiger leur réponse au marquis. Cette protestation conçue dans les termes les plus outrageants, et conservée longtemps dans les archives de la province d'Auvergne, marquait au seigneur de la Tremblais le dernier mépris.

— Par les tenailles de maître Chérubin, le dextre bourreau, pensa de Maurevert, celui de nous qui tombera à présent entre les mains du marquis devra s'attendre à de sérieux désagréments. La torture de Benoist, la pendaison de son second Apôtre, l'aimable missive d'à-présent, voilà des motifs plus que suffisants pour inspirer jusqu'au génie la cruauté du seigneur de la Tremblais.

Maintenant que j'ai empêché le combat des deux frères, je m'en vais me coucher. Quelle ridicule invention est celle des armes à feu. Penser que je renverserais probablement d'une seule chiquenaude le misérable qui m'a logé une balle dans la cuisse. Je ne

conçois pas qu'avec l'usage de l'arquebuse, on ne lève pas des compagnies d'amazones.

Le ressentiment passager de Sforzi ne tint pas contre l'inquiétude que lui inspirait la blessure du capitaine.

Dès qu'il eut visité les nouveaux travaux d'attaque et de défense exécutés dans la première enceinte, il s'empressa de se rendre auprès de Maurevert.

— Eh bien ! cher compagnon, lui demanda-t-il d'un ton affectueux, comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Fort bien, Raoul. J'achève de vider mon cinquième flacon de vin.

— Parler ne vous fatigue pas ?

— Tout au contraire : compenser par l'exercice de la langue l'inaction à laquelle mon corps est condamné, ne saurait m'être que chose très-agréable. Causons, cher ami, causons !

— Avant tout, capitaine, je dois vous remercier et vous complimenter de tout cœur de la façon remarquable et expéditive dont vous avez rempli votre mission. J'en suis à me demander comment il vous a été possible de nous amener, en si peu de temps, des renforts aussi considérables ! Il faut reconnaître, cher compagnon, que vous êtes, en certaines occasions, un homme incomparable.

— Oui, j'avoue, en effet, Raoul, que la nature m'a doué de précieuses qualités ; je suis tout bonnement une montagne de perfections !... Par le caducée de

l'aimable et malin dieu Mercure ! ma mission ne m'a pas donné grand mal !... Je me suis dit : « Pourquoi le marquis de Canilhac n'ose-t-il distraire en notre faveur aucun détachement des garnisons renfermées dans les places et villes de guerre ?... Parce qu'il craint tout bonnement la turbulence de certains nobles et l'influence de certains bourgeois habitant ces places et villes. » Eh bien, qui m'empêche de faire arrêter ces nobles et pendre ces bourgeois suspects ? Rien ! Alors, j'ai fait appréhender au corps une centaine de nobles, accrocher au gibet une dizaine de bourgeois, et tout a été dit. Tous les symptômes, toutes les velléités de rebellion ont disparu ; les catholiques ont cessé de crier : Vive la ligue ! Noël à nos seigneurs de Guise ! Les huguenots : A bas les papistes ! vengeons M. l'amiral ! Il n'est plus resté qu'un parti, celui de la peur. Je vous jure, Raoul, que si Messieurs des Grands-Jours rendaient leurs sentences sans perdre leur temps à écouter les hypocrites protestations d'innocence des accusés, il leur suffirait d'un mois pour pacifier l'Auvergne. Les gouvernants ne se rendent pas assez compte, cher Sforzi, des éminents services que l'on retire de l'intelligent emploi de la terreur ! Si l'on avait arrêté et décapité le seigneur de la Tremblais le jour où il a osé se présenter dans les salons du marquis de Canilhac les troupes royales n'auraient pas perdu deux cents hommes et moi je ne garderais pas le lit. A présent, Dieu seul sait comment nous nous tirerons du

mauvais pas où nous ont mis la sottise tiédeur et les ménagements ridicules de Messieurs des Grands-Jours. Je doute plus que jamais que ce soit à notre avantage. Je ne vois qu'un seul moyen de nous rendre maîtres du château : la famine ! Or, qui nous assure, si nous nous résignons à cette extrémité, que nos troupes ne désertent pas ? Que la noblesse campagnarde, encouragée par la longue résistance du marquis, ne finira pas par prendre fait et cause pour lui ? Tenez, Raoul, j'enrage ; envoyez-moi quérir, je vous prie, une dizaine de flacons de vin vieux, ou sans cela mon indignation va me donner la fièvre !

L'opinion émise par de Maurevert sur la longueur probable du siège du château était aussi celle de Raoul : l'événement prouva que tous les deux avaient malheureusement raison ; car quinze jours plus tard la position des troupes royales était toujours la même, c'est-à-dire des plus incertaines.

Le capitaine de Maurevert, à moitié guéri de sa blessure, se dépitait, du haut de la tour où il se faisait porter chaque matin, de l'inutilité des efforts de l'armée.

— Que le Diable me juge et me grille de mon vivant, disait-il, si la batterie de brèche établie par Raoul obtient le plus mince résultat ! Les remparts de ce château maudit sont à l'épreuve du canon, et le roc sur lequel ils s'appuient ne laisse pas même la ressource d'essayer de la mine et de la sape ! Mort de ma vie ! dès que l'état de ma jambe me permettra

d'enfourcher un cheval, je m'en irai d'ici. Cet interminable siège de Troie sans pillage et sans damoiselle Hélène en perspective, me conduirait au tombeau par la mélancolie... Tiens, que vois-je? je me trompe... mais non... mais si... mais non! Parbleu, oui, c'est bien lui... Le président des Grands-Jours, monseigneur de Harlai, dans la tranchée; voilà, par ma foi, qui est plaisant! Cette arrivée doit signifier quelque chose. Allons savoir ce qui se passe de nouveau.

De Maurevert, s'appuyant sur son épée, descendit de son poste d'observation et se dirigea aussi vite que le lui permettait sa blessure, vers le président des Grands-Jours.

XIX

Le Conseil.

Les assiégeants, stimulés par la présence de monseigneur de Harlai, avaient entamé une vive canonnade.

Le président des Grands-Jours — c'est une justice à lui rendre — gardait au milieu de cette scène de tumulte une contenance assurée. On eût dit un vieux soldat habitué aux hasards et aux dangers de la guerre.

De temps en temps un tressaillement à peine visible et qu'il comprimait aussitôt prouvait que monseigneur de Harlai puisait son calme plutôt dans le sen-

liment de sa dignité que dans les instincts de sa nature.

Lorsque de Maurevert arriva dans la tranchée, il alla droit à lui, et le saluant respectueusement.

— Il me semble, monseigneur, lui dit-il, — et veuillez, je vous en conjure, prendre cette observation en bonne part — que votre place n'est pas ici.., Votre existence est trop précieuse au service du roi, pour que vous ayez le droit de la jouer inutilement.

— Je vous remercie, capitaine, de l'intérêt que vous me témoignez, répondit M. de Harlai; je ne suis pas, il est vrai, un homme de guerre, et ma présence dans la tranchée ne peut être, j'en conviens, d'un grand secours pour vos canonniers. Néanmoins, je ne suis pas fâché d'assister par moi-même à la conduite du siège du château. Au moins si Sa Majesté daigne m'interroger, me sera-t-il permis de satisfaire sa curiosité en connaissance de cause. Vous plairait-il, capitaine, de me donner quelques explications, que vos connaissances me rendront précieuses.

— Très-volontiers, monseigneur.

Alors de Maurevert détailla et fit comprendre au parlementaire les travaux de l'attaque et de la défense.

Le président des Grands-Jours l'écouta avec une attention soutenue, cependant de Maurevert présuma que le parlementaire ne lui saurait pas mauvais gré d'être bref et concis. En moins de dix minutes il termina son cours de stratégie.

— Maintenant, monseigneur, continua-t-il, s'il vous est agréable de parcourir notre camp, veuillez prendre la peine de me suivre.

Ce fut sans montrer aucun empressement que le président des Grands-Jours accepta cette offre, et d'un pas égal et lent qu'il s'éloigna de la tranchée. Toutefois, à sa respiration plus aisée, à l'expression plus naturelle, moins guindée de son visage, de Maurevert comprit aisément que cette retraite volontaire était loin de déplaire à l'éminent magistrat.

— Monseigneur, lui dit-il, daignez me permettre de vous adresser une question.

— Quelle question, capitaine ?

— Il me semble que le simple plaisir de pouvoir satisfaire plus tard la curiosité de Sa Majesté, ne motive pas suffisamment votre présence parmi nous. Si je ne me trompe, monseigneur, c'est à un mobile plus sérieux que je dois attribuer l'honneur de votre visite.

Monseigneur de Harlai réfléchit assez longuement avant de répondre.

— Votre conjecture est juste, monsieur le grand-prévôt, dit-il enfin, c'est en effet un intérêt tout particulier qui m'amène ici.

Le seigneur de Beaumont se tut de nouveau, puis regardant fixement de Maurevert :

— Capitaine, reprit-il, je sais combien vous êtes l'esclave de votre parole : si vous voulez vous enga-

ger sur l'honneur à me garder le secret, j'aurai une grande confiance à vous faire!...

— Sur l'honneur, monseigneur, je vous garderai fidèlement et strictement le secret...

— J'ai reçu hier même un message de Sa Majesté, qui m'apprend une étonnante nouvelle. D'après les démarches qui ont été faites par l'ordre exprès du roi, on est arrivé à découvrir la famille de M. de Sforzi. Or, vous ne vous douteriez jamais, capitaine, à quelle maison appartient le chevalier...

— Je vous demande mille pardons, monseigneur, interrompit de Maurevert. M. Sforzi est le propre frère du marquis de la Tremblais!...

A ces paroles prononcées froidement par le capitaine, monseigneur de Harlai ne put retenir un mouvement de vive surprise.

— Quoi! s'écria-t-il, vous étiez instruit de cette parenté et vous n'en avez pas fait part au chevalier Sforzi?

— Je m'en serais bien gardé, monseigneur.

— Pourquoi donc, capitaine?

— Parce que j'aime Raoul de toutes les forces de mon âme, et que cette révélation aurait grandement nui à ses intérêts. Sforzi possède d'étranges susceptibilités, monseigneur; s'il savait que le marquis est son frère, il serait capable, malgré les griefs extrêmes qu'il a contre lui, de tenter tous les moyens possibles pour le sauver; alors, adieu l'héritage.

— Voilà justement le danger qui m'épouvante, dit

de Harlai : quelque estime que je ressente pour le chevalier de Sforzi, je n'oserai plus compter sur sa fidélité au roi, du moment qu'il connaîtra les liens qui l'attachent au marquis. La position est des plus graves et des plus embarrassantes. Dois-je entretenir messieurs des Grands-Jours de cette délicate affaire et prendre des conclusions pour retirer au chevalier le commandement en chef des troupes et la conduite du siège du château, ou bien encore dois-je, — ce qui à mes yeux serait un crime — laisser M. Sforzi dans l'ignorance de cette parenté?... Je ne sais à quelle résolution m'arrêter.

Un assez long silence suivit ces paroles du président des Grand-Jours. Ce fut de Maurevert qui renoua l'entretien.

— Monseigneur, dit-il, les doutes qui vous tourmentent se sont déjà souvent présentés à mon esprit. Chaque homme a ses heures de faiblesses... Quoique les odieux procédés du marquis de la Tremblais envers le chevalier dispensent, selon moi, ce dernier de tout ménagement, il n'en est pas moins vrai qu'il resterait, jusqu'à un certain point, reprehensible aux yeux du monde, s'il daguait son frère. Or, je ne voudrais pas exposer Raoul à d'éternels remords... Oui, mais alors se présente la question de l'héritage, question intéressante et ardue, monseigneur. Je porte un attachement trop désintéressé, trop sincère à M. de Sforzi pour pouvoir me résoudre à le priver de la magnifique fortune qui lui reviendra si le marquis

succombe dans la lutte. Tenez, monseigneur, si nous tenons à sortir de cette fausse position, il est nécessaire de la tourner, ou mieux encore de la changer.

— Expliquez-vous, capitaine.

— Je dois pour vous obéir, monseigneur, entrer dans un ordre tout différent d'idées ; c'est-à-dire m'occuper des affaires de Sa Majesté. Nous ne devons pas nous dissimuler, que la longue résistance du marquis produit un déplorable effet et nuit extrêmement à l'autorité de messieurs des Grands-Jours... Or, je ne vous cacherais pas que, d'après mes prévisions, nous ne nous emparerons jamais du château de la Tremblais. Cette place maudite est imprenable. Des murailles de diamant reposant sur une base de granit, c'est autant qu'il en faut pour paralyser pendant des années les efforts d'une armée entière. Je suis donc d'avis qu'il est urgent d'ouvrir des négociations avec le marquis... Oui, je sais que cette extrémité est douloureuse, humiliante même... Que voulez-vous, monseigneur, de deux maux, il faut choisir le moindre. Un semblant de soumission du seigneur de la Tremblais est préférable à l'heureuse et complète réussite de sa rébellion. Il a osé me direz-vous, mettre messieurs des Grands-Jours hors la loi dans toute l'étendue de ses domaines ? J'en conviens, mais là n'est pas la question. Il s'agit, non pas de savoir si le marquis mérite son pardon, mais bien si ce pardon doit, oui ou non, vous être avantageux ! Or, il est incontestable, de la dernière évidence, que oui ! Ceci admis, nous n'avons

plus à nous occuper de Sforzi. La levée du siège, le semblant de soumission du marquis rendent à Raoul toute sa liberté d'action... A présent, monseigneur, j'ajouterai tout bas, bien bas, qu'il serait aisé de se défaire tout doucement du marquis ! Ce cher enfant du diable n'est pas précisément adoré dans la province. Personne ne songerait à s'étonner, sachant les inimitiés et les haines qu'il a soulevées contre lui, si on trouvait un de ces matins, au coin d'un bois ou au fond d'un précipice, son cadavre soigneusement et proprement déguisé. Quand un gouvernement n'a pas pour lui la force, il doit recourir à la ruse..... Si la somme allouée à cet acte de justice secrète était raisonnable, je connais quelqu'un qui se chargerait de l'exécuter. Un mot encore, monseigneur. Comment se fait-il que le roi, instruit de la parenté de Raoul avec le marquis, le laisse à la tête de l'armée?...

— Sa Majesté m'a envoyé des pleins pouvoirs pour agir, selon les circonstances, et au mieux de ses intérêts.

— Ainsi, monseigneur, il vous est permis de révoquer Raoul sur l'heure?

— Certes, monsieur le grand-prévôt.

Cette réponse produisit une vive impression sur de Maurevert.

— Par l'enfer ! se dit-il, si Sforzi tombe, je ne resterais pas debout : il m'entraînera dans sa chute. Aux positions désespérées, les moyens extrêmes?

— Monseigneur, reprit-il, je devine à votre air

soucieux et réfléchi, que votre esprit si éminemment logique et judicieux est frappé des fortes considérations que je viens d'avoir l'honneur de développer devant vous. Sacrifier aux intérêts de Sa Majesté les trop justes et nombreux griefs que vous avez contre le marquis, est une pensée qui ne peut manquer de sourire à votre dévouement, à votre délicatesse ! Ce sacrifice glorieusement conservé dans l'histoire, ajoutera encore à l'admiration que les siècles futurs éprouveront pour vos grandes capacités et vos rares vertus ! Désirez-vous, monseigneur, que je rassemble tous les officiers de l'armée ? Avant de vous arrêter à un parti définitif, il est nécessaire que vous soyez complètement édifié sur la véritable position des choses.

— Ce conseil de guerre ne m'engage à rien ? demanda monseigneur de Harlai.

— Absolument à rien, monseigneur !...

— Eh bien ! j'accepte votre offre, monsieur le grand-prévôt... Que dans une heure d'ici tous les officiers de l'armée se trouvent réunis au quartier-général !... On ne saurait s'entourer de trop de lumières, et c'est parfois d'en bas que vient la vérité !...

XX

Le Parlementaire.

Une heure plus tard, le président des Grands-Jours, ayant à sa droite Raoul, assistait, dans la tour principale de la première enceinte, au conseil de guerre convoqué par de Maurevert.

Quant à Sforzi, c'était d'un air calme et digne, sans montrer aucun dépit, sans paraître éprouver la moindre mauvaise humeur, qu'il avait pris connaissance de la dépêche royale qui le mettait sous l'autorité directe du président des Grands-Jours.

La discussion — malgré le nombre considérable d'officiers présents — dura à peine quelques minutes. Tous déclarèrent à l'unanimité, et en appuyant cette

déclaration d'un serment, qu'ils considéraient la prise de la place assiégée comme chose complètement impossible. Seul, Sforzi protesta contre cette assertion.

— Capitaine, dit de Harlai qui, à la suite de la séance, avait prié qu'on le laissât un instant seul avec de Maurevert, consentiriez-vous à vous rendre en parlementaire auprès du marquis de la Tremblais ?

— Monseigneur, répondit de Maurevert après avoir hésité, la mission que vous daignez m'offrir est de nature à combler plus tard de gloire ma mémoire, mais à me faire d'abord pendre haut et court. Or, je ne vous dissimulerai pas que je tiens assez à la vie, surtout maintenant que je possède quelques économies. Enfin, comme il s'agit de servir Sa Majesté, et d'assurer le bonheur de Raoul, je courrai la chance du gibet... Je trouve seulement que si je réussis j'aurai bien mérité une honnête récompense !.... Si vous daigniez prendre la peine, monseigneur, de fixer le chiffre précis de la susdite récompense, cela, je le sens, enflammerait mon courage...

— Que vous semble de cinq cents écus, capitaine ?

— Oh ! monseigneur, cinq cents écus au grand-prévôt de la province d'Auvergne ! ce serait avilir l'honorabilité de ma charge.

— Mille écus alors !

— Bah ! la gloire compensera pour moi l'exiguité

de cette somme... J'accepte les quinze cents écus, monseigneur.

— J'ai dit mille écus, capitaine.

— Ah ! monseigneur, monseigneur, s'écria de Maurevert d'un ton de respectueux reproche, on ne marchand pas ainsi un gentilhomme !...

— Soit ! va pour quinze cents écus !...

Une demi-heure après cette conversation, de Maurevert fit prier Raoul de passer auprès de lui ; puis lui remettant un paquet soigneusement scellé :

— Cher ami, lui dit-il, voici mon testament ; s'il m'arrive malheur vous l'ouvrirez... Ne me raillez pas s'il y est question d'aumônes et de messes : qui sait, il y a peut-être du vrai dans tout cela.

Raoul voulut en vain refuser l'offre de Maurevert, ce dernier ne consentit pas à l'entendre.

Dix minutes plus tard, la canonnade avait cessé. L'armée royale, réunie sur les remparts de la première enceinte, regardait de Maurevert, qui, un drapeau de parlementaire à la main, s'avançait en chancelant — car sa blessure était loin d'être guérie — vers le pont-levis du château.

— Bah ! se disait l'aventurier, j'ai eu tort de faire mon testament ! Quelque réprouvé que soit le de la Tremblais, il n'osera rien contre moi ! un parlementaire est sacré ; je ne cours aucun danger !

Malgré les motifs de sécurité auxquels de Maurevert s'efforçait de croire, ce ne fut pas sans éprouver

une légère émotion qu'il vit le pont-levis s'abaisser devant lui.

Néanmoins il prit un soin extrême de ne trahir par aucun indice extérieur les sentiments qui l'agitaient : ce fut d'un pas majestueux, la tête orgueilleusement levée et la contenance superbe, qu'il franchit la formidable enceinte du château.

Aussitôt cinq à six hommes d'armes l'entourèrent et l'un d'eux lui adressant la parole :

— Capitaine, lui dit-il, vous n'êtes point sans ignorer que les usages de la guerre s'opposent à ce qu'un parlementaire puisse profiter de son inviolabilité pour espionner les gens qui le reçoivent. Si vous tenez à être admis devant Monseigneur, il faut vous laisser bander les yeux.

— Cette formalité est, en effet, conforme aux us et coutumes établis, répondit de Maurevert ; je dois m'y conformer.

Le grand-prévôt d'Auvergne offrit de lui-même sa tête à l'épais bandeau que l'un de ses interlocuteurs tenait à la main.

— A présent, compagnons, continua-t-il, dépêchez-vous de me conduire auprès de votre maître ; je déteste les ténèbres, moi.

Après environ dix minutes de marche à travers des cours, des escaliers et des corridors, les hommes d'armes qui servaient de guide à Maurevert s'arrêtèrent, et la voix du marquis de la Tremblais, qui se fit

entendre, apprit au capitaine qu'il se trouvait en présence de l'audacieux et puissant rebelle.

— Otez le bandeau de cet homme et éloignez-vous, mais de façon à pouvoir accourir tout de suite si je vous appelle, disait-il aux introducteurs du grand-prévôt.

Cet ordre reçut une exécution immédiate : les yeux de Maurevert furent rendus à la lumière et les gardes se placèrent derrière la porte.

La première action du capitaine fut de regarder autour de lui. Il reconnut qu'il était en un lieu de sa connaissance, c'est-à-dire dans cette même salle d'honneur où le marquis l'avait reçu jadis lorsqu'il était venu réclamer la mise en liberté de Raoul, détenu dans les cachots du château.

De l'inspection des lieux, de Maurevert passa à l'examen du marquis.

Le changement qui s'était opéré dans la personne du seigneur de la Tremblais depuis qu'il l'avait vu pour la dernière fois, était si notable, si inouï, que le grand-prévôt ne sut retenir une exclamation d'étonnement.

L'expression hautaine et sardonique de son visage avait fait place à une contraction nerveuse et permanente qui donnait à sa physionomie un cachet de férocité indescriptible, extraordinaire. Sa figure n'avait conservé du masque humain que l'intelligence : les passions les plus violentes s'y lisaient en rides terribles et profondes.

De Maurevert commença à réfléchir sérieusement à sa position.

— Eh bien, monsieur, lui dit le marquis d'une voix dont les notes brèves, saccadées et sèches accusaient un déplorable état de santé, eh bien, monsieur, vos souhaits sont comblés!.. Vous voici en présence de votre cher et bien aimé ami, le marquis de la Tremblais... Car vous m'avez toujours porté une vive affection, n'est-ce pas, capitaine?.. Voyons, que voulez-vous, que désirez-vous?.. Je n'ai rien à vous refuser...

— Le fait est, marquis, répondit de Maurevert avec un gracieux sourire, que je me suis toujours senti attiré vers vous. Malheureusement le hasard ne m'a jamais permis de vous prouver l'estime toute particulière que je ressens pour vos rares mérites. Plus heureux aujourd'hui, j'espère être à même de vous rendre un éminent service. Veuillez, seigneur, me prêter toute votre attention.

— Un mot auparavant, capitaine.

— Dix, si cela vous plaît, monseigneur.

— Êtes-vous toujours aussi admirateur des talents de maître Chérubin, l'exécuteur des hautes-œuvres de la province de Clermont?

Cette question causa à Maurevert une sensation désagréable; néanmoins, prenant bravement son parti, ce fut d'un air dégagé qu'il y répondit :

— Toujours, marquis, toujours! L'amour de l'art l'emporte de beaucoup en moi sur la passion politi-

que. Je ne saurais voir pendre gentiment quelqu'un, ce quelqu'un fût-il mon meilleur ami, et son trépas dût-il me faire verser des torrents de larmes, sans m'extasier sur la dextérité du bourreau... Je n'ai, certes, jamais été partisan des vertueuses réformes; personne n'approuve plus que moi les vexations que la noblesse daigne infliger aux manants, et ne blâme plus hautement la sévérité ridicule de Messieurs des Grands-Jours. Eh bien! malgré toutes ces raisons pour plaindre les victimes des impitoyables délégués du roi, je n'en compte pas moins assister à toutes les exécutions qui auront lieu par leur ordre... Mais, pardon, marquis, notre conversation s'éloigne du sujet que je désire traiter... Vous plairait-il, je vous le répète, de m'accorder un instant d'attention?..

— Ainsi, dit le seigneur de la Tremblais paraissant suivre une idée fixe, ainsi, cher capitaine de Maurevert, votre amour pour l'art est si extrême que vous applaudiriez aux efforts de maître Chérubin, quand bien même sa dextérité s'exercerait sur votre personne?

— Marquis, répondit le capitaine en fronçant légèrement les sourcils, il ne m'est pas possible de discuter une supposition inadmissible.

— En quoi donc cette supposition est-elle inadmissible, excellentissime ami? demanda le seigneur de la Tremblais, d'une voix si mielleuse et si douce, que de Maurevert commença à être sérieusement alarmé.

— En ce qu'un noble, un gentilhomme ne saurait être pendu, dit-il.

— Pendu, oh! non certes, continua le marquis, mais torturé—comme l'a été cet infortuné Benoist.— Oui, mille fois oui... A propos de mon pauvre chef des Apôtres — puisque le hasard vient de mêler son nom à notre causerie — savez-vous, capitaine, ce que l'on prétend ?

— Non, marquis, et je ne désire pas même le savoir..... Je suis peu curieux des affaires d'autrui.

— Des affaires d'autrui... Mais bien-aimé capitaine, il s'agit de vous. On prétend.....

— Marquis, interrompit vivement de Maurevert, je viens au nom de monseigneur de Harlai, président des Grands-Jours, pour vous.....

— On prétend, continua le châtelain en élevant la voix, que c'est à cet amour de l'art, dont vous tiriez si fort vanité tout à l'heure, et cela avec raison, qu'il faut attribuer le tragique trépas de mon fidèle Benoist ?

— Vous parlez d'énigme, marquis.

— Je m'explique. On dit que juste admirateur des talents de maître Chérubin, vous lui avez baillé une belle somme d'argent pour qu'il déployât devant vous, sur la personne de Benoist, toutes les ressources de sa science.

— On dit cela ! s'écria de Maurevert avec l'accent d'une indignation si sentie, que l'observateur le plus sagace n'aurait pu mettre sa sincérité en doute. Ah !

on dit cela, marquis ! Par la mort ! voici une calomnie qui complète mon expérience ! Que le diable m'extermine si jamais je rends encore un service à qui que ce soit ! Chaque bienfait enfante une ingratitude. Oser soutenir que j'ai envoyé de vie à trépas cet aimable Benoist dont les façons me plaisaient tant, c'est là le comble de l'infamie ! Pauvre et plaisant Benoist, si tu pouvais abandonner un instant le ciel où tu jouis de la vie des élus, et descendre sur la terre, avec quelle indignation tu repousserais l'abominable accusation que l'on élève contre moi ! C'est-à-dire, marquis, que sans ma générosité, l'infortuné et fidèle serviteur dont vous regrettez avec tant de raison la perte, aurait ni plus ni moins fini ses jours accroché à une potence, mieux encore, attaché sur la roue. L'intention de messieurs des Grands-Jours était que l'aimable Benoist, après avoir subi deux ou trois jours de tortures affreuses, fût supplicié publiquement. C'est alors qu'ému, touché, attendri du sort réservé à ce pauvre diable, j'ai payé maître Chérubin pour qu'il abrégât son agonie ! J'étais loin de m'attendre que cette action si humaine, si généreuse, donnerait naissance par la suite à une odieuse calomnie ! Mon cœur bon, aimant et naïf refuse de croire à la perversité ! Je juge toujours trop favorablement mes semblables moi !...

De Maurevert fit une légère pause, affecta d'essayer une larme absente, et changeant de ton :

— Ma foi, marquis, reprit-il, je n'aurais jamais

songé, si l'occasion ne s'en était présentée d'elle-même, à vous réclamer les débours que j'ai avancés pour sauver votre serviteur Benoist du supplice de la roue. Il me semble que vous devez être responsable de ces frais. Cependant je laisse cette appréciation à votre justice, à votre générosité. Si vous croyez ne rien me devoir je n'insisterai pas. Je trouverai encore dans le contentement de ma conscience un ample dédommagement à mon sacrifice.

— Comment donc, capitaine, mais votre réclamation et des mieux fondées ! s'écria le seigneur de la Tremblais... Je serais un cuistre si je ne m'empresais d'y faire droit !

De Maurevert sourit d'un air contraint, car l'amabilité de son interlocuteur lui causait de graves appréhensions.

— Seigneur, je n'attendais pas moins de votre équité, dit-il en s'inclinant devant le châtelain, j'aurai l'honneur de vous envoyer sous peu — car ma mémoire me fait en ce moment défaut — la note des frais que j'ai déboursés pour Benoist ! Maintenant, abordons je vous prie, le sujet qui me vaut l'honneur et le plaisir de me trouver en votre présence.

— Parlez, bien-aimé capitaine, je vous écoute.

— Messieurs des Grands-Jours, reprit de Maurevert après s'être recueilli l'espace de quelques secondes, commencent à regretter — ceci de vous à moi — la voie dans laquelle ils se sont engagés... Non pas que les moyens d'action leur manquent, tout au

contraire, car Sa Majesté leur accorde autant et même plus de subsides et d'hommes qu'ils n'en peuvent désirer; mais ils comprennent que décimer ainsi la noblesse, c'est éveiller dans l'esprit du peuple des idées dangereuses d'indépendance, et exposer le royaume aux désastres d'une nouvelle jacquerie!... Je ne vous cacherai pas, marquis, que j'ai fait tous mes efforts pour entretenir messieurs des Grands-Jours dans cette opinion... Vous savez que je suis l'homme de l'arbitraire, moi!...

Messieurs des Grands-Jours, touchés de l'éclat de votre naissance, des désagréments que vous avez déjà subis, des sentiments de loyauté que vous avez toujours marqués à la personne de Sa Majesté, ont résolu de vous accorder merci. Seulement, marquis, le soin de leur dignité, ne leur permet pas de vous montrer leur bon vouloir d'une façon aussi éclatante qu'ils le désireraient. La plèbe prendrait leur générosité pour de la faiblesse. Messieurs des Grands-Jours demandent, et il faut convenir que leur prétention est des plus justes et des plus modérées, que vous obéissiez au mandat d'amener lancé contre vous, et que vous vous rendiez à la barre du tribunal. Des lettres de grâce et un sauf-conduit garantiront à l'avance votre liberté... Si vous désirez même avoir des otages, je me fais fort — tant je suis assuré des intentions loyales et bienveillantes de messieurs des Grands-Jours — de vous les faire obtenir... Je n'insisterai pas, marquis, sur les conséquences fatales

qu'entraînerait pour vous votre rébellion, si, ce qu'il m'est impossible d'admettre, vous vous obstiniez à y persévérer. Je termine, monseigneur, par un aveu que je confie à votre discrétion et à votre honneur ; c'est que si les officiers de l'armée royale n'avaient pas, par considération pour votre illustre naissance, entravé clandestinement les efforts des troupes, depuis longtemps déjà le château de la Tremblais aurait été emporté d'assaut. Seigneur, j'ai dit, j'attends votre réponse.

Pendant que de Maurevert parlait, le marquis de la Tremblais, l'air pensif et réfléchi, n'avait, au moins en apparence, prêté aucune attention à son discours. On eût dit qu'une idée fixe et importune absorbait toutes ses facultés.

Tout à coup il releva la tête, et parut éprouver un vif étonnement :

— Eh bien ! capitaine, dit-il, que ne m'expliquez-vous le motif qui vous amène près de moi... Ce n'est pas, sans doute, pour me procurer seulement la joie de vous revoir, que monseigneur de Harlai, l'illustre et vertueux président des Grands-Jours, vous a envoyé en parlementaire auprès de ma personne ? Expliquez-vous, vous dis-je, expliquez-vous !

— Mais, marquis, répondit de Maurevert un peu décontenancé, je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre les propositions que veulent bien vous faire Messieurs des Grands-Jours... C'est moi qui

attends maintenant une réponse. Cependant, puisque vous ne m'avez pas suffisamment écouté...

— Oh! cela ne fait rien, bien-aimé capitaine, interrompit le châtelain. J'ai un fondé de pouvoirs qui discutera avec vous, mieux que je ne saurais le faire, les propositions de Messieurs des Grands-Jours. Holà! quelqu'un, continua le seigneur de la Tremblais en élevant la voix.

Un page se présenta.

— Va chercher l'homme que tu sais, et amène-le ici incontinent, lui dit le marquis.

Une demi-minute ne s'était pas écoulée depuis cet ordre, lorsque d'une petite porte dérobée, adroitement dissimulée dans l'un des angles de la salle de réception, sortit un homme vêtu tout de rouge.

De Maurevert fit entendre un formidable juron, se mordit la moustache avec rage, et se redressant de toute la hauteur de sa taille, fixa d'un regard menaçant le marquis de la Tremblais.

L'homme vêtu de rouge était maître Chérubin, l'exécuteur des hautes-œuvres.

XXI

Le Crime.

Un moment de silence suivit l'apparition du bourreau de la province d'Auvergne.

Le marquis de la Tremblais, le visage animé d'une expression de joie sinistre, ne détachait pas ses yeux de ceux de Maurevert ; il ressemblait à un tigre jouissant des angoisses de sa proie !

Maître Chérubin, l'air toujours jovial, examinait avec une attention des plus significatives la robuste et athlétique constitution du capitaine.

Quant à ce dernier, sa figure, loin de refléter la

crainte ou la faiblesse, disait l'indignation, la menace et le défi.

— Monsieur de la Tremblais, dit-il froidement, c'est de fort mauvais goût de vouloir faire ainsi moquerie de ma personne, lorsque c'est par suite de ma seule confiance dans votre loyauté que je me trouve actuellement en votre pouvoir ! Je ne vous cacherais pas qu'une fois hors de céans — à moins que vous ne m'adressiez incontinent des excuses — j'emploierai tous les moyens possibles pour tirer vengeance de cette insulte... Je vous somme et vous requiers, marquis, de me faire reconduire tout de suite hors de votre château.

— Chérubin, dit le seigneur de la Tremblais, voici le capitaine de Maurevert, une de tes anciennes connaissances, mieux encore, l'un de tes plus dévoués admirateurs, qui désire apprendre certaines particularités sur les derniers moments de ce pauvre Benoist... Tu dois être à même, mieux que personne, de satisfaire sa curiosité à cet égard... Commence ta narration, maître Chérubin, et surtout ne sois pas avare et parcimonieux de détails. C'est uniquement pour avoir ces renseignements que je t'ai fait enlever nuitamment, avant-hier, de ta maison. Si je suis satisfait de ton récit, je te livrerai pour récompense le plus magnifique sujet qui ait jamais été accroché à une potence ou attaché à la roue... Une espèce d'Hercule dont l'exécution te fera le plus grand honneur et mettra le sceau à ta réputation... Parle,

Chérubin, le capitaine et moi, nous sommes tout oreilles.

L'exécuteur des hautes œuvres de la province d'Auvergne se disposait à prendre la parole, mais de Maurevert ne lui en laissa pas le temps.

— Sang et carnage! s'écria-t-il, votre intention serait-elle, marquis, de méconnaître le titre sacré et inviolable de parlementaire dont je suis revêtu? Je vous avertis que, quoique sans armes et blessé, je repousserai la force par la force, et....

De Maurevert n'avait pas achevé sa phrase quand une vingtaine d'hommes d'armes attirés par un coup de sifflet aigu poussé par le marquis, se précipitèrent tous à la fois sur lui, le jetèrent par terre, et lui lièrent solidement les pieds et les mains. Quoique surpris et accablé par des forces aussi supérieures, ce ne fut pas sans avoir opposé une héroïque résistance que le géant succomba.

L'un des hommes d'armes, saisi au col par de Maurevert, ne put survivre à cette étreinte formidable et désespérée. Quand on parvint à l'arracher des mains du grand prévôt, il était déjà étranglé.

Ce fut seulement lorsqu'il vit son ennemi solidement garrotté, que le marquis reprit la parole.

— Cher et bien-aimé capitaine, lui dit-il avec une cruelle ironie, vous plaît-il maintenant de laisser maître Chérubin commencer tranquillement son récit?

— Lâche et misérable félon, manant sans foi, sans loi et sans honneur, s'écria de Maurevert, cesse tes

niais sarcasmes ! Je vais te narrer la mort de l'assassin Benoist, moi !...

— Ah ! cher capitaine, tant de complaisance....

— Tais-toi, manant, et écoute !

Une expression d'implacable férocité contracta le visage du marquis ; néanmoins il ne releva pas cette nouvelle insulte : il était si assuré de sa vengeance !

— L'infâme Benoist, poursuivit de Maurevert, ce vil serviteur d'un maître plus infâme et plus vil encore que lui, a été torturé par mon ordre !..... C'est bien moi qui suis la cause de sa mort. J'espère même que cet acte de justice me vaudra la rémission de quelques-unes des peccadilles de mon passé. Te raconter la fin de ce misérable, ce serait te dire l'agonie d'un lâche !... Passons ; j'ai une révélation bien autrement intéressante à te faire.... C'est le motif, la cause, qui m'ont poussé à empêcher que Benoist ne comparut devant messieurs des Grands-Jours !..... Marquis de la Tremblais — et, quand je te donne ce titre, c'est par pure habitude, car tu n'es à mes yeux qu'un vil manant — marquis de la Tremblais, ton chef des Apôtres possédait un terrible secret : il savait le crime sans nom accompli jadis par ton père ! Que dis-je ? il était le complice de ce crime ; c'est pour cela qu'il est mort.... Ne m'interromps pas. Tu dois bien penser que ce n'est pas pour sauvegarder la réputation du monstre qui avait livré son jeune enfant au poignard d'un assassin, que j'ai clos du scel de l'éternité les lèvres de son complice !... Ah !

ah ! de blême que tu étais voici que tu deviens livide.... Je vois que tu me comprends.... Ne te trouble pas ainsi.... Ménage tes forces pour écouter la fin de mon récit.

— Gardes ! s'écria le marquis, éloignez-vous et laissez-moi seul.... Chérubin, tiens-toi à la portée de ma voix ; j'aurai bientôt besoin de ton office.

— Capitaine, continua le châtelain lorsque son ordre eut été exécuté, je t'avertis que, si tu espères, grâce aux aveux dont la faiblesse de Benoist t'a rendu dépositaire, te soustraire à ma justice, tu es dans une complète erreur !

— Ai-je donc l'air d'un homme qui mendie sa vie ? reprit de Maurevert ; mon langage est-il celui d'un flatteur ou d'un suppliant ? Tu me fais pitié, marquis.... Veux-tu, oui ou non, m'écouter ? Ta curiosité, vivement excitée, — et je te jure que ce n'est pas à tort — suspend l'effet de ta lâche vengeance. Bien ! alors je continue. Si je n'ai pas voulu déshonorer publiquement la mémoire de ton père, c'est que le fils qu'il livra jadis à la dague de Benoist n'est pas mort....

— Que dis-tu ?

— Et que ce fils, continua froidement de Maurevert, est devenu mon meilleur, mon seul ami !...

— Tu mens, tu mens, il est mort !...

— Sur mon honneur de gentilhomme, sur ma part de vie éternelle, — et j'espère que tu n'oseras douter de ce serment d'un homme dont les pieds

touchent déjà le bord de la tombe, — je te jure, marquis, que ton frère, sauvé par miracle, est aujourd'hui vivant ! A présent veux-tu savoir le nom de ce frère ? Oui, n'est-ce pas ? car il te tarde de le serrer dans tes bras ! Tu as le cœur si noble, si élevé, si aimant ! Ton frère, marquis, se nomme le chevalier Raoul Sforzi ?

Ce nom produisit sur le seigneur de la Tremblais un effet extraordinaire. Les yeux injectés de sang, le visage marbré de taches livides, le front couvert d'une sueur froide, les lèvres agitées par un tremblement convulsif et hideux, il représentait dans toute son horrible beauté l'image de la Fureur. Il resta pendant près d'une minute incapable de prononcer une parole. Enfin, d'une voix sourde, rauque et dont les sons se rapprochaient bien plus du rugissement de la bête fauve que des notes de l'homme :

— Enfer ! dit-il, que ta volonté s'accomplisse !..... J'achèverai la tâche commencée par mon père... Ah ! je m'explique à présent la haine que dès le premier moment où je le vis, j'éprouvai pour ce Sforzi ! C'était l'honneur outragé de ma race qui parlait en moi..... Misérable Sforzi ! Sforzi maudit ! Sforzi, vivant opprobre de ma famille, tu mourras !...

Le marquis en proie à une exaltation inouïe, se promena pendant quelques instants d'un pas agité et saccadé dans la vaste salle où se passait cette scène, puis s'arrêtant enfin devant de Maurevert :

— Quant à toi, misérable, dit-il, tu vas recevoir

à l'instant même le châtement dû à tes insolences!... C'est sur l'heure que je vais venger mon fidèle Benoist!... ton aveu ne sera pas perdu pour toi; je t'entendrai compte!... Je te destinais à la torture, de Maurevert, j'avais l'intention de te faire passer par les mêmes souffrances que Benoist a endurées. Eh bien! remercie-moi : au lieu de te livrer au chevalet, je t'enverrai à la potence....

— Marquis, deux mots, dit froidement le grand-prévôt, en voyant le seigneur de la Tremblais porter à ses lèvres un sifflet d'or attaché à une longue chaîne de même métal qui pendait sur sa poitrine; je conçois fort bien que dans la crainte de me voir parler, tu renonces au gracieux spectacle que te promettait ma torture, tu as raison : seulement ne me donne pas pour de la clémence ce qui n'est que de la prudence. Sans vouloir m'abaisser jusqu'à te prier, je crois qu'il m'est permis de te demander de changer le genre de trépas que tu me destines; pourvu que tu m'assassines, cela doit te suffire. Je désire périr par la hache et non par la potence!... Que diable, il est de ton intérêt de ne pas me refuser cette faveur..... N'oublie point que tu as besoin pour te soutenir dans ta rébellion du concours de la noblesse d'Auvergne. Or, si tu faisais pendre un gentilhomme, cela blesserait certainement la susceptibilité de tes alliés. Voilà donc qui est chose convenue, de la Tremblais!...

Un horrible sourire contracta les lèvres du marquis.

— Capitaine, dit-il, un bâtard de la maison de la Tremblais vaut bien un Maurevert. Tu seras pendu comme jadis a manqué de l'être le Sforzi, comme il le sera le jour où il tombera entre mes mains.

Vingt minutes plus tard, l'infortuné grand-prévôt, la bouche déchirée par un bâillon — ou *poire d'angoisse* — faisait son apparition sur les remparts. Un gibet démesurément élevé dressait sa noire et maigre silhouette sur le sommet d'un bastion.

Une corde fixée à l'extrémité de la lugubre charpente se balançait dans l'espace au-dessus des fossés.

Au spectacle du grand-prévôt escorté par plus de cinquante hommes d'armes et marchant à la potence, un immense et spontané cri de rage s'éleva dans l'armée des troupes royales. Bientôt on vit apparaître maître Chérubin.

— Monseigneur le grand-prévôt, dit-il en s'adressant respectueusement à de Maurevert, vous me voyez au désespoir d'être obligé de vous pendre... Je n'ignore point qu'en votre qualité de gentilhomme vous avez droit à la hache et au billot !... Le souvenir de votre mort si irrégulière attristera longtemps ma pensée... Veuillez, je vous en prie, prendre la peine de me suivre... C'est bien à regret que je monte avant vous... Mais cela est indispensable...

De Maurevert faisait une superbe contenance. Si ce n'eût été la pâleur de son visage — et encore cette pâleur n'existait que relativement au teint ordi-

nairement coloré de l'infortuné — aucun indice n'eût trahi en lui la moindre émotion.

→ Ah ! pensait-il, être pendu sans qu'il me soit permis de prononcer un seul mot, cela est bien triste !... Moi qui, dans la prévision d'un événement pareil avais composé avec tant de soin une jolie petite harangue de circonstance. Infâme coquin de la Tremblais, le ciel te punira de ton crime... le ciel, ai-je dit !... Mais voici qui est bizarre... la pensée de comparaître devant Dieu me trouble profondément... Réellement j'ai eu une vie par trop accidentée... Pardonnez-moi, ô mon Dieu, mes légèretés, et n'oubliez pas qu'en ma qualité d'homme de guerre et de gentilhomme j'ai été plus que tout autre exposé à la tentation et au péché ! Je me repens, ô mon Dieu, et vous demande humblement grâce ! Pauvre Raoul ! il me pleurera lui ; cette pensée me console ! Qui sait s'il ne me vengera pas... Ah ça ! mais au fait, vais-je donc me laisser docilement hisser à cette potence de malheur, sans essayer un peu de résistance ! A quoi cela m'avancerait-il ? A être malmené. Non, non, ne compromettons point ma dignité de gentilhomme !... Ce Chérubin m'agace horriblement les nerfs avec ses obséquiosités railleuses... Parbleu ! qui m'empêche, pour réjouir mes derniers moments, de châtier ce drôle ?...

Maître Chérubin montait en ce moment à l'échelle. De Maurevert le suivit de la meilleure grâce du monde.

Après avoir gravi une dizaine d'échelons, le bourreau s'arrêta, et s'adressant une seconde fois à sa victime :

— Capitaine, dit-il en lui passant le nœud coulant autour du cou, j'espère que votre mort m'aidera à obtenir au Châtelet cette place pour laquelle vous aviez bien voulu me promettre votre protection. Mon nœud est si dextrement arrangé que vous allez être comme foudroyé.

En ce moment de Maurevert, par un suprême et violent effort, brisa les liens qui serraient ses poignets, puis, saisissant Chérubin à bras-le-corps et le pressant contre sa poitrine, s'élança de lui-même dans l'espace !

Le cri d'admiration et d'étonnement qui retentit dans les deux camps à la vue de cette belle mort, se changea bientôt en une clameur d'anxiété lorsque l'on vit la corde de la potence, trop violemment tendue par le poids des deux corps qu'elle soutenait, se casser au tiers de sa longueur, et de Maurevert et Chérubin tomber dans les fossés du château.

XXII

A quelque chose malheur est bon.

Parmi les trois mille spectateurs qui avaient assisté à l'exécution de Maurevert, le plus désespéré de tous était sans contredit Raoul.

De grosses larmes aussitôt séchées par la colère qui lui brûlait le sang, gonflaient ses paupières ; de sa main droite passée sous son pourpoint, — car il avait profité de la suspension momentanée des hostilités pour retirer sa cuirasse — il se déchirait la poitrine : les pensées les plus diverses et les plus extravagantes lui traversaient le cerveau. Il était fou de douleur et de rage.

Monseigneur de Harlai était, certes, après Sforzi, le témoin le plus impressionné par cette horrible scène ; seulement, l'émotion du président des Grands-Jours prenait naissance dans un tout autre sentiment que celui de son amitié pour la victime ; l'odieuse violation commise sous ses yeux sur la personne sacrée d'un parlementaire appartenant à l'armée royale, était le seul motif de son indignation. Tant de cruauté unie surtout à tant d'illégalité confondait toutes les idées du sévère et probe magistrat.

Il est certain que si en ce moment l'on eût sonné l'assaut, monseigneur de Harlai aurait pris une épée et se serait élancé à la brèche.

Les royalistes s'attendaient si peu à la sanguinaire bravade du marquis, leur stupéfaction fut si extrême quand ils virent dresser une potence et peu après apparaître de Maurevert en compagnie du bourreau, qu'ils ne songèrent même pas, — tentative qui, au reste, n'aurait abouti à rien, — à ouvrir de nouveau le feu.

Un silence lugubre régnait dans le camp, les canons restaient muets sur leurs affûts, l'armée royale se croyait, pour ainsi dire, sous la pression d'un horrible cauchemar, elle doutait presque de ce qu'elle voyait.

La chute de Maurevert dans les fossés du château rompit cette morne stupeur. Ne restait-il pas un espoir de sauver le hardi et infortuné capitaine ? Alors

ce fut dans tous les rangs une ardeur et un délire sans pareils.

Sforzi, la tête et la poitrine nues, s'élança au milieu de la foule, et d'une voix vibrante comme celle du clairon dominant la bataille, versa dans l'âme de chacun la fureur dont il était animé.

En dix fois moins de temps qu'il n'en faut ici pour le dire, la batterie de brèche ressembla au cratère d'un volcan. Les arquebusades pétillèrent en longs feux de file ; les balles sifflèrent drues et serrées ainsi qu'une grêle d'orage !

Les remparts ennemis balayés par cette trombe de fer et de feu se trouvèrent bientôt dégarnis de défenseurs : les assiégés se hâtaient de regagner leur poste de combat, ou de se mettre à l'abri derrière leurs retranchements.

Une fois qu'il eut fait recommencer les hostilités, Sforzi bondit plutôt qu'il ne courut vers la muraille de la première enceinte.

— Une corde ! s'écria-t-il, que l'on m'apporte une corde !... Bien, c'est cela... Courage, enfants... Redoublez d'énergie et d'efforts ! Mort de ma vie ! ce forfait ne restera pas impuni... Ce sera à travers une rivière de sang que je vous conduirai au meurtre et au pillage... Pas un des assassins ne survivra à son crime... Rage et furie ! je gage ma tête qu'avant deux jours d'ici le château sera en notre pouvoir.

Sforzi, tout en proférant ces paroles, avait vivement passé et noué autour de son corps l'extrémité de la

longue corde que, sur son ordre, on s'était empressé d'apporter.

— Que la canonnade et les arquebusades redoublent d'activité, dit-il, moi je vole au secours de Maurevert. Peut-être est-il temps encore de le sauver !

Alors enjambant le parapet de la première enceinte, Sforzi plongea et disparut dans les nuages de fumée qui remplissaient les fossés du château. L'élan pris par Raoul était tel, que les cinq soldats qui retenaient la corde à laquelle il était attaché manquèrent d'être entraînés.

Une indicible anxiété pesait sur les témoins de cette scène tout à la fois terrible et étrange.

De Maurevert, après son épouvantable chute, était resté étendu sur le sol sans donner le moindre signe de vie.

Toutefois, une minute ne s'était pas écoulée, quand un souffle et un tressaillement, à peu près imperceptibles, il est vrai, mais déjà très-significatifs, soulevèrent sa large et puissante poitrine.

Quelques secondes plus tard, le tressaillement se changea en mouvement, le souffle en respiration : de Maurevert reprit connaissance !

— Où suis-je ? murmura-t-il d'un air égaré, car l'ébranlement qu'il avait éprouvé était trop considérable pour cesser tout de suite avec son évanouissement, où suis-je ? De la fumée... un fracas affreux... des douleurs dans tous mes membres. Parbleu ! je suis en enfer ! Je savais bien, moi, que je devais après

mon trépas descendre aux noirs abîmes ! Messire Satan, recevez mes plus humbles civilités. Ce n'est pas pour me vanter, mais vous devez être bien content de mon arrivée dans votre empire ! Que le diable m'emporte... pardon... que saint Michel m'extermine si je ne vous distrais pas par mes joyeuses saillies... Je gagerais que l'on a calomnié l'enfer ! c'est à peine si je cuis ; et je respire, — au lieu d'une fumée de soufre, — une odeur de poudre qui me rappelle mon existence passée, et me réjouit fort... Aïe ! aïe ! quel méchant diabolin vient de me passer un fer rouge à travers le corps. Mille millions de piques ! que l'on ne me moleste point ou je me fâcherai ! Bon ! voici le diabolin parti : il a eu peur de mes menaces. Allons, allons, je vois que l'enfer n'est pas une chose si affreuse. Et puis, après tout, qui m'assure que je suis en enfer. J'ai toujours eu beaucoup de respect pour la religion, moi. Il est très-possible que je me trouve simplement en purgatoire. Comment donc suis-je mort ? Ah ! pendu ! C'est triste pour un gentilhomme ! Allons, laissons de côté ces idées mondaines... Il faut m'accoutumer à ma nouvelle condition ; il ne doit point y avoir en enfer de distinction de castes !... La seule pensée qui m'afflige, c'est que je ne reverrai plus mon gentil Raoul ! Et pourquoi ne le reverrais-je plus ? Il est ambitieux, colérique et amoureux, ce bon Sforzi ! Voilà tout autant de titres qu'il en faut pour arriver droit ici ! Oh ! oh ! ne dirait-on point maintenant que je gèle ? mais c'est que je gèle pour

de bon ! Définitivement on ne se doute pas là-haut de ce que c'est que l'enfer ! Je suis curieux d'examiner les objets qui m'entourent !

De Maurevert essaya de se lever, mais une douleur violente et aigüe qu'il ressentit à la jambe, en empêcha et le rendit en partie au sentiment de la réalité.

Quelques minutes après, grâce à sa constitution si remarquablement robuste, il revenait complètement à lui.

Le cadavre affreusement mutilé de maître Chérubin, qui gisait à ses côtés, lui rendit la mémoire et l'aida à renouer la chaîne qui liait son présent à son passé.

— Excellent Chérubin, dit-il, combien j'étais loin de me douter, lorsque tu me précédais sur la fatale échelle, que tu devais me rendre sous peu un aussi signalé service ! T'interposer ainsi entre le sol et mon corps, amortir si gentiment la violence de ma chute, voilà un dévouement que je n'oublierais jamais... si je pouvais y croire... Il faut convenir que je viens de l'échapper belle ! Il me semble encore que je rêve ! Je dois la vie à mon courage...

Le capitaine s'interrompit dans son monologue : une expression de gravité réfléchie, presque solennelle, qui ne lui était certes pas habituelle, ennoblit son visage, et levant ses yeux vers le ciel :

— Orgueilleux, fou et ingrat que je suis, reprit-il, ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai prié... Merci, mon

Dieu, de votre appui, de votre clémence... Cette rude leçon ne sera pas perdue pour moi. Je ferai en sorte, si je parviens à me retirer sain et sauf d'ici, de racheter, par ma conduite future, les folies de ma jeunesse et les erreurs de mon âge mur. Je ne vous promets pas, ô mon Dieu! que ma nouvelle conduite sera complètement irréprochable..... non..... la force de l'habitude ne se peut vaincre en une heure! Voyons un peu maintenant que j'avise à regagner la première enceinte. Mille légions de furies! mes jambes se refusent à supporter le poids de mon corps! Être si fort incommodé par une si petite culbute! Que l'homme est peu de chose! Me voilà guéri à tout jamais du péché d'orgueil!...

De Maurevert fit un suprême effort, et s'aidant des aspérités du roc qui servait de base au rempart, il parvint à se lever.

Les douleurs qu'il ressentait étaient si intolérables, qu'il dût, pour ne pas tomber, s'appuyer contre la muraille.

— Ce n'est rien, dit-il, tout en essuyant du revers de sa large main la sueur glacée que la souffrance amenait sur son front. Une fois cette crise passée, je me mettrai en route. En attendant, ma position est assez bonne... L'épaisse fumée qui couvre les fossés me soustrait à tous les regards... Et puis on doit me croire mort; on ne songe plus à moi! Tudieu! quelle canonnade! quelles arquebusades! Bon Raoul, c'est sans nul doute pour venger mon trépas que tu atta-

ques d'une si furieuse façon le château ! Cher compagnon, je t'aime de toutes les forces de mon âme. Je voudrais bien, si je suis destiné à mourir ici, t'embrasser encore une dernière fois.

De Maurevert fit une nouvelle pause ; puis, après un moment de silence, et d'une voix brisée :

— Il me semble à présent, reprit-il, qu'il coule du plomb fondu dans mes veines ! Quelle soif ardente ! Je donnerais volontiers mille écus pour un verre d'eau !

L'infortuné appuya son front contre la muraille afin de calmer par le frais contact des pierres le feu de la fièvre qui le brûlait.

Tout à coup il chancela et manqua de tomber : un fragment de rocher, sur lequel il s'appuyait, venait, en se dérochant sous la pression de sa main, de rouler par terre.

Alors de Maurevert oublia comme par enchantement ses blessures et ses souffrances. Il se baissa avec une vivacité inouïe pour sa position, ramassa le fragment de rocher, l'examina avidement, et, laissant échapper un cri de joie délirante :

— Par le dieu Mars ! murmura-t-il tout palpitant d'émotion, maintenant je veux vivre et je vivrai ! Quelle admirable et heureuse découverte !... C'est donc pour cela que le défunt marquis de la Tremblais fit jadis arquebuser un de ses hommes d'armes qui, tombé dans les fossés, implorait l'assistance de ses compagnons... Ce crime, qui passa dans le temps

pour un acte de féroce folie, m'est expliqué. Moi aussi, si j'avais été à la place du marquis, j'aurais fait arquebuser l'homme d'armes. Il est des secrets mortels à ceux qui les possèdent !... Oh ! j'étouffe de bonheur !...

De Maurevert essayait de dégraffer son pourpoint, lorsqu'une exclamation de joyeuse surprise s'échappa de ses lèvres ; sa main venait de rencontrer un fragment de corde qui, passé ainsi qu'une cravate autour de son col, lui descendait jusqu'à mi-corps.

— Joies du paradis ! s'écria-t-il, mon bonheur s'explique, j'ai sur moi de la corde de pendu !

De Maurevert n'avait pas achevé de prononcer ces paroles quand la voix de Sforzi disant son nom retentit à quelques pas de lui.

Une demi-minute plus tard, les deux amis enlacés dans une énergique étreinte, s'embrassaient en pleurant de joie.

Leur attendrissement ne fut pas de longue durée. Les moments étaient trop précieux pour les gaspiller.

— Cher Sforzi, dit de Maurevert, je ne vous cacherais pas que j'éprouve le plus grand désir de m'éloigner d'ici...

— Eh bien ! partons, capitaine.

— Partir, partir, hélas ! la chose n'est pas aussi facile qu'elle vous semble. Il ne m'est pas possible de marcher, je suis moulu !

— Je vous porterai, de Maurevert. Passez votre

bras autour de mon cou et appuyez votre corps sur mes épaules.

— Je vais vous écraser, Raoul.

— Vite, vite, dépêchez-vous ; ne craignez rien.

Sforzi s'agenouilla, et le géant prit quoiqu'à contre cœur, la position que lui indiquait le jeune homme.

— Tudieu, mon ami, dit de Maurevert, je vous savais agile et lesté, mais je ne me serais jamais douté que vous possédiez une force aussi véritable. Vous êtes ni plus ni moins un élégant Samson... Prenez garde de faire fausse route, Raoul.

— Soyez sans inquiétude ; l'extrémité de la corde qui me ceint les reins est attachée à l'un des poteaux de la batterie de brèche... Cette corde est un fil d'Ariane, je ne puis me tromper.

Sforzi, chargé de son lourd et précieux fardeau, parvint aisément jusqu'aux pieds des murs de la première enceinte. Là se présenta une sérieuse difficulté ; il fallait hisser le géant jusqu'au haut des remparts.

— Cher compagnon, dit Sforzi, laissez-moi monter le premier, je reviens tout de suite avec une échelle.

— Non pas, Raoul, s'écria de Maurevert, une balle pourrait m'atteindre pendant votre absence. Or, maintenant que j'ai en main le moyen de me venger du marquis, je ne saurais me résigner à être arquebuse.

— Mais, de Maurevert, la corde n'est pas assez solide pour nous supporter tous les deux.

— Eh bien, elle cassera, cher ami, voilà tout.

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre des cordes qui cassent...

Le jeune homme, connaissant l'opiniâtreté du capitaine, n'insista pas et se résigna à tenter l'aventure.

Ce fut non sans courir de grands dangers et sans éprouver d'atroces douleurs, que de Maurevert opéra son ascension..... Enfin son pied toucha le sol.

L'apparition du capitaine dans la batterie souleva d'immenses clameurs de joie, et la nouvelle de sa miraculeuse délivrance ne tarda pas à se répandre dans le camp avec la rapidité d'une traînée de poudre.

Bientôt, et malgré la vive canonnade des assiégés, un nombreux cortège accompagna la litière dans laquelle on avait placé l'ex-pendu. C'était un véritable triomphe.

— Compagnons, disait de Maurevert, entourez-moi, je vous prie, de façon que, si l'on tire sur moi, vous me serviez de retranchements ! Ce n'est pas que je craigne la mort ; mais mon existence est à présent si précieuse, qu'on ne saurait trop en prendre soin... Oui, compagnons, grâce au vaillant et gracieux de Maurevert, vous serez avant huit jours maîtres du château de la Tremblais ! Vous souriez d'un air incrédule ! vous avez tort ; je jouis de toute ma raison. Que l'on me conduise auprès de monseigneur de Harlai.

Malgré les instances de Raoul, qui désirait déposer de Maurevert à l'ambulance, les porteurs du brancard durent, sur les injonctions énergiques et réitérées de

ce dernier, se diriger vers la tour où se trouvait monseigneur de Harlay.

Le président des Grands-Jours, à la vue de Maurevert vivant, ne put retenir une exclamation de joie et de surprise.

— Monseigneur, dit le capitaine, sans lui donner le temps de prendre la parole, veuillez, je vous prie, ordonner qu'on nous laisse vous et moi seuls; j'ai à vous entretenir sur-le-champ d'une affaire de la plus haute importance et d'une extrême urgence.

— Mais, capitaine, permettez au moins que l'on aille d'abord quérir un chirurgien.

— Non pas, monseigneur! le bénéfice que j'espère réaliser dans mon entretien, — car j'ai un marché à vous proposer, — sera un bien meilleur allègement à mes souffrances que tous les cordiaux et baumes de la Faculté entière.

— Enfin, capitaine, puisque vous l'exigez...

— Oui, oui, monseigneur! Que tout le monde, excepté le chevalier Sforzi, se retire.

— Monsieur le président des Grands-Jours, reprit de Maurevert quand la foule se fut éloignée, permettez-moi, avant d'entrer en matière, de vous adresser une simple question. Vous semble-t-il que j'aie assez consciencieusement et bravement rempli le rôle de parlementaire que vous avez daigné me confier?

— Oh! certes, capitaine.

— Alors, vous reconnaissez que j'ai bien gagné les

1,500 écus attachés à l'accomplissement de ma désagréable mission ?

— Parfaitement, capitaine !

— Bon !.... A présent que me voici sans inquiétude par rapport à cette créance, j'aborde brutalement, sans phrases aucunes, le sujet qui m'amène près de vous..... Quelle somme accorderiez-vous, monseigneur, à celui qui vous fournirait le moyen assuré de vous emparer du château de la Tremblais ?

Le président des Grands-Jours regarda attentivement son interlocuteur, puis il se mit à hocher la tête d'une façon significative.

— Jour de Dieu ! monseigneur, reprit de Maurevert avec impatience, vous aussi vous me croyez en délire !.... Que diable ! suis-je donc une femme ou un enfant, pour ne pas pouvoir supporter, sans perdre la raison, une chute dans un fossé et une demi-pondaison !.... Vous verrez tout à l'heure, monseigneur, lorsque nous discuterons et débattrons les conditions de notre marché, que je possède tout mon bon sens. Je répète ma question : Quelle somme accorderiez-vous à celui qui vous fournirait le moyen de vous emparer du château de la Tremblais ?

Le président des Grands-Jours hésita.

— Remarquez, monseigneur, reprit de Maurevert, que du châtiment du marquis dépend la tranquillité de la province d'Auvergne et le triomphe de la cause royale. Pensez-vous que ces deux immenses résultats valent moins de dix mille écus ?

— Il me semble, capitaine, que cinq mille écus constituent un denier assez beau pour satisfaire le plus cupide et le plus ambitieux...

— Eh bien, va pour cinq mille écus, monseigneur! Vous voyez que je me montre grand, noble, désintéressé et généreux en affaires.

— C'est donc vous, capitaine, qui devez nous livrer le château de la Tremblais?

— Moi-même, monseigneur!

— Ah! Et où cette lumineuse idée vous est-elle venue? Au haut de votre potence?

— Non, monseigneur; tout au contraire: au fond du fossé dans lequel je suis tombé.

De Maurevert fit cette réponse d'un ton si calme, que le seigneur de Beaumont commença à lui prêter une sérieuse attention.

— Expliquez-vous, capitaine, lui dit-il gravement.

— Monseigneur, reprit de Maurevert, la plus insurmontable difficulté qui s'oppose à ce que nous nous emparions du château, c'est la solidité de ses remparts, à l'épreuve du canon. S'il était donné à notre artillerie d'entamer ces murs de granit, de pratiquer une brèche, nous serions certains, puisque les forces dont nous disposons sont de cinq fois supérieures à celles des assiégés, nous serions certains, dis-je, de monter victorieusement à l'assaut! Vous offrir le moyen de faire une brèche, c'est donc vous donner le

château... Je prie M. le chevalier Sforzi, ici présent, de formuler son opinion à ce sujet.

— Je ne puis qu'approuver vos paroles, capitaine, dit Raoul.

— Ainsi, vous convenez, vous reconnaissez, vous avouez, chevalier Sforzi, continua de Maurevert, que l'établissement d'une brèche entraînerait forcément la prise du château ?

— Mille fois oui, capitaine.

— Eh bien, je vous garantis, moi, sur mon honneur, qu'avant quinze jours d'ici, la brèche sera si large que si l'envie nous en prend, nous y pourrions tous passer ensemble et de front.

Monseigneur de Harlai et Sforzi échangèrent un regard d'intelligence qui n'échappa pas à de Maurevert.

— Messieurs, reprit-il avec un sourire narquois, attendez donc avant de me juger que je me sois expliqué. Le château de la Tremblais est un superbe géant de granit aux jambes d'argile : si sa tête et son corps sont invulnérables, en revanche ses pieds sont faibles et chancelants. Sa base repose sur une roche crayeuse et cassante, qui ne saurait pas même résister au pic d'une pioche. Que cette irréparable défectuosité provienne soit d'une erreur de l'architecte, soit de tout autre motif, peu nous importe ! L'essentiel, pour nous, est que cette défectuosité existe. Or, je vous le dis, sur mon honneur, j'ai vu de mes propres yeux, palpé de mes mains, cassé entre mes doigts

des fragments de cette roche friable... Que nos canons, au lieu de battre en brèche les murailles du château, attaquent sa base, et avant une semaine, quinze jours au plus, un pan tout entier de rempart s'écroulera ! Le seigneur de la Tremblais, le père du marquis actuel, connaissait si bien cette cause de faiblesse, qu'il défendait, sous peine de mort, que l'on descendît dans les fossés du château. Il fit même arquebuser, toute la province se souvient encore de cet événement et pourra vous en garantir la véracité, — il fit même arquebuser, dis-je, un archer ou homme d'armes qui était tombé du rempart dans ces fossés. J'espère, monseigneur, que vous ne m'accuserez plus maintenant de folie et de délire, et que vous voudrez bien prendre en considération la gravité de ma révélation. Du reste, voici un fragment de roche que j'ai emporté avec moi. Saint Thomas lui-même se rendrait à une pareille évidence.

Monseigneur de Harlai et Sforzi étaient convaincus. Pâles d'émotion et de joie, ils gardèrent pendant quelques instants le silence.

— Capitaine, s'écria enfin Raoul, en sautant au cou de Maurevert, et en lui donnant une chaleureuse embrassade, votre présence d'esprit sauve la cause de la royauté et assure ma vengeance!... Mort de ma vie ! il me sera donc enfin permis de laver dans le sang du marquis les outrages que j'en ai reçus.

Tandis que Sforzi parlait, un nuage de tristesse assombrissait le front de monseigneur du Harlai.

— Chevalier, lui dit-il, après une courte hésitation, je ne dois pas vous laisser plus longtemps dans l'incertitude.... J'ai l'intention d'user des pouvoirs que m'accorde Sa Majesté dans sa dernière dépêche, pour vous retirer le commandement en chef de l'armée. Ne voyez point dans cette mesure une marque de défiance en vos talents ou en votre probité. Je vous jure, monsieur, que tel n'est point le motif de ma détermination.

La dépêche de Sa Majesté me conférant le seul droit de disposer en faveur de qui je l'entendrai du commandement des troupes royales, il est inutile d'ajouter, chevalier, qu'à ce commandement près, votre pouvoir reste aussi étendu, entier et illimité, que par le passé; vous ne subissez aucunement une disgrâce.

Monseigneur de Harlai aurait pu continuer longtemps encore sans que Raoul songeât à l'interrompre : il était comme anéanti.

Ce ne fut qu'après un long silence qu'il reprit un peu l'usage de ses sens; alors son indignation déborda, l'orage éclata :

— Monsieur, s'écria-t-il, d'une voix frémissante, il est de mon devoir, et je saurai m'y conformer, quelque pénible qu'il soit, d'obéir aveuglément aux ordres de Sa Majesté... Mais vous, monsieur de Harlai, vous n'êtes pas le roi; j'ai le droit de vous interroger, et je veux, j'exige que vous me répondiez..... Il ne sera pas dit que je laisserai impunément fouler

aux pieds d'un parlementaire mon honneur de soldat. Monsieur le président des Grands-Jours, je vous déclare hautement, en face — et cette déclaration je la répéterai à qui la voudra entendre — que vous êtes un hypocrite...

— Monsieur Sforzi....

— Silence ! — reprit Raoul avec violence. — Ah ! vous vous imaginiez bonnement qu'en compensation de la honte dont vous m'accablez, je me contenterais de vos mensongères assurances d'estime.... Non pas, monsieur, non pas... Si vous ne m'avouez franchement le véritable motif de votre conduite, c'est-à-dire la cause réelle de ma disgrâce, je suis résolu, pour ne pas être soupçonné de félonie et de lâcheté, à ne pas tenir plus compte de votre manteau d'hermine, que vous n'avez respecté mon épée. A la face de toute l'armée, je vous proclamerai un vil et lâche calomniateur.

— Malheureux insensé ! s'écria monseigneur de Harlai en proie à une émotion indicible, j'aurais supporté avec la résignation du chrétien vos plus cruelles injures si elles ne s'étaient adressées qu'au seigneur de Beaumont ; le procureur général de Sa Majesté au Parlement ne peut laisser insulter en sa personne la magistrature du royaume!... Ne vous en prenez qu'à votre emportement de la douleur qui va vous frapper ! Chevalier Sforzi, si je vous retire le commandement de l'armée, c'est pour vous éviter un

crime.... La marquis de la Tremblais est votre propre frère!...

A cette révélation aussi terrible qu'inattendue, Sforzi devint d'une pâleur mortelle; puis, comme s'il eût été frappé par la foudre, il roula évanoui sur le plancher!

XXIII

La veille de l'assaut.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que monseigneur de Harlai avait appris à Raoul le secret de sa naissance. Depuis ce moment, l'infortuné jeune homme, l'air morne et pensif, était resté enseveli dans une tristesse profonde. En vain Diane et de Maurevert avaient tous deux essayé, la première par de douces paroles, le second par de joyeux propos, de le distraire de sa douleur, leurs efforts communs n'avaient abouti qu'à faire dissimuler à Sforzi sa souffrance.

— Cher Raoul, lui avait dit le grand-prévôt de la province d'Auvergne, votre présence dans l'armée

royale est devenue impossible. Vous ne sauriez changer la marche des événements, et de quelque façon qu'ils tournent, ils doivent vous apporter une grande douleur.... Je vous en conjure, retournez à Clermont!

Sforzi avait repoussé cette prière avec un invincible obstination.

— Abandonner mon frère, alors qu'il se trouve dans une position aussi critique, avait-il répondu, ce serait motiver la haine que mon père m'a portée dès ma naissance! Non, de Maurevert, je ne partirai pas! Il faut absolument que je voie mon frère! Qui sait si je ne parviendrai pas, par mes supplications et par mes conseils, à le rappeler aux sentiments de soumission et de fidélité qu'il doit au roi, et à le sauver de sa perte.

— Il ne vous reste pas même cet espoir, Raoul!... Le marquis de la Tremblais, s'il vous tenait en sa puissance, s'empresserait, au lieu de vous écouter, de vous faire accrocher à un gibet.... Or, instruit cette fois par l'expérience, il ne manquerait pas de vérifier la solidité de la corde destinée à vous mettre en évidence.

— Je ne croirai jamais à la possibilité d'un crime aussi épouvantable, de Maurevert.

— Je vous jure, moi, sur mon honneur, que le marquis m'a manifesté cette intention avec une netteté qui ne me laisse aucun doute à cet égard. Ensuite, en supposant même qu'il consentit à se rendre

à vos raisons, à suivre vos conseils, croyez-vous que monseigneur de Harlai accepterait sa soumission forcée? Nullement! Depuis que j'ai découvert le secret de la place assiégée, la position des choses a changé du tout au tout. Assuré maintenant de la prise du château, monseigneur de Harlai ne laissera, sous aucun prétexte, échapper sa proie. Raoul, je vous le répète, il faut que vous retourniez à Clermont!

— Non, jamais, jamais! N'insistez pas, je vous en supplie!

— Mais, mille légions de diables! s'écria de Maurevert impatienté, si vous tenez à vous débarrasser de mes importunités, ou, pour être plus exact, de mes remontrances, donnez-moi au moins une bonne raison.

— Capitaine, il en est une que vous auriez dû deviner depuis longtemps. Ne serait-ce pas me déshonorer à tout jamais que d'abandonner mon poste le veille du combat?

— Bon! voici à présent que vous comptez tirer l'épée contre ce frère que tout à l'heure encore vous vouliez sauver à tout prix! Êtes-vous insensé, Raoul!

— Tirer l'épée contre M. le marquis de la Tremblais, répéta Sforzi avec horreur, et d'un ton de reproche, ah! de Maurevert! de Maurevert! comment une pareille idée a-t-elle pu naître dans votre esprit?... Ne craignez rien.... Je saurai remplir à la fois mon devoir de soldat et mon rôle de frère.... Ce

sera la tête nue et l'épée au fourreau, que je monterai à l'assaut !

— Fou ! fou ! triple fou ! murmura le capitaine comme se parlant à lui-même, se dévouer ainsi sans profit à une mort assurée... comme cela est ingénieux ! Il n'y a que les jeunes gens pour confondre ainsi la bêtise avec l'héroïsme... Ils se figurent tout bonnement être magnanimes alors qu'ils ne sont que sots.

— J'admets la justice de vos reproches, de Maurevert, dit tristement Raoul. Que voulez-vous ? La destinée de chaque homme est écrite dès son berceau. Si Dieu entend que je trépasse de mort violente, je dois me soumettre chrétiennement à mon sort. Le pressentiment qui m'a saisi au cœur, lorsque je me suis mis en route pour aller assiéger le château de la Tremblais, est sans doute un avertissement que le ciel m'a envoyé afin de me rendre la résignation facile. Je me suis résigné, de Maurevert, voilà tout !

— Sang et carnage ! vous appelez votre folie un pressentiment !... Il est incontestable que l'homme décidé à se frapper de sa dague au milieu du cœur peut, sans être un savant nécromancien, prédire à coup sûr son trépas...

Après plusieurs conversations à peu près semblables, de Maurevert, vaincu par l'obstination de Raoul, dut renoncer à le faire changer de résolution.

Le prévôt de la province d'Auvergne, investi, par monseigneur de Harlai, du commandement en chef des troupes royales, — il avait répondu sur sa tête au président des Grands-Jours de la prise du château de la Tremblais, — n'avait pas perdu une heure pour changer la direction du siège. La batterie de brèche, au lieu de continuer à battre inutilement les remparts, avait attaqué la roche friable sur laquelle ils étaient assis, et d'importants résultats obtenus comme par enchantement, prouvèrent bientôt que le capitaine ne s'était point trompé dans ses prévisions !

Aux fréquentes et infructueuses sorties tentées par le marquis, il était aisé de deviner combien sa position lui semblait désespérée. Il demanda même plusieurs fois, par signaux, que l'on voulût bien recevoir un parlementaire ; chaque fois, de Maurevert repoussa impitoyablement ses avances.

Quant à monseigneur de Harlai, — après avoir donné des instructions précises au capitaine, — il était retourné à Clermont, reprendre son fauteuil de président des Grands-Jours. Le quinzième jour après que de Maurevert eut pris le commandement en chef, un événement de la plus grave importance annonça le prochain dénouement du terrible drame qui se jouait depuis si longtemps... A une volée de boulets lancés par les assiégeants, tout un pan de remparts s'écroula.

Des cris frénétiques de joie s'élevèrent dans les rangs de l'armée royale.

— Mort de ma vie ! se dit de Maurevert en se frottant joyeusement les mains, voici donc enfin le coffre-fort qui s'effondre ; il ne tardera pas à y avoir pillage !

Comme les ténèbres commençaient à envahir l'horizon, le grand-prévôt remit au lendemain à donner l'assaut.

Toutefois, et pour surcroît de précaution, il ordonna d'allumer des feux nombreux et de continuer la canonnade pendant la nuit avec plus de vigueur que jamais. Ces précautions prises, de Maurevert se retira dans l'appartement qu'il occupait dans la principale tour de la première enceinte.

Assis devant une table copieusement servie, il se mit, tout en attaquant vigoureusement son souper, à passer en revue les différents cas qui pouvaient se présenter.

— Pourvu, se disait-il, que les assiégés n'aillent pas contraindre le marquis à se rendre à discrétion ! Cela dérangerait beaucoup mes projets et me causerait un grand préjudice ; car alors le pillage n'aurait plus lieu. Bah ! si ces coquins de rebelles sont assez lâches pour jeter le manche après la cognée, je saurai bien les contraindre sinon à une résistance sérieuse, au moins à un semblant d'action. J'affecterai de croire à un guet-apens, je crierai : « sus aux traîtres ! » et la mêlée s'engagera tant bien que mal. Le point essentiel, c'est d'avoir un prétexte qui me permette de briser ou de fouiller tous les bahuts du

manoir!... On prétend que le château regorge de richesses!... Rien que de penser aux trouvailles que me promet la journée de demain, je sens l'eau m'en venir à la bouche! Tiens, mais à propos — je n'avais jamais songé à cela — c'est tout bonnement Raoul que je vais piller!... Ma foi, tant pis!... De deux choses l'une: ou le marquis sera tué ou il échappera au massacre! Dans le premier cas, mon gentil Sforzi héritera d'une assez magnifique fortune, de rentes assez importantes pour qu'il n'aie pas à regretter la perte de quelques vieux sacs d'écus!... Dans le second cas, — peu probable heureusement, — eh bien, je partagerai loyalement mon butin avec Raoul. Ce ne sera encore qu'un faible dédommagement eu égard à tous les déboires, méchancetés, persécutions et infamies que le marquis lui a fait subir jusqu'à ce jour!...

Et si les deux frères passaient de vie à trépas? Qu'en résulterait-il? Parbleu! que le domaine quasi royal de la Tremblais retournerait à la couronne... à moins toutefois que l'un des deux défunts n'en eût auparavant disposé par testament en faveur d'un parent, allié ou ami!... Ah! diable, messieurs des Grands-Jours ont déjà rendu un jugement par défaut qui confisque le marquisat! Il faudrait plaider contre le roi. Bah! les gros procès rapportent toujours quelque chose... on compose avec les juges, et si l'on ne mange pas toute la poularde à soi seul, on en retire toujours bien une cuisse ou une aile!... La

seule chose qui m'embarrasse, c'est d'aborder auprès de Raoul ce scabreux sujet de conversation!... Dois-je à mon âge me laisser arrêter par une aussi puérile considération. Il s'agit tout simplement de colorer d'un ingénieux prétexte ma demande. Voyons, que dirai-je à Raoul? Parbleu! que je m'engage à épouser mademoiselle Diane d'Erlanges! Non, mauvais... mauvais... Raoul est trop jeune et trop amoureux pour apprécier sainement mon offre magnanime, mon généreux dévouement. Il serait jaloux... Je dois chercher un autre prétexte... Parbleu! je n'ai qu'à prendre le contre-pied de ma première proposition! Jurer à mon gentil Raoul que, s'il me fait son légataire universel, je contraindrai Diane à observer un éternel veuvage; que j'occirai tous les prétendants qui se présenteront pour demander sa main! L'amour est le plus féroce et le plus égoïste de tous les sentiments! Raoul acceptera mon offre avec transport. A présent occirai-je les prétendants de mademoiselle Diane? Parbleu! certes que je les occirai, puisque je l'aurai promis! Seulement je verrai par mes discours adroits et savamment calculés à décider mademoiselle d'Erlanges à se convertir à la religion romaine et à prendre le voile dans un couvent!... Les femmes dans le premier moment d'une vive douleur, se jettent volontiers tête baissée dans les moyens extrêmes. Une fois que Diane aura prononcé ses vœux, il faudra bien qu'elle accepte les conséquences de sa détermination. Au reste, cette

enfant, douée d'une angélique douceur, n'est point faite pour les luttes du monde; une éternelle réclusion lui convient à merveille: elle me devra donc son bonheur!... Voilà qui est décidé, je m'en vais aller voir maintenant Raoul.

Tandis que le capitaine se disposait à se rendre auprès de Sforzi, ce dernier, retiré dans ses appartements, était en proie à d'indicibles angoisses. Délivré de toute curiosité importune, il s'abandonnait franchement à son désespoir.

— Mon Dieu! pensait-il, au moment de paraître devant vous, car je le sens, la journée de demain me sera fatale, je vois avec épouvante se dresser devant moi mon passé. O vous, mon Dieu! qui savez mes amères tristesses, mes luttes intimes et douloureuses, pardonnez-moi les violences auxquelles je me suis trop souvent laissé emporter! La seule pensée qui me console, c'est que jamais je n'ai tiré l'épée du fourreau sans y avoir été contraint par une injure... Le sang qui coule dans mes veines est un sang maudit... Prenez en considération, ô mon Dieu, le vice originel que m'ont légué mes ancêtres!...

Bientôt les pensées de Raoul prirent une autre direction: l'image adorée et adorable de Diane se présenta radieuse à son esprit. Alors de grosses larmes soulevèrent ses paupières et coulèrent lentement le long de ses joues....

— Mon Dieu! reprit-il, en élevant la voix, au nom de mon profond repentir, au nom du peu de bien

que j'ai été assez heureux pour accomplir pendant mon court séjour sur la terre, ayez pitié de Diane, accordez-lui votre protection!... Lorsque je ne serai plus, elle se trouvera bien isolée, bien abandonnée!... Ne laissez pas, ô mon Dieu, profaner votre plus bel ouvrage! Plutôt que de laisser Diane souiller sa robe d'innocence, permettez qu'elle déploie ses ailes et remonte vers vous!

Sforzi fit une seconde pause; puis, cette fois, courbant la tête et baissant la voix :

— O mon Dieu! reprit-il, il est une prière qui, malgré moi, revient à chaque instant sur mes lèvres, et que je n'ose vous adresser.... C'est en vain que je voudrais, à l'approche de l'éternité, me détacher entièrement des misérables vanités du monde, mon cœur n'est pas encore mort à l'orgueil.... Faites, ô mon Dieu! que le soleil de demain n'éclaire pas la lâcheté de mon frère... faites que le marquis de la Tremblais succombe en gentilhomme... la tête haute, et l'épée au poing.

En ce moment un coup frappé à la porte de la chambre arracha Raoul à ses tristes pensées!

Il se leva vivement, et se composa à la hâte une contenance. De Maurevert se présenta.

Le grand-prévôt de la province d'Auvergne, quoiqu'il eût préparé son thème à l'avance, ne laissa pas d'être assez embarrassé quand il se trouva en présence de Raoul. Sa joie et son étonnement furent donc extrêmes, quand il vit Sforzi aborder de lui-

même, sans y être provoqué, le délicat sujet du testament.

— Cher ami, lui dit le chevalier, je remercie le hasard qui vous amène ici... Écoutez-moi sans m'interrompre, et quand vous m'aurez entendu, ne me répondez pas... Je désire consacrer à la méditation et à la prière les dernières heures qui me restent à vivre. Malgré la différence de nos caractères, il y a, entre vous et moi, de Maurevert, une inexplicable et sérieuse sympathie. Je sais que je puis compter sur vous..... Cher compagnon, promettez-moi, quand je ne serai plus, de reporter sur mademoiselle d'Erlanges l'affection que vous m'avez toujours témoignée. Jurez-moi que si jamais elle a besoin de votre bras ou de votre esprit, ni l'un ni l'autre ne lui feront défaut!....

Cette demande offrait au capitaine une excellente entrée en matière; néanmoins il n'en profita pas.

Réellement ému de la tristesse et de la résignation de Raoul, ce fut avec un élan dénué de toute arrière-pensée qu'il s'écria :

— Je vous jure, bien-aimé Sforzi, si vos sinistres prévisions se réalisent, de massacrer sans miséricorde et sans pitié tous les prétendants qui brigueront plus tard les bonnes grâces de Diane.

— Vous ne m'avez pas compris, capitaine, reprit Raoul en souriant mélancoliquement; je ne vous demande pas d'opprimer mademoiselle d'Erlanges, tout au contraire : ce dont je vous prie, de Maurevert,

c'est de l'aider de votre expérience, de la protéger de votre épée..... Si mademoiselle Diane croit trouver le bonheur dans un nouvel amour, et que l'homme distingué par elle, soit digne de son choix, il vous faudra regarder cet homme comme votre frère.

— Pour cela non, s'écria le grand-prévôt avec feu. Par Oreste et Pylade ! si vous trépassiez, je ne vous remplacerai pas. Après avoir eu un compagnon tel que vous, Sforzi, il ne me sera plus possible d'aimer qui que ce soit au monde. Je m'engage à protéger mademoiselle d'Erlanges, cela doit vous suffire. Au reste, j'ai idée que si vous mourez, cette plaisante enfant se convertira à la bonne religion, afin de glorifier votre souvenir, et prendra le voile.

Ces paroles causèrent à Raoul une joie qu'il ne put entièrement dissimuler.

— Capitaine, reprit-il, je n'ai plus que peu de mots à ajouter. Voici un testament par lequel je vous reconnais pour mon légataire universel. Je me suis toujours si peu occupé de mes intérêts, j'ai courtisé si maladroitement la fortune, que c'est un piètre cadeau que je vous fais là.

De Maurevert, dès que Raoul lui eut remis le testament, s'était mis à le parcourir avec une avide curiosité.

— Cher Sforzi, s'écria-t-il, s'il vous était égal de reprendre la plume et d'ajouter une clause à cette pièce, vous me rendriez véritablement service..... Vous voyez que je ne me gêne pas avec vous !.

— Quelle clause, de Maurevert ? dictez, j'écrirai.

— Mon Dieu ! Raoul, ne m'en veuillez pas si j'abuse de votre complaisance. Je trouve, moi, que du moment qu'on fait une chose, il faut y donner tous ses soins. Ajoutez donc, je vous prie, que vous me léguez non-seulement tout ce que vous savez posséder, mais bien encore les effets, les terres, l'argent et toutes les autres valeurs auxquelles vous pourriez avoir droit à votre insu ; en un mot, que vous me mettez en tout en votre lieu et place. Ne vous figurez pas, Raoul, que je vous aime moins parce que je prends mes précautions.

La prudence et la logique n'excluent point la sensibilité ! Je vous pleurerai, certes, avec la même sincérité, que votre testament soit bien ou mal rédigé. Seulement, je préfère un document régulier et inattaquable à un titre gauchement confectionné et sans valeur. Cela est tout naturel, n'est-il pas vrai ?

— Certes, capitaine, répondit Sforzi, qui s'assit devant sa table et se mit à modifier son testament dans le sens demandé par de Maurevert.

Lorsque le jeune homme eut terminé ce travail, il prit congé du grand-prévôt par une chaleureuse accolade.

— Cher compagnon, lui dit le capitaine en s'éloignant, je vous jure que, malgré le profit que je retirerais de votre trépas, je prie Dieu du plus profond de mon cœur qu'il vous conserve sain et sauf.

Après le départ de Maurevert, Sforzi jeta un man-

teau sur ses épaules et sortit de son appartement.

— J'ai tort, se disait-il, tout en marchant d'un pas saccadé et irrégulier en accord avec le trouble et l'agitation de son esprit, j'ai tort de vouloir revoir Diane! Cette suprême entrevue ne peut qu'affaiblir ma résignation, ébranler mon courage.....

Raoul, à force de se prouver que sa démarche était imprudente, finit par atteindre une tour que Diane, sous la garde de son fidèle serviteur Lehardy, occupait en entier.

Lorsque le jeune homme entra, il trouva la charmante enfant encore debout et veillant. A son regard langoureux et éteint, à la pâleur de son visage, à l'accablement qui régnait dans ses mouvements, il devina aisément que sa fiancée s'était abandonnée aux larmes.

— Diane, lui dit-il avec une émotion indicible, pardonnez-moi la nouvelle douleur que je vous apporte. Je n'ai su résister au désir de vous répéter une dernière fois, avant de vous perdre à tout jamais, combien je vous aime!

— Pourquoi d'aussi tristes paroles, chevalier? lui répondit-elle en essayant de sourire. Ne parviendrez-vous point à dompter votre lugubre pressentiment? Rien n'est encore désespéré. Pourquoi la journée de demain vous serait-elle plus fatale qu'à tant de braves soldats qui sortiront heureusement de la mêlée!.... C'est mal à vous de douter ainsi de la miséricorde et de la bonté de Dieu. Et puis, monsieur Sforzi, qui

vous force à prendre part à la bataille?... D'où vous vient cette obstination à vous jeter dans le danger, obstination que ni mes larmes ni mes supplications n'ont pu vaincre.

— Diane dit Raoul après un moment de silence, je vous dois la vérité entière. Ma résolution que rien ne saurait affaiblir, prend sa source dans l'horreur de ma position. Ne comprenez-vous point qu'entre vous et mon amour, il existe maintenant une barrière infranchissable : mademoiselle d'Erlanges ne saurait, sans ternir à jamais l'honneur de sa race, porter le nom d'un homme dont le frère aurait péri par la main du bourreau!... Si encore le marquis de la Tremblais succombait en combattant!... Mais, hélas! Diane, il n'en sera pas ainsi!... Le seigneur de la Tremblais a trop longtemps et trop audacieusement bravé la Providence pour que la justice divine le laisse impuni. Il mourra, non pas en rebelle superbe, mais bien comme un vil criminel, et en me léguant son opprobre et sa honte. Vous voyez, Diane, que mon rôle est fini ici-bas, qu'il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.

— Mais, chevalier, interrompit mademoiselle d'Erlanges avec vivacité, vous ne sauriez être responsable des crimes du marquis!... Sa fin tragique, — s'il devient la proie du bourreau, — n'entachera en rien votre honneur. Ne voit-on pas tous les jours des fils, dont les pères ont succombé en attaquant la royauté,

occuper à la cour d'importants emplois et jouir d'une extrême considération?

— Oui, Diane adorée... vous avez raison... Mais, hélas! le jugement que Messieurs des Grands-Jours rendront contre le marquis sera infamant!... Je vous le répète, ils le condamneront comme coupable de vols, de rapt et d'assassinats et non pas comme un sujet révolté!... Puis, enfin, Diane, il est une pensée — que jusqu'à ce jour j'ai su vous cacher — qui me torture et me rend le plus misérable des hommes!

— Quelle pensée, chevalier?

— Celle de savoir qu'il m'est permis, grâce aux pouvoirs extraordinaires dont Sa Majesté a daigné m'investir, de sauver d'un seul mot, d'un seul trait de plume, la vie du marquis. Or, le seigneur de la Tremblais est l'assassin de votre mère. Et moi, j'ai juré sur mon honneur, à monsieur de Harlai, de n'accorder aucune grâce. Il faut donc, Diane, ou que je manque à mon serment et que je laisse impunie la mort de la comtesse d'Erlanges, ou bien que je me couvre du sang de mon propre frère! Vous le voyez, de quelque côté que je me tourne, le sol manque sous mes pieds et je me trouve en face d'un abîme.

— Ainsi, chevalier, si le marquis est fait demain prisonnier, vous le rendrez à la liberté et à l'impunité!... Vous le mettrez à même de recommencer le cours de ses sinistres et sanglants exploits!...

— C'est mon frère! répondit Raoul d'une voix sourde et à peu près inintelligible.

— Votre frère, monsieur Sforzi, reprit Diane avec une généreuse indignation, non pas. Le tigre n'est point frère du lion. L'homme qui, s'il vous tenait en sa puissance, vous ferait périr dans les plus affreux supplices, l'homme qui proclame hautement le déshonneur de votre mère, qui vous renie et vous refuse votre nom, cet homme-là, je vous le répète, ne peut être votre frère. Et puis un tel lien existerait-il entre vous, que l'abominable conduite du marquis vous rendrait toute votre liberté. Enfin, monsieur Sforzi, voudriez-vous, abusant indignement de la confiance que Sa Majesté a mise en votre loyauté, faire perdre au roi la province d'Auvergne ? non, une telle pensée ne saurait vous venir... Avant toute chose, vous êtes un fidèle sujet, un digne gentilhomme!...

— Le marquis est mon frère ! répéta Raoul en baissant la tête. En me montrant les déplorables conséquences que produirait ma félonie, vous ne faites qu'augmenter mon désir de quitter la terre, et d'aller vous attendre dans un monde meilleur!... Diane, parlons maintenant de vous... La journée de demain — du moins tout le donne à supposer — sera terrible ! Diane, je vous en conjure, ne restez pas à attendre l'heure du carnage... Éloignez-vous cette nuit même ! De Maurevert vous fournira une escorte, et notre bon Lehardy vous accompagnera.

— Monsieur Sforzi, interrompit mademoiselle d'Erlanges, si vous avez votre frère à sauver, moi

j'ai ma mère à venger!... Permettez que je vous répète encore aujourd'hui ce que je vous ai déjà dit une fois!... Je veux partager le sort et les dangers des assiégeants du château!... Si mes faibles mains, incapables de supporter le poids d'une arme, ne peuvent aider les vengeurs de ma mère dans leur œuvre de justice, elles serviront du moins à soigner les blessés!... Si ma voix est étouffée par le tumulte de la bataille, ma présence aux endroits les plus périlleux, stimulera l'ardeur douteuse des indécis, doublera le courage des braves. Quel soldat, en voyant une femme rester au poste qu'il songerait à abandonner, n'aurait honte de sa lâcheté? Quel vaillant consentirait à se laisser vaincre en intrépidité par une jeune fille?... Monsieur Sforzi, vous le voyez, moi aussi j'ai un devoir à accomplir : Dieu veuille que le soleil de demain éclaire notre dernier jour? Au revoir, Raoul ; j'ai besoin de me recueillir... de prier.

Le chevalier prit la main de Diane, et la portant à ses lèvres l'humecta d'une larme et la brûla d'un baiser.

Le reste de la nuit se passa, pour les deux fiancés, en une cruelle insomnie.

Au point du jour le bruit des trompettes et des tambours vint se mêler aux rugissements de la canonnade ; un mouvement extraordinaire, une activité

bruyante et fébrile régna dans le camp des assiégés !

Bientôt on vit apparaître de Maurevert revêtu de sa plus belle armure.

L'assaut ne pouvait pas tarder à avoir lieu ; il se fit alors un grand silence.

XXIV

L'Assaut.

Le mouvement le plus difficile et le plus dangereux que devait exécuter l'armée royale était de descendre dans les fossés du château, fossés que leur grande largeur et leur extrême profondeur empêchaient de combler de fascines.

Protégés et aidés par la batterie de brèche qui tirait par-dessus leur tête et refoulait l'ennemi dans la place, les assiégeants, munis de nombreuses échelles, commencèrent leur périlleuse manœuvre.

Malgré l'ordre avec lequel s'opéra ce mouvement, malgré les précautions minutieuses prises par de Maurevert, ce ne fut pas sans éprouver des pertes

sensibles que les royalistes parvinrent à former une colonne d'attaque.

Raoul, la tête nue, en simple pourpoint, n'ayant pour toute arme qu'une frêle épée et une dague de parade, se tenait au premier rang. Malgré l'imminence du danger et l'émotion bien naturelle dans un tel moment, chacun se préoccupait de la folle témérité du jeune homme, tandis que Sforzi, l'air calme, presque joyeux, paraissait ne point se douter de la curiosité, de l'intérêt général dont il était l'objet.

Il rappelait le gladiateur antique qui, le corps brisé par la souffrance et l'âme en proie à de terribles angoisses, se composait une agonie gracieuse et souriait, en mourant, à la foule.

Un observateur qui aurait suivi d'un regard attentif les moindres mouvements de Raoul, ne se serait pas laissé prendre à ce calme trop complet pour ne pas être affecté.

A certains indices, invisibles à la foule, mais d'une mathématique et rigoureuse certitude pour le philosophe, il aurait compris sans peine qu'une horrible et poignante anxiété torturait le cœur de Sforzi.

Lorsque la première colonne d'attaque fut à peu près au complet, de Maurevert donna le signal de l'assaut, et les assiégeants s'élançèrent au pas de course vers la brèche ! Alors de derrière les remparts éclata un ouragan de feu, de plomb et de fer.

Les rebelles, animés par le désespoir, acceptaient bravement le combat.

Tout à coup Sforzi poussa une exclamation de joie, et son visage refléta une indicible expression de bonheur.

Il venait d'entendre, s'élevant au milieu du fracas de la mêlée et dominant le bruit de la bataille, la voix vibrante du marquis qui soutenait et excitait l'ardeur de ses hommes d'armes.

— Bien, bien, mon frère — murmura-t-il, en levant vers le ciel un regard plein de reconnaissance. — O mon Dieu, soyez béni ; l'honneur de mon nom est sauvé !... Il ne sera pas dit qu'un de la Tremblais aura succombé en lâche !

La résistance opiniâtre des assiégés avait arrêté court l'élan des troupes royales ; si une seconde colonne ne fût venue soutenir la première, l'avantage serait resté aux rebelles.

Les nouveaux renforts envoyés par de Maurevert, s'ils ne décidèrent pas la victoire, activèrent au moins le combat et rendirent à la mêlée toute sa fougue, toute son énergie.

Pendant une demi-heure ce furent des détonations incessantes, des cris de rage, des cliquetis de fer. Les arquebuses lançaient des jets de feu, les armures et les épées rendaient des étincelles. Le tumulte était à son comble. La mort planait partout, fauchant à chaque seconde une nouvelle victime ! Les décombres de la brèche ruisselaient de sang !

Sforzi, enivré par l'odeur de la poudre, exalté par la vue du carnage, se déchirait la poitrine avec ses ongles et devait déployer une force de volonté surhu-

maine pour ne point céder à ses instincts de violence.

— O mon Dieu ! disait-il, soutenez-moi, protégez-moi ; faites que je ne succombe pas à la tentation..... Me décider pour l'un ou pour l'autre parti, ce serait me rendre coupable d'un crime..... D'un côté se trouve mon frère, de l'autre la royauté ! Pour qui dois-je vous prier, ô mon Dieu ? je l'ignore... Ma position est si affreuse, si exceptionnelle, les sentiments qui m'agitent sont si divers et si opposés, que je ne possède plus la rectitude de mon jugement... Ma raison est ébranlée... Ayez pitié de moi ! ayez pitié de moi !...

Après une demi-heure d'assaut, une suspension tacite et momentanée des hostilités eut lieu..... Assiégés et assiégeants éprouvaient l'impérieux besoin d'un instant de repos. Les royalistes et les rebelles profitèrent de cette espèce de trêve pour ramasser leurs blessés ; puis, peu après, la bataille recommença. Cette fois, ce ne fut pas de l'acharnement, mais bien de la fureur. Dans l'un comme dans l'autre camp il y avait des morts à venger..... La lutte devint une véritable boucherie !

— Chevalier, murmura une douce voix à l'oreille de Sforzi, au moment où la mêlée atteignait à son apogée, comme il nous serait doux de tomber frappés du même coup, et de mourir ensemble.

A ces accents mélodieux, et qui contrastaient d'une façon si saisissante avec les clameurs des combattants, Raoul pâlit, et se retournant vivement, il aperçut Diane.

Le visage de la jeune fille reflétait l'expression

d'une profonde horreur, d'une douloureuse pitié, mais rien en elle ne décelait la crainte.

— Diane, s'écria Raoul, je vous en conjure à deux genoux, à mains jointes, éloignez-vous.

— M'éloigner, Raoul, jamais !... J'ai juré de partager les dangers des vaillants qui doivent venger l'inique et sanglant trépas de madame la comtesse d'Erlanges, mon honorée mère. Je ne faillirai pas à mon serment. Tant qu'il y aura un rébelle sur la brèche, tant qu'un soldat royal pourra se servir de son épée, je resterai à mon poste !... Pauvre Raoul, comme vous devez souffrir !

— Oui, amie, vous avez raison, je souffre horriblement.... Votre présence ici rend mon agonie affreuse.... À chaque balle qui passé en sifflant près de vous, les battements de mon cœur s'arrêtent, mon sang se fige dans mes veines... j'éprouve des angoisses sans nom... Diane, jusqu'à ce jour, je n'avais pas encore compris la peur... C'est un tourment de damné !.. Diane, je veux que vous partiez.... Oh ! ce n'est plus maintenant une prière, mais bien un ordre que je vous adresse. S'il le faut, Diane adorée, j'emploierai la force pour vous arracher d'ici. J'entends ne point trépasser en blasphémant. Or, si je vous voyais tomber mortellement atteinte, ma bien-aimée Diane, je renierais Dieu !... Diane, ne me laissez point perdre mon âme, ne me privez pas de l'éternité, après laquelle j'aspire. Venez, venez !

Mademoiselle d'Erlanges se recula vivement ; mais

Raoul l'enveloppa de ses bras nerveux, et la soulevant du sol, se disposa à l'emporter en un lieu de sûreté.

Déjà le jeune homme s'éloignait de la brèche lorsqu'une main de fer le saisit par l'épaule et l'arrêta court.

Réduit à l'impuissance par le précieux fardeau dont il était chargé, Raoul poussa une exclamation de rage, et soutenant Diane d'un seul bras, porta sa main devenue libre à sa dague.

— Par le dieu Mars ! s'écria une voix tonnante, il me semble, chevalier, que vous allez manquer de respect à votre chef, et faillir à votre devoir de soldat !....

— Ah ! c'est vous, capitaine... Au lieu de me retenir, aidez-moi plutôt à mettre mademoiselle d'Erlanges en lieu de sûreté.

— Que nenni, répondit de Maurevert, sans cesser son étreinte ; il est un temps pour tout, Raoul, pour la galanterie comme pour la gloire... Je regrette sincèrement que mademoiselle d'Erlanges, repoussant mes conseils et mes prières, se soit obstinée à partager nos dangers ; elle était libre de ses actions, j'ai dû la laisser satisfaire son caprice. Mais ce que je ne saurais souffrir, et ce que je ne souffrirai pas, c'est que vous, le chevalier Sforzi, vous abandonniez lâchement votre poste et donniez ainsi un fatal exemple à l'armée... Fuir, Raoul ! lorsque l'avantage de la journée est encore incertain, lorsque la rage des rebelles décime les troupes royales, lorsque le sang

coule à flots!.... Oh! ce serait honteux!.... Plutôt que de vous laisser vous déshonorer ainsi, je préférerais vous casser la tête d'un coup de pistolet!.... quitte à expliquer plus tard à mon désavantage votre tragique trépas...

N'allez point vous figurer au moins que l'espoir d'hériter de vos dépouilles me fasse vous retenir..... Je vous jure, Raoul, sur mon honneur, que c'est seulement dans le double intérêt de votre gloire et de la discipline que je m'oppose à votre dessein.... Allons, chevalier, laissez là mademoiselle d'Erlanges et suivez-moi... Je vais lancer une troisième colonne d'attaque, mon dernier espoir. Notre présence à la tête de ces braves gens est indispensable. Chevalier Sforzi, je vous somme, au nom du roi, d'avoir à m'obéir!

Tandis que de Maurevert prononçait ces paroles avec un ton d'autorité et de dignité sérieusement senti, Diane, toute palpitante, profitant de la surprise de Raoul, glissa entre ses bras et s'enfuit loin de lui.

— Malédiction! s'écria Sforzi, puisqu'il est dans la destinée des la Tremblais de ne pouvoir échapper au crime, et que moi je suis un de la Tremblais, eh bien, que mon sort s'accomplisse... Je vais combattre contre mon frère!

Quelques minutes plus tard, de Maurevert et Raoul, tenant la tête de la troisième colonne d'attaque, se lançaient avec une sauvage impétuosité sur la brèche.

Seulement Sforzi, avant de monter à l'assaut, avait jeté sa dague.

Cette dernière et désespérée tentative des royaux parut d'abord ne pas devoir être couronnée de succès. La vigoureuse façon dont les assiégés les reçurent, jeta la confusion dans les rangs des piquiers.

— Mille furies ! s'écria de Maurevert qui dominait les combattants de toute la hauteur de sa tête, mille furies ! N'oubliez point compagnons ! qu'abandonner son capitaine, c'est se rendre coupable de lâcheté, de félonie, et s'exposer à être passé plus tard par les armes ! A présent que vous voilà avertis, faites comme bon vous l'entendrez... Moi, je vais de l'avant, et je vous jure que je ne reculerai pas.

De Maurevert, après avoir prononcé ces paroles, prit son élan, puis, semblable au sanglier furieux qui éventre et bouleverse une meute sur son passage, il renversa cinq à six rebelles, et, la tête baissée, soufflant comme un buffle, frappant d'estoc et de taille, il poursuivit sa route sans dévier de la ligne droite.

La colonne d'attaque, électrisée par son exemple, s'élança à sa suite avec le bruit et l'impétuosité d'une avalanche.

Dix minutes plus tard, le drapeau blanc fleurdelysé flottait sur le bastion du château.

— Joies de l'enfer ! s'écria de Maurevert en secouant son épée ruisselante de sang, il y a longtemps que je n'avais fait une si rude et si joyeuse besogne !...

Allons, compagnons, poursuivons ces misérables!...
En avant!...

De Maurevert s'aperçut alors qu'une vingtaine de ses soldats au plus se trouvaient à ses côtés. Le reste de la colonne achevait les blessés restés sur la brèche.

— Ah! vous voici, Sforzi, dit-il. Quoi! pas même une égratignure!... Vous voyez bien, gentil et aimé compagnon, que le ciel vous protège, et que votre pressentiment ne signifiait rien du tout! Par les dix mille vierges du ciel! vous aussi vous nous avez suivis, plaisante, courageuse et adorable damoiselle d'Erlanges!... Votre héroïsme, digne de l'antiquité, restera dans l'histoire!

Allons, compagnons, profitons de la stupeur des rebelles pour compléter notre victoire... Nous sommes assez nombreux pour les poursuivre en attendant que le reste de la colonne nous rejoigne. En avant! en avant!...

De Maurevert, sans s'occuper s'il était oui ou non suivi, venait de s'élancer dans la direction des fuyards, lorsque le sol trembla sous ses pas et qu'une épouvantable détonation le jeta par terre.

Une mine creusée par les assiégés derrière la brèche venait de sauter, engloutissant dans un gouffre de feu et écrasant sous une pluie de pierres et de débris une centaine de soldats royaux.

— Pourvu que Raoul et Diane n'aient pas été atteints, murmura de Maurevert, qui se remit avec une remarquable promptitude de ce choc terrible.

— Que vois-je ? reprit-il presque aussitôt. Il vaudrait mieux que la mine nous eût envoyés aux cent mille diables... Au moins, nous ne souffririons plus ; tandis que le trépas qui maintenant nous attend, sera plein de désagréments et d'une ennuyeuse longueur !

En effet, l'explosion de la mine, chargée outre mesure, en creusant un gouffre à la place de la brèche, avait mis une barrière à peu près infranchissable entre les assiégés qui déjà avaient pénétré dans le château et ceux restés dans les fossés.

Ainsi isolés du reste de l'armée, de Maurevert et ses quelques compagnons n'avaient à compter sur aucun secours immédiat et se voyaient réduits à leurs propres forces.

Or, que pouvaient une vingtaine d'hommes plus ou moins grièvement blessés, contre les quatre cents combattants valides dont le marquis disposait encore.

— Compagnons, s'écria de Maurevert en réunissant à la hâte ses soldats épouvantés, nous devons remercier le hasard de la magnifique position qu'il nous fait. Les envieux de notre gloire, qui auraient contesté notre arrivée sur les remparts ennemis avant le reste des troupes royales, se trouveront contraints de nous rendre justice. Il ne s'agit plus pour nous maintenant que de résister, jusqu'à ce que le reste de l'armée puisse nous rejoindre. La terreur des assiégés rend notre tâche facile. Qui sait même s'ils oseront nous attaquer !

L'assurance affichée par de Maurevert, assurance qu'il était bien loin d'éprouver en lui-même, rendit un peu de confiance à ses hommes d'armes : ils se rangèrent en ordre de bataille et se mirent sur la défensive.

Diane d'Erlanges fut placée au centre de ce petit groupe ; Sforzi, resta aux côtés de la jeune fille.

L'événement ne tarda pas à donner un éclatant et triste démenti à l'espoir exprimé par de Maurevert.

Les assiégés, qui s'étaient enfuis afin d'éviter l'explosion de la mine, voyant l'œuvre de destruction accomplie, poussèrent de bruyantes clameurs de joie, et revinrent à la charge avec un redoublement de fureur ! De Maurevert et ses vingt hommes soutinrent le premier choc avec une admirable fermeté ; ils puisaient une ardeur nouvelle dans leur désespoir. Assurés de succomber, ayant fait le sacrifice de leur vie, ils n'aspiraient qu'à se ménager de sanglantes funérailles.

La voix de Maurevert éclatait, formidable et sonore, au milieu du cliquetis des épées et des détonations des arquebuses.

Le grand-prévôt de la province d'Auvergne, inspiré par l'ardeur de la lutte, inventait des jurons d'une originalité et d'une énergie sans pareille.

Chacun de ses jurons était accompagné d'un coup d'épée et chacun de ses coups d'épée jetait un rebelle sur le carreau.

Sans la remarquable solidité de sa cuirasse, faussée

en vingt endroits, depuis longtemps le géant eût été victime de sa témérité.

— Mort de ma vie ! murmura-t-il en secouant vivement sa tête afin de rejeter la sueur qui coulait de son front sur ses yeux et l'aveuglait. Mort de ma vie ! si l'on tarde à venir à notre secours, cette bagarre nous sera fatale. Que le diable extermine les fainéants qui nous laissent ainsi dans l'embarras !

Diane, tremblante et émue, se serrait instinctivement contre Sforzi, et, incapable de prononcer une parole, levait vers le ciel des yeux suppliants.

Après cinq minutes de combat, un mouvement d'hésitation se manifesta parmi les royaux. Leurs rangs commencèrent à s'ébranler.

Raoul, le visage bouleversé par la colère ne put contenir davantage les sentiments qui lui brûlaient le sang. Avec cette merveilleuse lucidité que l'imminence du danger donne aux âmes fortes et vaillantes, il vit les conséquences de leur défaite, c'est-à-dire Diane livrée à l'implacable vengeance et à l'odieux amour du marquis !

Alors sa conscience cessa de parler : le souvenir du passé lui revint ardent, inexorable ! Les persécutions, les injures, les outrages dont le marquis l'avait accablé se représentèrent à son esprit avec une telle vivacité, que le frère disparut devant l'ennemi !...

— Courage, amis ! s'écria-t-il d'une voix vibrante de fureur. Ne laissons pas aux troupes la gloire de nous dégager. Taillon en pièces ces chiens maudits !

C'est à peine s'ils sont trois contre un !... Vive le roi ! sus aux rebelles !

Raoul avait ramassé l'épée d'un mort ; avant que Diane eût le temps de s'opposer à son action, il écarta violemment les hommes d'armes placés devant lui, et d'un bond de tigre s'élança au milieu de la mêlée.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées que les assiégés fuyaient, ou, pour être plus exact, se retiraient en désordre.

L'intervention de Sforzi, en électrisant les royaux, leur avait donné la force d'accomplir ce dernier acte d'héroïsme qui couronnait si dignement leur admirable résistance. Hélas ! ce suprême effort ressemblait aux vives lueurs que jette la lampe privée d'huile avant de s'éteindre. De vingt soldats royaux, il n'en restait plus que dix debout : encore ces derniers, accablés sous leur propre triomphe, se sentaient-ils incapables de résister une minute de plus ! Ce fut donc dans toute la sincérité de son cœur que de Maurevert s'écria en voyant apparaître un nouveau groupe de rebelles :

— Gentil Raoul, embrassons-nous, et adieu, c'est fini.

Sforzi, les yeux brillants d'un enthousiasme sans égal, les muscles agités par un tremblement convulsif, les lèvres pâles et contractées, le front sillonné par ce singulier réseau de veines, l'indice assuré de ses crises de fureur, n'entendit pas le capitaine.

Toutes ses facultés, toute son attention semblaient concentrées dans la fixité de son regard.

Tout à coup il poussa un cri surhumain, un cri qui fit tressaillir les assiégés et les assiégeants ; à quelques pas devant lui se trouvait le marquis de la Tremblais... L'audacieux et puissant rebelle accourait à la tête de nouvelles forces écraser les débris de la petite troupe royaliste.

La vue de Sforzi causa au seigneur de la Tremblais une émotion non moins grande que celle éprouvée par Raoul.

Sa haine pour ce dernier était si violente qu'elle lui donna le courage dont il manquait.

— Misérable bâtard, lui cria-t-il, si la bassesse de ta condition laisse un peu de chaleur à ton sang, de valeur à ton cœur, viens croiser ton épée contre la mienne !

Cette provocation mit le comble à la fureur du jeune homme et fit évanouir les scrupules instinctifs qui le retenaient encore.

— Assassin et infâme, lui répondit-il d'une voix étouffée, c'est le ciel qui t'envoie à ta perte !...

Alors les deux jeunes gens s'élançèrent l'un contre l'autre.

Ce duel monstrueux — car pas un des témoins de cette scène terrible n'ignorait les liens du sang qui unissaient les deux adversaires — ce duel monstrueux, suspendit pour un instant les hostilités, et apporta un grand soulagement aux royaux.

Sforzi, la poitrine découverte et la tête nue, avait un désavantage extrême sur le marquis tout bardé de fer.

La certitude que leur maître ne pouvait avoir le désavantage ne contribuait pas peu à l'inaction des rebelles.

Deux fois Raoul se fendit et deux fois la pointe de son épée s'émoussa contre la cuirasse du marquis.

— Mort de ma vie ! se dit de Maurevert, qui, sorti des rangs, se tenait à deux pas à peine des combattants, mort de ma vie ! il m'est impossible de laisser continuer plus longtemps cette lutte sacrilège et si disproportionnée... Je crois que voici le moment d'agir... Les troupes ne sauraient plus tarder beaucoup à venir à notre secours... Oui... c'est cela... Allons, à la besogne !... Laisser massacrer Raoul au moment où il achève de rédiger son testament en ma faveur, ce serait tout bonnement ignoble... Ma foi ! si je ne réussis pas, si l'on me dague sur place... tant pis ! Après tout cela vaut encore mieux que d'être pendu.

Le grand-prévôt de la province se rapprocha tout doucement du marquis, puis, lorsqu'il se trouva à sa portée, il s'élança sur lui, l'enleva dans ses bras, le jeta rudement par terre et lui appuya le genou sur la poitrine... Le capitaine avait exécuté cette action avec une si impétueuse rapidité que la pointe de sa dague entamait déjà le col du châtelain avant qu'aucun de ses hommes d'armes eut pu venir à son secours.

— Compagnons ! s'écria de Maurevert en se retour-

nant vers les rebelles stupéfaits, si vous faites un seul pas en avant, je cloue ce vilain hibou au sol... Enfants, croyez-moi, cet événement est la chose la plus heureuse qui pouvait vous arriver... Je vous engage ma parole de soldat, de capitaine, que ceux d'entre vous qui mettront tout de suite bas les armes seront absous de leur crime de rébellion ; et pourront se retirer sains et saufs là où bon leur semblera, et cela sans être aucunement incommodés, ni molestés... C'est tout bonnement la vie que je vous accorde, car, dans dix minutes, le château sera au pouvoir des troupes royales, et vous serez tous massacrés ou pendus... Quant à la vengeance du marquis, vous n'avez pas à vous en préoccuper... De toute façon son compte est réglé ! Si vous êtes assez insensés pour refuser mon généreux pardon, je l'occis incontinent... Si vous acceptez mon offre, je le livre à messieurs des Grands-Jours, qui, soyez-en assurés, en feront prompte et bonne justice !

A ces paroles prononcées par de Maurevert, avec ce ton d'autorité qu'il savait si bien prendre quand les circonstances l'exigeaient, les assiégés hésitèrent. Ce qui jusqu'alors avait soutenu leur courage, ou plutôt leur désespoir, c'était la certitude que rien ne saurait les sauver, une fois vaincus, du châtement qu'ils avaient encouru par leur rébellion.

Aussi, à l'assurance d'un pardon sur lequel ils ne comptaient plus, leur ardeur se dissipa-t-elle comme par enchantement. De Maurevert devina à leurs chu-

chotements, à leurs regards, qu'il était inutile de déployer de nouveau son éloquence ; il se contenta seulement de serrer vigoureusement la gorge du marquis de façon à l'empêcher de prononcer un mot.

La délibération des assiégés dura à peine une demi-minute.

— Monseigneur, dit un de leurs chefs en sortant des rangs, tout le monde sait que le capitaine de Maurevert n'a jamais manqué à un de ses engagements... Nous vous remercions de votre pardon, et nous mettons bas les armes. Soyez au reste assuré, monseigneur, que, si ce n'était la crainte que nous inspirait la cruauté du marquis, pas un de nous n'eût jamais consenti à combattre contre sa Gracieuse Majesté notre seigneur Henri III, roi de France.

— Par la mort ! compagnons, s'écria le grand-prévôt de la province d'Auvergne, votre soumission arrive juste à temps. Entendez-vous les trompettes qui sonnent l'assaut ? Cinq minutes plus tard vous étiez tous passés au fil de l'épée. Allons, restez près de moi ; sans cela je ne saurais répondre de votre sûreté.

De Maurevert disait vrai : à peine un quart d'heure s'était-il écoulé, que les royaux envahissaient le château par vingt côtés différents à la fois, et massacraient impitoyablement tous les ennemis qui leur tombaient entre les mains.

Le marquis de la Tremblais, solidement attaché, ainsi qu'un vil criminel, avait été remis par de Maurevert à la garde d'une compagnie de piquiers.

L'excellent grand-prévôt s'était déchargé avec empressement de cette responsabilité afin de pouvoir se livrer tout entier au pillage.

Quant à Raoul, l'air sombre, la contenance abattue, le visage baigné de larmes, il se tenait à l'écart, dans l'embrasement d'un canon.

— Oh ! se disait-il, pourquoi mon pressentiment ne s'est-il pas réalisé ? Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis, qu'une balle me frappât au cœur ?... Misérable que je suis !... J'ai osé menacer les jours de mon propre frère... de mon frère aîné... du chef de ma famille ! Je me fais horreur à moi-même !... Oh ! je saurai réparer ma faute..... expier mon crime ?..... Non... non... jamais le marquis de la Tremblais ne portera, moi vivant, sa tête sur un échafaud ! Que messieurs des Grands-Jours le condamnent, c'est leur droit, moi je lui ferai grâce !... Monseigneur de Harlai m'accusera de parjure. Le roi me retirera ses bonnes grâces... me bannira... Diane me demandera compte du sang de la comtesse d'Erlanges... les nombreuses victimes du marquis me maudiront. Je serai pour tous un objet de mépris et d'horreur... Eh bien, soit ! je préfère encore ces reproches, ce déshonneur, ces malédictions, cette disgrâce, à la voix de ma conscience, qui, si je livrais le marquis aux mains du bourreau, ne cesserait de me crier : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère. »

XXV

Abel et Caïn.

La résistance des rebelles avait été acharnée, la vengeance des assiégeants fut terrible.

Des quatre cents défenseurs du château, trente seulement, c'est-à-dire ceux auxquels de Maurevert avait promis la vie, s'ils mettaient bas les armes, survécurent à cette sanglante journée. Tous les autres furent impitoyablement passés au fil de l'épée.

Un moment la rage des vainqueurs, excitée par cet immense massacre, prit même un tel essor, que de Maurevert dut, pour sauver le château de l'incendie, employer la force contre les siens.

Une fois le château pillé et dévasté de fond en

comble, la fureur des royaux se tourna contre le marquis de la Tremblais.

Des groupes d'hommes d'armes, ivres de vin et de sang, demandaient, en poussant d'affreuses vociférations, qu'on leur livrât le prisonnier.

Raoul, l'épée à la main et à la tête d'une vingtaine d'hommes sur lesquels il savait pouvoir compter, se tenait devant la porte de la tour où était enfermé son frère.

La contenance résolue, et les adroites remontrances du grand-prévôt parvinrent à calmer cette effervescence, à conjurer cet orage.

Enfin la nuit mit un terme aux scènes épouvantables de la journée : les troupes, exténuées de fatigue, rassasiées de meurtres, se décidèrent à prendre un peu de repos.

Des sentinelles de bonne volonté se placèrent aux environs de la tour qui servait de prison au marquis. Les royaux soupçonnaient les intentions de Raoul et ils n'entendaient point lui sacrifier leur vengeance.

Il était minuit, un profond silence régnait dans le camp, lorsque Sforzi, enveloppé dans son manteau, se présenta devant le corps-de-garde établi à l'entresol de la prison.

Les piquiers, touchés de la douleur et de l'accablement que décelait la contenance du jeune homme, se rangèrent respectueusement devant lui pour le laisser passer.

Ce fut d'un pas chancelant, et le cœur violemment

agité, que Raoul franchit une vingtaine de degrés : puis, d'une main tremblante et glacée qu'il poussa une porte qui donnait entrée aux appartements du premier étage.

L'émotion éprouvée par l'infortuné se changea bientôt en un vif étonnement, lorsqu'il aperçut le capitaine de Maurevert couché tout de son long sur le sol, en travers d'une porte située au fond de cette pièce.

Le grand-prévôt de la province d'Auvergne, quoique ses ronflements sonores annonçassent l'intensité de son sommeil, se leva d'un bond à l'entrée de Raoul.

Le vieux capitaine, façonné depuis longtemps à la vie des camps, était parvenu à acquérir la précieuse et bizarre faculté d'être tiré par le plus léger bruit de son plus profond sommeil.

— Ah ! c'est vous, cher compagnon, dit-il sans montrer aucune surprise de la visite nocturne de Raoul, ma foi, je vous attendais.

— Vous m'attendiez, de Maurevert ?

— Parfaitement, cher ami ; et la preuve, c'est que je suis couché ici sur la dure, au lieu de reposer douillettement dans mon lit. Vous venez, Raoul, pour sauver le marquis n'est-ce pas... N'essayez point de me tromper, vous ne savez pas manier le mensonge !

— Eh bien ! quand même mes intentions seraient telles que vous les supposez, capitaine ? s'écria Sforzi.

— Eh bien, alors, bien aimé Raoul, je m'opposerais à l'accomplissement de ces susdites intentions, interrompit froidement le grand-prévôt.

— Prenez garde ! de Maurevert... si vous disposez de la force, j'ai pour moi le droit... Vous pourriez payer très-cher plus tard votre désobéissance d'à présent !

— Des menaces de vous à moi, mon cher Raoul, dit le capitaine d'un air peiné, cela n'est pas possible : ce serait un crime de lèse-amitié... Cher compagnon, avant de vous fâcher ainsi, accordez-moi au moins la grâce de m'expliquer.

De Maurevert fit une légère pause, puis prenant le silence du jeune homme pour un acquiescement, il reprit :

— Que Sa Majesté vous ait conféré le droit de grâce, cela ne me regarde pas. Je ne sais moi et ne dois savoir qu'une seule chose ; c'est-à-dire qu'en ma qualité de général en chef des troupes royales, je suis le seul et unique maître dans mon camp. Il est incontestable, Raoul, que si après tout l'argent dépensé, tout le sang versé pour s'emparer de la personne du marquis, je lui rendais la liberté, messieurs des Grands-Jours me mettraient en accusation et me condamneraient à avoir la tête tranchée. Or, vous ne sauriez vous imaginer, cher Raoul, comme il me serait désagréable, après avoir été déjà à moitié pendu, d'être complètement décapité... Je ne puis raisonnablement sacrifier, en faveur de l'homme qui

m'a fait si injustement accrocher à un gibet, les beaux restes de ma robuste et joyeuse jeunesse... Il vaut mieux, dit-on, tuer le diable que d'être tué par lui... Or, en comparaison du marquis, qui est un triple démon, je passe moi à l'état d'un innocent petit ange!... A présent, Raoul, quand bien même je voudrais vous aider à sauver l'homme que vous vous obstinez bien à tort à considérer comme votre frère, cela ne me serait pas possible! L'armée, indignée des crimes de ce monstre, s'opposerait à ma volonté, et entrerait en pleine rébellion! Cher Raoul, ne vous opiniâtrez pas!... Tenter de faire évader le marquis, ce serait hâter sa mort!... Il serait mis tout aussitôt en pièces, haché menu, déchiqueté à bec et à ongles, et ce dont je ne me consolerais jamais, il vous entraînerait dans sa chute. Bien aimé compagnon, croyez-moi, ne voyez point l'homme aux Apôtres. Retournez dans votre logis et laissez au temps et aux circonstances le soin de dénouer tous ces événements.

Les raisons données par de Maurevert étaient si logiques, si irréfutables, que Sforzi dut renoncer à les combattre.

— Capitaine, lui répondit-il, la plus forte et la plus puissante de toutes les considérations que vous achevez de me soumettre, est sans contredit la dernière. Oui, je reconnais en effet que faire évader cette nuit le marquis de la Tremblais, ce serait l'envoyer à la mort. Je saurai attendre un moment plus

opportun. A présent, de Maurevert, laissez-moi passer, il faut que je voie mon frère.

— Votre frère, Raoul ! répéta le grand-prévôt d'un ton où le reproche et la pitié se mêlaient à doses égales, se peut-il que vous continuiez à appeler de ce nom sacré ce monstre hideux !... Votre frère, celui qui vous a envoyé à la potence ! votre frère, celui qui n'a pas craint de porter une main brutale sur votre chaste Diane ! votre frère, celui qui, à la face de tous, et sachant les liens qui vous unissaient, vous a flétri du nom de bâtard ! votre frère, enfin, l'homme qui à l'heure présente, et tandis que vous voulez vous dévouer si sottement et si noblement à son salut, n'a qu'une pensée, qu'une idée, qu'un désir : désaltérer sa haine dans votre sang ! Ah ! Raoul, Raoul, si cette folle capricieuse que l'on nomme la Jeunesse ne vous soufflait pas ces niais conseils, je vous tiendrais pour le plus sot gentilhomme qui soit au monde !...

— Capitaine, répondit tristement Sforzi, vous ne me comprenez pas ! Non-seulement je ne ressens aucune affection pour le marquis, mais je vous avouerai même qu'il me faut déployer une force extrême de volonté pour ne point éprouver, à sa pensée, des sentiments de haine. N'importe ! Le seigneur de la Tremblais n'en reste pas moins le fils de ma mère, de cette infortunée et sainte femme, que la douleur de m'avoir perdu a conduit au tombeau... Je vous le demande, capitaine, si la marquise vivait

aujourd'hui, pensez-vous qu'elle me conseillera d'abandonner mon frère? Non, mille fois non!... Elle oublierait dans ses nobles angoisses et sa dignité et sa position de mère, elle se jetterait à mes genoux, me supplierait à mains jointes, en sanglotant, de sauver l'infâme et l'assassin qu'elle porta dans ses flancs, qu'elle allaita de son lait, qu'elle vit sourire au berceau... Or, de Maurevert, sachant quelle eût été la conduite de ma mère, ne serait-ce pas odieusement abuser de son absence de la terre que de méconnaître ses intentions, de repousser ses prières!... O ma mère adorée! poursuivit Raoul dont les yeux se remplirent de larmes, puisque la fatalité m'a privé de la douceur de tes caresses, de l'ineffable bonheur de ton amour, c'est bien le moins que je cherche dans le culte de ta vénérée mémoire un dédommagement à la perte de ces inestimables trésors. Il me semble que touchée de mon obéissance filiale, tu laisses tomber sur moi, du haut du ciel, un regard attendri. Bon de Maurevert, vous qui aussi auriez été si heureux — bien souvent vous me l'avez dit — de connaître votre mère, ne vous opposez pas plus longtemps à ma résolution. Obéir à sa mère morte, capitaine, c'est conquérir son immortel amour, c'est la voir par la pensée, c'est ne plus rester seul et isolé sur la terre...

A ces paroles prononcées avec une poétique ferveur, avec l'accent de la sensibilité la plus sentie, de Maurevert sentit ses yeux devenir humides.

Alors, honteux de son émotion, et désirant la cacher, il fit entendre le plus formidable et le plus monstrueux de tous les jurons qui eût jamais passé à travers ses épaisses moustaches.

— Mort de ma vie ! murmura-t-il lorsque Raoul fut entré dans la pièce où le marquis était retenu prisonnier, il est certain que si j'avais pensé à ma mère toutes les fois, par exemple, que j'ai pris d'assaut un couvent, cela aurait évité bien des désagréments à un nombre considérable de nonnains ! Définitivement, j'ai dû causer bien des ennuis à l'ombre de ma mère... Bah ! c'était une femme d'esprit que madame de Maurevert ; elle m'aura tenu compte, dans ces scabreuses circonstances, de ma qualité de huguenot !

Mille millions de diables ! mon sot attendrissement me fait oublier le marquis et mon gentil Sforzi... Ne les laissons point, même pendant une minute seuls ensemble... Je dois autant me méfier de la ruse et de la méchanceté du premier, que de la loyauté et de la générosité du second !

Le marquis se tenait debout, immobile, dans l'angle le plus obscur de sa prison, à peine éclairée par une lampe accrochée au mur, lorsque Sforzi s'offrit inopinément à sa vue.

A l'apparition du jeune homme, il tressaillit, et une expression de haine implacable tordit les muscles de son visage.

Quant à Raoul, il ne put retenir un douloureux

soupir en remarquant les cordes qui liaient les mains du rebelle vaincu !

Un assez long silence régna d'abord entre les deux frères, ce fut Sforzi qui le premier entama l'entretien.

— Marquis de la Tremblais, dit-il d'une voix émue, vous devinez sans doute le but de ma visite ?

— Parfaitement, monsieur, interrompit le châtelain avec un sourire plein d'ironie et de mépris, vous désirez jouir de mon humiliation, vous repaître du spectacle de mes souffrances !... Au fait, vous avez raison : ma chute met un terme à vos terreurs... Pourquoi pâlir ainsi, noble chevalier Sforzi ? Les liens qui serrent mes mains sont si solidement attachés qu'ils pénètrent dans ma chair... Tout mouvement m'est impossible. Ne vous gênez pas pour m'injurier tout à votre aise, vous ne courez aucun danger !

— Monsieur, répondit doucement Raoul, vous vous méprenez étrangement sur mes intentions. Si je me trouve maintenant en votre présence, c'est qu'un lourd remords pèse sur ma conscience et que votre pardon peut seul rendre le calme à mon esprit. Je viens, marquis, vous demander humblement pardon du mouvement de folie auquel je me suis laissé emporter, lorsque j'ai eu le malheur de tirer l'épée contre vous, mon frère.

— Vraiment, s'écria le prisonnier en accompagnant ses paroles d'un éclat de rire sec et strident,

vraiment vous êtes doué, illustre Sforzi, d'une ingéniosité que je ne vous soupçonnais pas. Maître Benoist et Chérubin, de si regrettable mémoire, n'étaient que de naïfs enfants auprès de vous.

— Mon frère !...

— Allons donc, trêve d'hypocrisie. Il est inutile que vous conserviez plus longtemps ce masque de magnanimité sous lequel vous espérez cacher votre haine !... Laissez donc librement éclater votre joie... Je vous répète que j'apprécie parfaitement la portée de votre démarche. Sachant le dédain complet, absolu que j'aurais opposé à vos injures, comprenant que vos insultes partiraient de trop bas pour arriver jusqu'à moi, vous avez voulu m'avilir en m'offrant votre protection, en affectant de croire que je suis votre frère ! Oui, j'avoue que ce genre de torture était fort ingénieux... malheureusement un piège aussi grossier ne pouvait réussir... vous, mon frère !.. dérision amère.

La seule chose qu'il me soit possible de vous accorder, illustrissime chevalier, c'est de voir en vous un bâtard, et encore quel bâtard !... Le fils d'une vassale indigne ou d'une folle de son corps que le marquis de la Tremblais aura, dans un soir de désœuvrement, rencontrée sur sa route et repoussée ensuite dédaigneusement du pied !... A présent que vos intentions me sont connues, noble Sforzi, faites-moi grâce de votre sublime éloquence. Je n'ai jamais aimé discourir avec les manants ; éloignez-vous.

Pendant que le marquis prononçait ces injustes et injurieuses paroles, Raoul pâlissait à vue d'œil : un moment même il parut vouloir l'interrompre, mais il parvint à dompter son indignation et continua à garder le silence.

— Marquis, lui répondit-il enfin, à quoi bon inventer cette fable invraisemblable ? vous n'ignorez pas que le même flanc nous a portés, que l'infortunée et sainte dame de la Tremblais est notre mère.

— Eh bien, alors, la marquise a terni la gloire de son nom, manqué à l'honneur de sa race, interrompit violemment le prisonnier.

Raoul tressaillit ; une expression d'indicible et généreuse indignation anima son visage. Toutefois, comprimant de nouveau l'ardeur de son sang, ce fut d'une voix triste qu'il reprit la parole :

— Mon frère, dit-il, l'horreur de votre position m'explique seule l'impiété de vos blasphèmes. Blessé dans votre orgueil, dépouillé de vos biens, menacé d'une mort tragique et ignominieuse, vous n'avez su résister à des coups aussi cruels. Votre raison a été ébranlée par ces terribles chocs. Mon frère, calmez-vous, écoutez-moi, rien n'est encore désespéré. Au nom de notre sainte mère, qui du haut des cieux m'inspire et m'encourage, je vous sauverai ! Que messieurs des Grands-Jours vous condamnent, cela importe peu.... Sa Majesté m'a conféré le droit de grâce... Vous n'avez donc pas à redouter l'échafaud!..

Une fois libre, marquis, vous passerez à l'étranger, où votre nom vous ouvrira aisément une nouvelle carrière. Vous saurez noblement tomber sur un champ de bataille ou vous élever au-dessus de vos rivaux ! La gloire peut encore couvrir vos crimes et racheter votre passé. Un seul danger sérieux vous menace, marquis : l'exaspération de l'armée. Il est à craindre que les troupes royales ne se livrent à de sanglantes violences contre vous. Si cet orage éclate, je ne saurais vous en garantir : alors, mon frère, je prendrai place à vos côtés, nous succomberons ensemble !

Le marquis de la Tremblais resta froid et impassible devant ce dévouement.

— Monsieur Sforzi, dit-il, j'aurais pu, malgré la bassesse de votre condition, me laisser prendre aux protestations de votre feinte générosité, si vos actions ne donnaient un éclatant démenti à votre langage. Comment croire à vos paroles de liberté, lorsque, depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas même songé à couper les liens qui meurtrissent mes chairs et me ravalent au niveau d'un vil criminel !.... A ce détail, à cette omission près, je reconnais que vous avez assez adroitement joué votre rôle. Que voulez-vous, illustrissime Sforzi, on ne saurait songer à tout ?

A ce reproche du marquis, une vive rougeur empourpra le front de Raoul, qui baissa la tête en disant :

— Vous avez raison, mon frère.

Alors, le jeune homme tira sa dague et se mit à

scier les cordes qui attachaient le marquis. Si Raoul avait remarqué le hideux sourire qui plissait les lèvres minces du seigneur de la Tremblais, et l'expression de joie sinistre que reflétait son regard fauve, tandis qu'il le débarrassait de ses hontenses entraves, il se serait, certes, arrêté épouvanté et interdit au milieu de sa généreuse besogne.

Au moment où le dernier lien tomba, le marquis poussa un cri de triomphe, puis arrachant des mains de Raoul sa dague, il se jeta sur lui et voulut le frapper en pleine poitrine.

Aussi affecté que surpris de cette brusque attaque, l'infortuné jeune homme eut à peine le temps et la présence d'esprit nécessaires pour parer le coup. Le fer lui traversa le bras droit de part en part.

— O ma mère ! murmura-t-il en se rejetant vivement de deux pas en arrière, ô ma mère ! pardonnez-lui... et à moi... donnez-moi la force de rester digne de vous!..

En ce moment, de Maurevert entra. Un coup d'œil suffit au capitaine pour comprendre, ou plutôt pour deviner la trahison du marquis.

— Mort de ma vie ! dit-il, j'arrive un peu tard !

S'élançant aussitôt sur le seigneur de la Tremblais, il le saisit de sa main droite à la gorge, de sa gauche par le milieu de son pourpoint, puis l'élevant en l'air avec la même facilité que s'il eut été un enfant, il le rejeta lourdement par terre. La violence de cette

chute fut telle que le misérable resta sans connaissance sur le carreau.

— Par la crinière de messire Absalon, dit le grand-prévôt en se retournant vers Sforzi, vous n'avez, mon gentil Raoul, que ce que vous méritez!.. Jouer avec les vipères, c'est s'exposer à être mordu!.. Une mortelle pâleur couvre votre visage... Seriez-vous dangereusement atteint?... Je vous réprimanderai plus tard... Montrez-moi d'abord votre blessure.

— Ce n'est rien, capitaine, dit Raoul d'une voix pleine de sanglots.

— Cependant vous paraissez beaucoup souffrir.

— Oh ! oui, de Maurevert, beaucoup.

— Voyons, voyons votre bras.

— Hélas ! ce n'est pas de cette égratignure que je me plains. Que je serais heureux si la blessure faite à mon cœur n'était pas plus douloureuse que celle faite à mon corps.

— Ah ! s'il ne s'agit que de sentimentalisme, cela me rassure, aimable et imprudent Raoul. Tâchez au moins que cette leçon ne soit pas perdue pour vous. J'espère que vous voilà guéri à tout jamais de la manie d'appriivoiser les tigres. Bon, le voici maintenant agenouillé auprès du marquis et lui prodiguant tous ses soins. Il est fou, ce Raoul. Par l'enfer, si madame de Maurevert, mon honorée mère, m'avait donné un tel frère, il y a longtemps déjà que je lui aurais tordu le cou. Je gagerais que Sforzi compte toujours lui faire grâce. Tudieu!... cela serait d'un ridicule sans

nom!... Oui, mais je suis là, moi! Que Lucifer me fasse danser une infernale sarabande si je laisse Raoul se déshonorer par une aussi insigne faiblesse.

Lorsque le marquis revint à lui, la première personne qu'il aperçut fut Raoul qui le soutenait dans ses bras.

— Arrière, bâtard! lui cria-t-il d'une voix frémissante, ton contact me fait horreur!...

Sforzi s'éloigna d'un pas chancelant, puis, au moment de franchir le seuil, il se retourna vers son frère :

— Marquis, lui dit-il, que Dieu me pardonne les pensées de haine que m'inspire votre vue... Oui, je vous hais, je vous hais de toutes les forces de mon âme!.. Mais ne craignez rien; grâce à l'appui de notre sainte mère, le fils l'emportera sur l'homme, je saurai faire mon devoir, je vous sauverai!

A ces paroles, auxquelles il ne s'attendait certes pas, le marquis tressaillit et parut hésiter. Un instant — bien court il est vrai — un rayon de sensibilité éteignit le feu de son regard, détendit les muscles de son visage. Mais presque aussitôt son orgueil reprit le dessus.

— Monsieur Sforzi, dit-il d'un ton superbe, les de la Tremblais n'ont point pour habitude d'accepter les secours des aventuriers! Je n'ai que faire de votre protection! Adieu, monsieur!....

Trois jours après cette entrevue des deux frères, le

marquis de la Tremblais arrivait, vers la tombée de la nuit, dans la ville de Clermont.

La foule immense, rassemblée pour voir le retour de l'armée royale, accueillait le captif par des hurlements de mort.

Messieurs des Grands-Jours, assemblés en conseil, décidaient que le lendemain le marquis comparaitrait devant eux et serait jugé. Les parlementaires avaient hâte d'en finir avec ce grand coupable, dont le châtiement devait enfin assurer le double triomphe du droit et du roi !

XXVI

Le Jugement.

Le lendemain de l'arrivée du marquis à Clermont, une foule compacte et animée remplissait, dès le matin, les abords du présidial où siégeaient Messieurs des Grands-Jours.

Il est impossible de décrire l'émotion extraordinaire que causait la comparution du seigneur de la Tremblais devant ses juges.

On s'attendait à des incidents dramatiques, à des révélations extraordinaires, à une lutte oratoire acharnée.

Les personnes les plus considérables de la ville, — surtout les femmes, — déployaient une incroyable ac-

tivité pour obtenir de Messieurs des Grands-Jours l'insigne faveur d'être admises pendant le débat dans le prétoire : Ces humbles sollicitations étaient si nombreuses que monseigneur de Harlai se trouvait, littéralement parlant, assiégé dans son hôtel.

Sforzi, retiré dans ses appartements, était en proie à une agitation extrême. La pâleur de son visage, la fatigue que décelait son regard, le désordre de ses vêtements, annonçaient que, depuis la veille au soir, il ne s'était pas couché.

A un léger coup frappé à la porte de sa chambre, il tressaillit et, réparant à la hâte le désordre de sa toilette, il cria d'entrer.

De Maurevert se présenta.

— Eh bien, capitaine? — lui demanda vivement Raoul.

— Eh bien, cher compagnon — répondit tristement le grand-prévôt de la province d'Auvergne — je sors de son cachot... Le misérable, pardon, je voulais dire le marquis, était dans un tel état d'exaspération qu'il n'a pas même consenti à m'entendre. Je ne m'en suis pas moins acquitté pour cela de la commission dont vous m'aviez chargé... Je lui ai répété vos propres paroles « que décidé à lui faire grâce, à le sauver, vous le suppliez humblement de modérer ses emportements, de ne pas injurier ses juges, de ne tenir aucun propos contre Sa Majesté. » Il ne m'a pas écouté. Il se promenait, se démenait, sacrait, trépignait et blasphémait sans paraître s'apercevoir de ma pré-

sence. Que le diable m'extermine, cher Raoul, si le satané marquis se gêne en rien pour insulter et invectiver Messieurs des Grands-Jours!... Je m'attends de sa part à un débordement de fougueuse éloquence! Je crois que les débats seront horriblement plaisants et gracieux!..

— Bon de Maurevert, dit Raoul avec un triste soupir, j'ai la tête et le cœur en feu... Il m'est impossible de lier deux idées ensemble. Au nom de notre amitié, cher compagnon, aidez-moi de vos conseils. Que faut-il faire, de Maurevert, que faut-il faire?

— Le parti le plus sage, Raoul, ce serait de laisser les événements suivre leur cours.

— Abandonner le marquis, jamais?

— Puisque vous êtes résolu à ne tenir aucun compte de mes remontrances, continua de Maurevert, en haussant les épaules, il est inutile que vous me consultiez. J'abhorre, moi, les gens qui vous demandent un conseil avec la ferme résolution, arrêtée à l'avance, d'agir à leur guise. Voyons, Raoul, calmez-vous, ne vous démentez point ainsi... toutes vos violences n'aboutissent qu'à envenimer votre blessure. J'ai eu tort de vous brusquer... votre position est affreuse. Par le grand Salomon! il me vient une idée... oui, c'est cela! Cher compagnon, je vous jure, sur la vertu de madame de Maurevert, ma défunte mère, sur la mémoire de mon sacripant de père, M. de Maurevert, que je sauverai de l'échafaud votre abominable frère... Retenez bien mon serment : je dis que je

sauverai le seigneur de la Tremblais de l'échafaud.... je ne m'engage à rien de plus. Après tout, que désirez-vous ? garder intact l'honneur de votre nom ? Or, du moment qu'aucun jugement infamant n'entachera la gloire de votre maison, vous devrez vous déclarer satisfait. Au revoir, Raoul. Ne me retenez plus, ne m'interrogez pas. Quoique certain du succès de mon plan, j'ai besoin de le mûrir. Vos questions me troubleraient et nuiraient à la clarté de mon esprit. Au revoir, Raoul, au revoir !

Le grand-prévôt de la province d'Auvergne, après avoir dit ces mots, s'éloigna vivement, sans donner à Sforzi le temps de lui répondre. De Maurevert, en sortant de l'hôtel du marquis de Canilhac — où demeurait Raoul — se dirigea vers le Présidial.

— Par l'avisé et scolastique Aristote ! murmurait-il tout en fendant la foule compacte qui encombrait les rues, je ne sais pas trop si un docte casuiste approuverait ma résolution. Bah ! que m'importent les casuistes ! l'essentiel, c'est que ma conscience ne me reproche rien. Or, assurer le bonheur de mon cher Raoul est une action trop vertueuse, trop méritoire, pour que son accomplissement me cause des regrets ou des remords. J'ai commis dans ma vie tant de grosses légèretés dont le souvenir n'a pas même laissé de traces dans ma mémoire, que je suis ridicule vraiment d'attacher la moindre importance à une petite illégalité commise dans une aussi excellente intention.

Lorsque de Maurevert pénétra dans la salle d'audience, l'interrogatoire du marquis de la Tremblais était déjà commencé.

Aux questions d'usage que lui avait adressées le président, l'accusé s'était contenté de répondre :

« Que, puissant seigneur, jouissant du droit de haute et basse justice, et né de père et mère nobles, il ne reconnaissait pas la compétence des manants qui prétendaient le juger, et qu'il demandait à comparaître devant ses pairs. »

Le procureur-général, sans tenir compte de cette protestation à la fois superbe et ridicule, s'était mis à lire l'acte d'accusation.

Si ce n'était la crainte d'allonger démesurément ce récit, nous rapporterions ici en entier, l'acte d'accusation de M. le procureur-général des Grands-Jours : l'extrême étendue de ce document historique nous empêche de le publier.

Un silence solennel, à peine troublé par des frémissements d'indignation, accueillit cette lecture ; de Maurevert seul ne put s'empêcher de témoigner à plusieurs reprises, par certaines exclamations, l'admiration que lui inspirait une vie si bien remplie.

— Mort de ma vie ! murmurait-il à l'exposé de chaque nouveau crime, si le marquis de la Tremblais avait joint un peu de sensibilité et de générosité à tant d'audace et d'activité, il aurait été le gentilhomme le plus accompli de son époque ! Ma foi, si j'avais connu plus tôt toutes ses brillantes qualités,

je me serais volontiers associé avec lui... A nous deux, nous aurions fini par dévorer la province entière d'Auvergne !

Une fois l'acte d'accusation terminé, et pendant la courte suspension d'audience qui suivit cette lecture, le Maurevert s'approcha de monseigneur de Harlai.

— Monseigneur, lui dit-il à voix basse, j'apprends à l'instant de source certaine que le marquis compte sur une manifestation ou un mouvement de la noblesse en sa faveur. C'est cet espoir qui lui donne son arrogante taciturnité. Veuillez m'octroyer la permission de lui parler en particulier et je me fais fort de rompre son obstiné silence qui produit un si mauvais effet. Il me suffira, pour obtenir ce résultat, de lui prouver qu'il n'a plus à attendre aucun secours.

Monseigneur de Harlai accepta avec empressement l'offre du capitaine.

Le président des Grands-Jours attachait une extrême importance à ce que le marquis reconnût la compétence du tribunal.

Une minute plus tard, de Maurevert et le marquis se trouvaient en présence, dans la salle du greffe : les archers chargés de garder l'accusé, se tenaient respectueusement à distance, de façon, il est vrai, à ne perdre aucun de ses mouvements, mais hors de portée pour entendre sa conversation avec le grand-prévôt : au reste, les liens solides et artistement noués qui retenaient les mains du marquis derrière son dos,

rendaient de sa part toute tentative de résistance ou d'évasion impossible.

— Seigneur, lui dit de Maurevert, les instants sont précieux, accordez-moi toute votre attention. Qui sait si monseigneur de Harlai, suspectant la sincérité du prétexte que j'ai allégué pour obtenir de vous voir, nous laissera terminer notre entretien ? Je vais donc droit au but. Marquis de la Tremblais, je suis envoyé par votre frère, par le chevalier Sforzi, si vous le préférez. Je lui ai juré que je vous sauverai de l'échafaud... Laissez-moi poursuivre... Si vous vous opiniâtrez dans votre silence, vous êtes perdu ; il ne me sera plus possible de mettre à exécution le dessein que je médite, car messieurs des Grands-Jours sont déterminés à vous infliger la question, à vous faire subir la torture ordinaire et extraordinaire. Je comprends très-bien, marquis, qu'il vous en coûte, à vous, homme de noblesse et d'épée, de courber la tête devant des parlementaires. Cependant, le nombre considérable de personnages illustres par leur naissance et par leur position, qui ont reconnu le pouvoir de ces robins, met votre fierté à l'abri. Ce que je vous demande, seigneur, au nom de votre conservation, c'est de traîner les débats de façon que le jugement ne puisse être rendu aujourd'hui. Demain, vous serez sauvé ! Que diable, marquis, discuter ce n'est pas se soumettre ! Ne vous soumettez pas, si bon vous semble ; mais au moins discutez, argumentez, pérez à outrance. Il ne me reste plus qu'un mot à

ajouter : c'est que le successeur de maître Chérubin vous accommoderait horriblement mal, et en dehors de toutes les règles de l'art. Marquis, j'ai dit ; j'attends votre réponse.

Le seigneur de la Tremblais était d'une pâleur livide. A la pensée de la torture, il se sentait défaillir, et si ce n'eût été la force qu'il puisait dans son orgueil, il aurait perdu connaissance. D'un autre côté, l'espoir d'une prochaine liberté que de Maurevert venait de faire luire à ses yeux, lui causait des éblouissements de joie. Se retrouver libre... c'est-à-dire pouvoir se venger !... Tout son corps frémissait de bonheur. Il est vrai que cette liberté, il allait la devoir à Sforzi. Que lui importait?... Il comptait bien payer par la trahison la plus complète, par l'ingratitude la plus noire, la sotte générosité du chevalier.

— Capitaine, dit-il après un court silence, j'accepte votre offre. Puisque ces messieurs des Grands-Jours aiment tant à discourir, je me charge de leur fournir matière à déployer leur éloquence... A présent, expliquez-moi quels sont vos projets, et de quelle façon vous espérez me tirer hors les griffes des parlementaires ?

— Si notre absence se prolongeait, elle éveillerait les soupçons de monseigneur de Harlai... et tout serait perdu, répondit le grand-prévôt. Pourvu que je vous sauve, il doit peu vous importer par quels moyens j'arriverai à ce résultat... Seigneur de la Tremblais, je termine en vous offrant mes plus sincères félicita-

tions sur certains faits de votre vie passée, révélés par l'acte d'accusation de M. le procureur général. Je ne saurais vous exprimer l'admiration que m'a causée votre façon de traiter les manants. Marquis, au revoir.

La courte absence de l'accusé avait augmenté encore la curiosité et excité l'impatience des spectateurs de ces débats solennels.

Aussi lorsque le seigneur de la Tremblais, après avoir repris sa place sur la sellette, déclara qu'il était prêt à se défendre, un murmure de satisfaction s'éleva-t-il parmi la foule.

— Messieurs, poursuivit le marquis d'une voix arrogante et en fixant d'un regard hautain l'assistance, si je daigne descendre jusqu'à une justification, ce n'est pas à dire que je reconnaisse le pouvoir de mes juges... Je tiens seulement à prouver que la croisade entreprise par les avocats contre les gens de guerre est chose inique et odieuse!... Je tiens à disculper la noblesse des accusations ridicules et mensongères que l'on a osé porter contre elle!... D'abord, et avant tout, je déclare hautement comme faux, calomnieux, et indignes les propos tenus sur mon compte par le procureur général!... Je le mets au défi de prouver par des faits aucune des charges alléguées contre ma personne, et je m'engage, moi, à renverser de fond en comble son laborieux échafaudage de mensonges!

L'impudent défi de l'accusé causa à monseigneur de Harlai un contentement extrême. En effet, la dé-

fense du marquis devait donner un bien plus grand éclat à sa condamnation !

Le reste de la séance, qui dura jusqu'à la nuit, se passa en formidables accusations d'une part, en éhontées dénégations de l'autre.

Peu importait au marquis que ses crimes fussent démontrés jusqu'à la dernière évidence ; ce qu'il voulait, c'était gagner du temps. Aussi, à mesure que le jour déjà terne et gris qui filtrait à travers les carreaux peints des fenêtres du Présidial, s'altérait et s'obscurcissait, un sourire de triomphe se dessinait de plus en plus visible sur ses lèvres.

Lorsque les premières ombres du crépuscule commencèrent à envahir la salle, les juges, exténués de fatigue et comprenant qu'il leur serait impossible de rendre ce même jour un jugement motivé, remirent l'audience au lendemain.

Deux heures plus tard, de Maurevert, muni d'un laissez-passer signé du commissaire extraordinaire de Sa Majesté dans la province d'Auvergne, monseigneur le chevalier Sforzi, pénétrait dans le cachot où le marquis avait été déposé à sa sortie du tribunal!...

— Ah ! enfin vous voici, capitaine, s'écria de la Tremblais, dont le visage bouleversé s'éclaira d'une subite expression de joie. L'heure de la liberté a donc enfin sonné ?

— Ce n'est point l'heure de la liberté, ô misérable assassin ! c'est celle de la justice ! répondit le grand-prévôt d'une voix grave, solennelle...

Le marquis tressaillit, leva les yeux sur de Maurevert ; puis poussant un cri déchirant, se blottit, par un instinctif mouvement d'effroi, contre la muraille de son cachot.

Dans la sombre et implacable expression que reflétaient les traits énergiques et accentués de son visiteur, il venait de lire son arrêt de mort.

Il voulut balbutier un reproche : sa voix, étranglée par la peur, s'arrêta dans son gosier!...

Une torche allumée que de Maurevert avait apportée avec lui, éclairait de ses rouges lueurs et emplissait d'une épaisse fumée l'étroit espace du cachot.

— Marquis de la Tremblais, reprit le capitaine après un moment de silence, j'ai promis à mon compagnon Raoul de te sauver de l'échafaud, je viens tenir ma promesse. Adresse à Dieu tes dernière prières, tu vas mourir!

— Mourir! répéta le marquis dont les dents claquaient de terreur, grâce! grâce!

— Grâce, dis-tu, misérable! tu n'en as aucune à attendre, car je ne me venge pas. Si ma dague va te jeter tout à l'heure sanglant et inanimé à mes pieds, ce n'est pas, marquis, parce que tu as jadis ordonné mon supplice, non, non, mais bien parce que je ne veux pas qu'en portant ta tête sur l'échafaud tu déshonores mon bien-aimé Raoul, tu lui fasses une existence d'opprobre et de larmes... Quoi! lâche, au lieu de remercier le ciel de l'insigne faveur qu'il t'accorde de trépasser par la main d'un gentilhomme et non par

celle du bourreau, voici que tu blasphèmes ! Allons, marquis, hâte-toi d'adresser à Dieu ta prière dernière...

Pendant que cette scène lugubre se passait dans la prison de la ville de Clermont, une discussion si vive et animée qu'elle ressemblait presque à une querelle avait lieu dans l'hôtel du marquis de Canilhac, et en sa présence, entre monseigneur de Harlai et Sforzi.

— Monsieur le chevalier, disait le premier puisque vous restez sourd à la voix de l'honneur et du devoir, je vous avertis que j'emploierai tous les moyens en mon pouvoir pour empêcher votre trahison !... Grâcier le marquis de la Tremblais.., abuser d'une si indigne façon de la confiance que le roi a daigné mettre en vous, cela n'est ni le fait d'un gentilhomme, ni le fait d'un homme d'honneur, chevalier Sforzi !...

— Monsieur, répondit Raoul en baissant la tête, mon corps appartient à Sa Majesté, mais mon âme est à Dieu ! Dieu n'a-t-il pas maudit Caïn et ses descendants ! Jamais, non jamais, je ne tremperai mes mains dans le sang de mon frère !... Que le roi me punisse de ce que vous appelez ma trahison, je me soumettrai sans murmurer à sa justice.

— Mais ce châtement, chevalier, ce sera l'échafaud.

— Je préfère, monsieur le président, porter, innocent devant Dieu, ma tête sur le billot, que de vivre honoré de tous, mais bourrelé de remords et me méprisant moi-même ! Je vous le répète, le marquis de la Tremblais ne mourra pas !

— Le marquis de la Tremblais est mort, dit en ce moment d'une voix rude et sonore le capitaine de Maurevert qui apparut sur le seuil de la porte. Ce brave et vaillant gentilhomme s'est tué d'un coup de dague afin d'échapper à l'ignominie de son supplice.

A cette révélation si inattendue, Sforzi tressaillit, et, incapable de prononcer une parole, interrogea d'un œil fixe et ardent le visage impassible de Maurevert.

Le capitaine supporta cet examen avec une parfaite assurance.

— Mort! répéta monseigneur de Harlai. Non, c'est impossible! le marquis était enchaîné, le marquis n'avait pas d'armes... Il y a ici une trahison. Je vais m'assurer par moi-même...

— Il est inutile que vous vous dérangiez, monseigneur, pour vérifier l'exactitude d'un fait que le capitaine de Maurevert a l'honneur de vous affirmer lui-même, dit le grand-prévôt de la province d'Auvergne d'un air tout à la fois digne et peiné. Vous voyez en moi le seul coupable de ce trépas. Dam, monseigneur, j'estime fort messieurs du parlement, mais je trouve qu'ils se montrent parfois un peu trop irrespectueux envers la noblesse!... Faire garrotter un gentilhomme comme un vil criminel, cela dépasse pour moi les bornes des choses tolérables! C'est au moment où je délivrais le marquis de la Tremblais de ses fers, qu'il a saisi ma dague et s'en est porté un

coup dans le cœur!... Que Dieu prenne en pitié son âme : je ne me consolerais jamais d'avoir perdu par mon imprudence le plaisir que je comptais goûter au spectacle de son supplice ! Pourquoi, diable aussi, monseigneur, faites-vous attacher et garrotter de nobles gentilshommes ?

XXVII

Dénouement.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la mort du marquis de la Tremblais. La chute de l'audacieux rebelle avait rendu à messieurs des Grands-Jours leur tâche aisée et facile; la noblesse, atterrée de la fermeté déployée par les envoyés extraordinaires du roi, avait courbé la tête sans plus songer à entraver l'action de la justice.

Plus de quinze cents coupables avaient été jugés ou condamnés par contumace, et un nombre considérable de châteaux démolis.

Les petits tyrans féodaux de la province d'Auvergne, courbés sous une terreur profonde, s'empres-

saient, selon que leur passé était plus ou moins entaché, soit d'émigrer, soit de faire leur soumission.

L'autorité royale, triomphante sur tous les points à la fois, pouvait, sans crainte d'être taxée de faiblesse, se montrer enfin généreuse et clément.

Raoul, depuis la mort tragique de son frère, avait reçu du roi une grâce insigne. Henri III avait daigné lui annoncer, par une lettre autographe, qu'il levait en sa faveur la confiscation prononcée contre les biens, fiefs et château du marquisat de la Tremblais. Quelques lignes pleines de tendresse, insérées dans cette missive, prouvaient que le roi conservait de Raoul un doux souvenir, et permettaient à ce dernier de rêver un avenir brillant.

Quant au capitaine de Maurevert, un notable changement s'était opéré en lui depuis qu'il avait — en le poignardant — sauvé le seigneur de la Tremblais de l'échafaud ! L'air toujours grave et réfléchi, il fuyait la société de Raoul et recherchait la solitude.

En vain le chevalier, ignorant la cause de sa tristesse, l'accablait de démonstrations d'amitié, de preuves d'attachement : le grand-prévôt, tout en se montrant fort touché des prévenances du jeune homme, ne se relâchait en rien de sa rigoureuse réserve.

— Cher compagnon, lui dit Raoul le soir où la dépêche royale lui parvint, me voici maintenant riche à tout jamais !... Après avoir partagé ma mauvaise fortune, il serait mal à vous de vous refuser à jouir

de mon opulence. J'espère que nous ne nous quitterons plus...

— Bien-aimé Raoul, répondit de Maurevert avec une émotion véritable, la perspective de passer ma vieillesse auprès de vous m'aurait jadis comblé de joie. Aujourd'hui, un obstacle insurmontable s'oppose à la réalisation de ce rêve.

— Quel obstacle, capitaine ?

— Cela serait trop long à vous expliquer, mon bon Raoul ; qu'il vous suffise de savoir qu'un grand changement s'est opéré dans mes idées. La vie d'Europe m'apparaît triste et fastidieuse à l'extrême, je suis rassasié de politique, ennuyé d'entendre les mêmes cris de ralliement soulever toujours les mêmes colères ; j'ai besoin de distractions... Vive le roi ! à bas le Valois ! Noël à nos seigneurs de Guise ! à mort les princes lorrains ! vive la messe ! le pape à la potence ! Luther pour toujours ! sus aux Huguenots ! tous ces croassements divers ne laissent pas que d'être fort monotones !...

— Raison de plus, cher compagnon, pour venir partager ma tranquille retraite...

— Une retraite tranquille en France ! cher Raoul, il n'en est pas : il faut toujours, dans notre beau pays, sous peine d'être écrasé par l'un des deux partis en guerre, prendre une position tranchée : la neutralité vous conduit tout bonnement à être bâtonné en même temps, et par devant et par derrière. Et puis, Raoul, je ne me trouve pas encore assez vieux

pour me retirer des affaires. Je tiens énormément à jouir de mon été de la Saint-Martin ! C'est un autre monde que je veux...

— Un autre monde, de Maurevert ! répéta Raoul avec étonnement.

— Oui, très-cher ami, un autre monde et d'autres cioux ! J'ai fait la connaissance ces jours derniers, d'un brave et hardi aventurier qui m'a montré l'horizon que je rêvais !... Il paraît que de l'autre côté des mers, je ne sais pas trop où, au-delà, dit-on, des colonnes de messire Hercule, existe un royaume où le sable est d'or, les cailloux de diamants... Ce pays enchanté s'appelle l'Inde et a été découvert par les Espagnols. A ce que m'a appris mon nouveau compagnon, l'existence des heureux habitants de ces îles est des plus réjouissantes et des plus accidentées... Les princesses indiennes vous supplient à genoux de vouloir bien vous laisser aimer, puis reconnaissantes, elles vous comblent de cailloux, c'est-à-dire de diamants... Je ne serais pas trop fâché d'être adoré, ne fut-ce qu'une seule fois en ma vie, par une princesse du sang... Cet épisode manque à ma carrière... Enfin, ma détermination est irrévocablement arrêtée, aucune considération ne saurait m'en faire changer.

Une semaine après cette conversation, le grand-prévôt d'Auvergne entra dans la chambre de Raoul.

— Cher compagnon, lui dit-il brusquement, je viens vous faire mes adieux. Je pars ce soir... Raoul, je vous ai sincèrement aimé, je vous aime encore, je

vous aimerai toujours. Votre souvenir ne cessera jamais d'être présent à ma pensée. Je prierai Dieu de temps en temps pour vous. Au revoir, mon bon, mon gracieux, mon adoré Raoul!... Ne me répondez pas, je vous en conjure. Je sens que si vous me parlez, je vais tomber dans un accès de sensibilité ridicule à mon âge. Des larmes sur une moustache grisonnante ressemblent à des gouttes de rosée sur un gazon flétri... c'est fangeux, c'est laid. Embrassons-nous, Raoul!... Encore... encore... Je vous aime comme un fou... comme si vous étiez mon enfant... Et Diane aussi... Je lui porte une affection sincère. Elle vous rendra heureux, cette douce, noble et valeureuse enfant... ; elle sera la digne compagne d'un homme de cœur et d'épée comme vous. Seulement, Raoul, ne lui laissez pas prendre trop d'empire sur votre esprit. Il est toujours bon de se méfier des femmes... Mille millions de tonnerres! je pleure. Je fais pitié!... Adieu, Raoul, adieu!... encore adieu... adieu pour la dernière fois et pour toujours...

Le géant serra à l'étouffer Sforzi dans ses bras, puis s'arrachant avec peine à cette énergique étreinte, il s'enfuit sans retourner la tête.

— Hélas! se disait-il tout en s'éloignant à grands pas, j'ai peut-être eu tort de repousser l'offre de mon cher compagnon! Auprès de lui le bonheur m'aurait été si facile!... J'aurais géré ses domaines, élevé ses enfants, courtoisé ses vassaux, vexé ses vassaux!... Quelle charmante existence! Allons, point de lâches

regrets ! Je ne pouvais rester le compagnon de l'homme dont j'ai poignardé le frère !... Entre Sforzi et moi, l'ombre du marquis se serait sans cesse dressée, sanglante et vengeresse. Il est vrai que j'ai rendu au marquis, en le dagnant, un éminent service... Il est vrai que ce trépas dont personne ne me soupçonne l'auteur assure le bonheur de Raoul !... Par la laide déesse Némésis, ma conscience ne me reproche rien ; je jouis de la plus parfaite tranquillité d'esprit... oui... Mais du moment que la mort du seigneur de la Tremblais me vaudrait de beaux avantages, il n'en serait plus ainsi... En m'exilant, je reste un bienfaiteur ; en demeurant, je deviens un assassin ! C'est bien le moins, puisque je me ris des préjugés d'autrui, que j'aie des vertus et des scrupules à moi... Après tout, l'amour des princesses des Indes me dédommagera de mon magnanime sacrifice... Il paraît que ces délicieuses dames ne tiennent pas à la jeunesse !... elles savent apprécier — à ce que m'a dit mon aventurier — les agréments et les qualités du bel âge, de l'âge mûr !... Heureux sacrifiant, je devrais, au lieu de me plaindre, entonner une hymne en l'honneur de messire Cupido !... Bah !... j'ai beau me battre les flancs, me chatouiller pour me faire rire, à l'idée que je ne reverrai probablement plus jamais mon pauvre Raoul, je sens les larmes me monter aux yeux... Au fait, pourquoi me gênerais-je pour pleurer ?... Si quelqu'un ose railler ma douleur, j'en serai quitte pour lui passer mon

épée à travers le corps..... cela me distraira.

Une semaine après le départ de Maurevert, un événement de la plus haute importance mettait en émoi la province d'Auvergne ; on venait d'apprendre que Henri III au retour d'un pèlerinage qu'il avait été faire avec la reine à Notre-Dame-de-Liesse, se proposait de passer par Clermont.

Un matin, par une belle journée d'hiver, les cloches de Clermont sonnaient à toutes volées, tandis que la population, revêtue de ses habits de fête, encombrait les rues et les fenêtres de la ville.

Henri III entrait dans la capitale de la province d'Auvergne. Quoique Sa Majesté eût manifesté l'intention de garder l'incognito, de nombreux arcs de triomphe s'élevaient tout le long de la route, et quand elle se présenta à la porte dite *Poterne*, monseigneur de Canilhac, suivi de messieurs des Grands-Jours vint lui présenter, à genoux, sur un plat d'or, les clefs de la ville.

Une heure plus tard, Sa Majesté daignait s'asseoir devant une collation qui lui était servie dans les salons du *gouvernement*.

La reine fatiguée du voyage s'était retirée dans ses appartements.

Après avoir effleuré des lèvres quelques plats de confitures et mangé quelques sucreries, le roi se leva de table et se dirigeant vers monseigneur de Harlai qui avait assisté à son repas.

— Mon père, lui dit-il, je ne saurais jamais assez

reconnaître les services que vous et le seigneur de la Tremblais m'avez rendus dans la province d'Auvergne. Vous vous êtes élevés au-dessus de la confiance que j'avais mise en votre probité, en votre fermeté, en vos lumières!... Toutefois, seigneur de Beaumont, l'éclat de vos vertus ne doit pas m'empêcher de rendre justice à qui de droit. Je ne puis oublier que c'est le marquis de la Tremblais qui le premier m'a conseillé l'établissement des Grands-Jours!... Approchez, Raoul.

Sforzi sortit de la foule et s'avança jusqu'à trois pas du roi. Une vive rougeur colorait ses joues ; il se rappelait combien il avait été près, pour sauver le marquis son frère, de manquer à ses serments.

Henri III le considéra longtemps en silence : son embarras, qu'il attribuait à une excessive timidité, à une modestie exagérée, lui plaisait infiniment.

— Raoul lui dit-il d'une voix douce et caressante, les fatigues de votre corps n'ont altéré en rien la fraîcheur et la beauté de votre visage. La réalité l'emporte sur le souvenir que j'avais conservé de vous. Je vous retrouve plus jeune, plus brillant que jamais. Marquis de la Tremblais, votre dévouement à la royauté, la façon éclatante dont vous vous êtes acquitté de votre difficile mission, me donnent le désir de vous attacher plus spécialement à ma personne. Vous me consolerez de l'ingratitude de mon fils Joyeuse, qui depuis son mariage ne m'aime plus que par intérêt. Marquis de la Tremblais, demandez-

moi telle charge à la cour qui vous plaise, et je vous engage ma parole royale que je ne reculerai devant aucun sacrifice pour vous l'octroyer.

Henri III achevait à peine de prononcer ces paroles quand un léger cri, aussitôt comprimé, retentit dans la foule qui avait été admise à l'honneur d'assister au repas du roi.

Diane d'Erlanges, le visage couvert d'une pâleur mortelle, les mains croisées sur sa poitrine afin de comprimer les douloureux battements de son cœur, semblait prête à tomber en défaillance.

Raoul entendit son cri et vit sa pâleur; mais, retenu par la présence du roi, il ne put courir à son secours.

— Sire, dit-il d'une voix émue, je ne sais comment remercier Votre Majesté des bontés dont elle veut bien me combler... Ma vie entière ne me suffira jamais pour m'acquitter envers elle de ma dette de reconnaissance! Sire, il est une faveur qui, si vous daigniez me l'accorder, me rendrait le plus heureux gentilhomme de votre royaume!

— Parlez, Raoul, dit Henri III en accompagnant cette permission d'un sourire plein d'encouragement et de bonté. Je ne vous recommande qu'une chose : de vous défier de votre rare désintéressement. Tenez-vous pour assuré, quelque ambitieux que soit votre souhait, quelque élevé que soit votre désir, que je ne m'en trouverai pas offensé. Expliquez-vous en toute confiance.

— Sire, reprit Raoul en pliant le genou, la con-

duite du marquis de la Tremblais, mon frère, a entaché l'honneur de ma famille. Je demande humblement à Votre Majesté qu'elle m'autorise à changer de nom.

Cette demande — que les assistants prirent pour un acte d'adroite courtoisie et qui valut à Raoul toute leur admiration, — causa un vif plaisir au roi.

— Votre requête, mon fils, dit-il, est une nouvelle preuve de dévouement que vous donnez à notre personne... Choisissez parmi vos fiefs telle terre qu'il vous plaira, et je l'érigerai en duché...

— Sire, reprit Raoul, avec une émotion tellement profonde qu'à peine entendait-on ses paroles, je souhaiterais, si tel est le bon plaisir de Votre Majesté, porter le nom de ma fiancée... de la noble damoiselle Diane d'Erlanges...

A cette réponse si inattendue, Henri III ne put retenir un brusque mouvement de surprise, presque de douleur.

— Monsieur, dit-il après un léger silence, le roi de France n'a que sa parole ; votre requête vous est octroyée...

Henri III s'éloigna de quelques pas ; puis tout à coup il se retourna brusquement, et revenant vers le jeune homme :

— Raoul, reprit-il d'une voix altérée, réfléchissez bien avant de vous arrêter à un parti définitif... Je ne vous cacherai pas que je vous verrais avec peine contracter une union. Un serviteur marié, n'appartient

plus à son roi. Il subit l'influence de sa femme et cesse d'être lui... Voyez de Joyeuse ! marquis, je vous le répète pour la dernière fois, mes intentions à votre égard sont des plus bienveillantes.

Vous ne comprenez peut-être pas bien toute l'étendue de la fortune que vous repoussez si légèrement... D'Epéron, lorsque je me chargeai de son avenir, était un tout petit gentilhomme ; aujourd'hui, les fronts les plus superbes de mon royaume s'inclinent devant lui... Me serais-je abusé à ce point sur votre esprit, Raoul, que vous préféreriez mener la vie oisive et grossière d'un seigneur campagnard, à l'existence enivrante de la cour !

— Sire, répondit Raoul, j'ai vu de près ceux que l'on nomme les grands, les heureux du jour ; tous se plaignaient de leur sort. Rongés par l'ambition, dévorés par l'envie, toute faveur accordée à un rival leur semblait une injustice commise à leur préjudice, et les plongeait dans de mesquins désespoirs, dans de puériles et douloureuses colères... Sire, il n'est pas dans le vocabulaire humain d'expression qui me permette d'exprimer au roi la reconnaissance que me cause la bonté sans égale qu'il daigne me montrer. Que Votre Majesté me pardonne l'aveu que ma loyauté me contraint de lui faire... Je donnerais volontiers au roi tout le sang de mes veines, mais je ne me sens pas la force de lui sacrifier mon bonheur.

— Et cette noble damoiselle d'Erlanges, où est-elle ? reprit Henri III après un nouveau silence.

— Ici, Sire... près de Votre Majesté.

— Qu'elle approche, cette merveille — dit le roi d'un ton ironique — du moment qu'elle épouse un de mes bons serviteurs, je dois la complimenter.

A cet ordre du roi, Diane le visage animé d'une adorable rougeur, les yeux voilés sous ses longs cils, et la démarche d'une gaucherie enchanteresse, s'avança craintive et tremblante... Le roi la contempla longtemps en silence et sans qu'il fût possible de deviner les sentiments qui l'agitaient !

— Madame, lui dit-il, votre main.

Alors, détachant de son collier une bague d'un prix énorme, il la passa à l'un des doigts de Diane et ajouta :

— Madame, veuillez me laisser le soin de m'occuper de votre corbeille de mariage... Marquis, approchez aussi.

Henri III prit la main de Raoul et la mit dans celle de Diane, puis, après avoir considéré pendant quelques secondes, d'un air moitié attendri, moitié courroucé, le charmant couple rayonnant de bonheur, il s'éloigna en murmurant avec tristesse :

— Pauvres rois si enviés, que nous sommes à plaindre !





TABLE DE LA TROISIÈME SÉRIE.

CHAP. I.	Les Rivaies.....	7
— II.	La Rhéabilitation.....	39
— III.	Un cas de conscience.....	51
— IV.	Les deux Cousins.....	61
— V.	Une matinée du capitaine de Maurevert.....	75
— VI.	La dernière ressource.....	99
— VII.	L'audience.....	111
— VIII.	Les Gentilshommes et les Mignous.....	125
— IX.	Le Souper du Roi.....	151
— X.	Le Bougeoir.....	163
— XI.	Le Pressentiment.....	177
— XII.	Une impertinence.....	191
— XIII.	La bonhomie du duc d'Epéron.....	205
— XIV.	La chasse royale.....	219
— XV.	Les deux témoins.....	235
— XVI.	Les deux duels.....	249
— XVII.	Les deux bons anges.....	267
— XVIII.	Les Noces de Joyeuse.....	279
— XIX.	A moi, d'Epéron.....	301
— XX.	La Récompense.....	313
— XXI.	Le Triomphe du peuple.....	327
— XXII.	La Passion et le Devoir.....	339

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIÈME SÉRIE.

TABLE DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

CHAP. I.	La Messe des Révérences.	7
— II.	L'ouverture des Grands-Jours.	18
— III.	Un bonheur inespéré.	30
— IV.	La haine d'une duchesse.	40
— V.	La rébellion.	52
— VI.	Une discussion orageuse.	64
— VII.	Un secret.	75
— VIII.	Révélation et récompense.	96
— IX.	La Fulmination.	107
— X.	La première sentence.	113
— XI.	La justice de MM. des Grands-Jours.	121
— XII.	Les deux Frères.	134
— XIII.	Les adieux.	142
— XIV.	Le devoir.	153
— XV.	Une résolution inébranlable.	161
— XVI.	Le siège du château.	169
— XVII.	Le coup de main,	190
— XVIII.	L'appel.	212
— XIX.	Le conseil.	229
— XX.	Le parlementaire.	237
— XXI.	Le crime.	250
— XXII.	A quelque chose malheur est bon.	260
— XXIII.	La veille de l'assaut.	279
— XXIV.	L'assaut	297
— XXV.	Abel et Caïn.	316
— XXVI.	Le jugement.	332
— XXVII.	Dénouement.	346

FIN DE LA TABLE DE LA QUATRIÈME SÉRIE.

Seeaux, — Imp. de E. Déce.



Alexandre Cadot, éditeur, 37, rue Serpente.

COLLECTION A 4 FRANC

PREMIÈRE SÉRIE. — FORMAT IN-16.

XAVIER DE MONTÉPIN.

Les Viveurs de Paris.

- 1^{re} Série. LE ROI DE LA MODE. 1 vol.
- 2^e — CLUB DES HIRONDELLES 1 vol.
- 3^e — LES FILS DE FAMILLE. 1 vol.
- 4^e — LE FIL D'ARIANE. 1 vol.

Les Chevaliers du Lansquenet.

- 1^{re} Série. LE LOUP ET L'AGNEAU. 1 vol.
- 2^e — PERDRITA. 1 vol.
- 3^e — DANAE 1 vol.
- 4^e — COURTISANE ET DUCHESSE. 1 vol.
- 5^e — et dernière, FRÈRE ET SOEUR. 1 vol.

Les Pécheresses. PIVOINE ET MIGNONNE. 2 vol.

Les Amours d'un fou. 1 vol.

Gemeviève Galliot. 1 vol.

PAUL DUPLESSIS.

Les Boucaniers.

4 ^{re} Série. LE CHEVALIER DE MORVAN.	1 vol.
2 ^e — NATIVA.	1 vol.
3 ^e — MONTBARS.	1 vol.
4 ^e — et dernière. LE BEAU LAURENT.	1 vol.
La Sonora.	2 vol.

MARQUIS DE FOUDRAS.

Les Gentilshommes chasseurs.	1 vol.
La comtesse Alvinzi.	1 vol.
Madame de Miremont.	1 vol.

A. DE GONDRECOURT.

Le dernier des Kerven.	2 vol.
Médine.	2 vol.

ÉLIE BERTHET.

Antonia.	1 vol.
Le Nid de Cigognes.	1 vol.
L'Étang de Précigny.	1 vol.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

La Recherche de l'inconnue.	1 vol.
Le comte de Mansfeld.	1 vol.

HENRI DE KOCK.

La Tribu des Gêneurs.	1 vol.
Brin d'amour.	1 vol.
Minette	1 vol.

DIVERS.

- Sophie Printemps**, par ALEXANDRE DUMAS, fils. 1 vol.
- Une vieille Maitresse**, par BARBEY D'AURE-
VILLY. 1 vol.
- Le Mendiant noir**, par PAUL FÉVAL. 1 vol.
- Contes d'un Marin**, par G. de LALANDELLE. . 1 vol.
- La Succession Lecamus**, par CHAMPFLEURY. 1 vol.
- Chasses et pêches de l'autre monde**, par
BÉNÉDICT RÉVOIL. 1 vol.
- Rachel**, par LÉON BEAUVALLET. 1 vol.
- Léandres et Isabelles**, par ADRIEN ROBERT. 1 vol.
- Les Inutiles**, par ANGELO DE SORR. 1 vol.
- Six mois à Eupatoria**, par LÉOPOLD PALLU. 1 vol.
- Une Famille Parisienne**, par madame AN-
CELOT 1 vol.
- Une histoire de soldat**, par madame LOUISE
COLET 1 vol.
- Simple Récits**, par CHARLES DESLYS 1 vol.
-

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-18 CHARPENTIER.

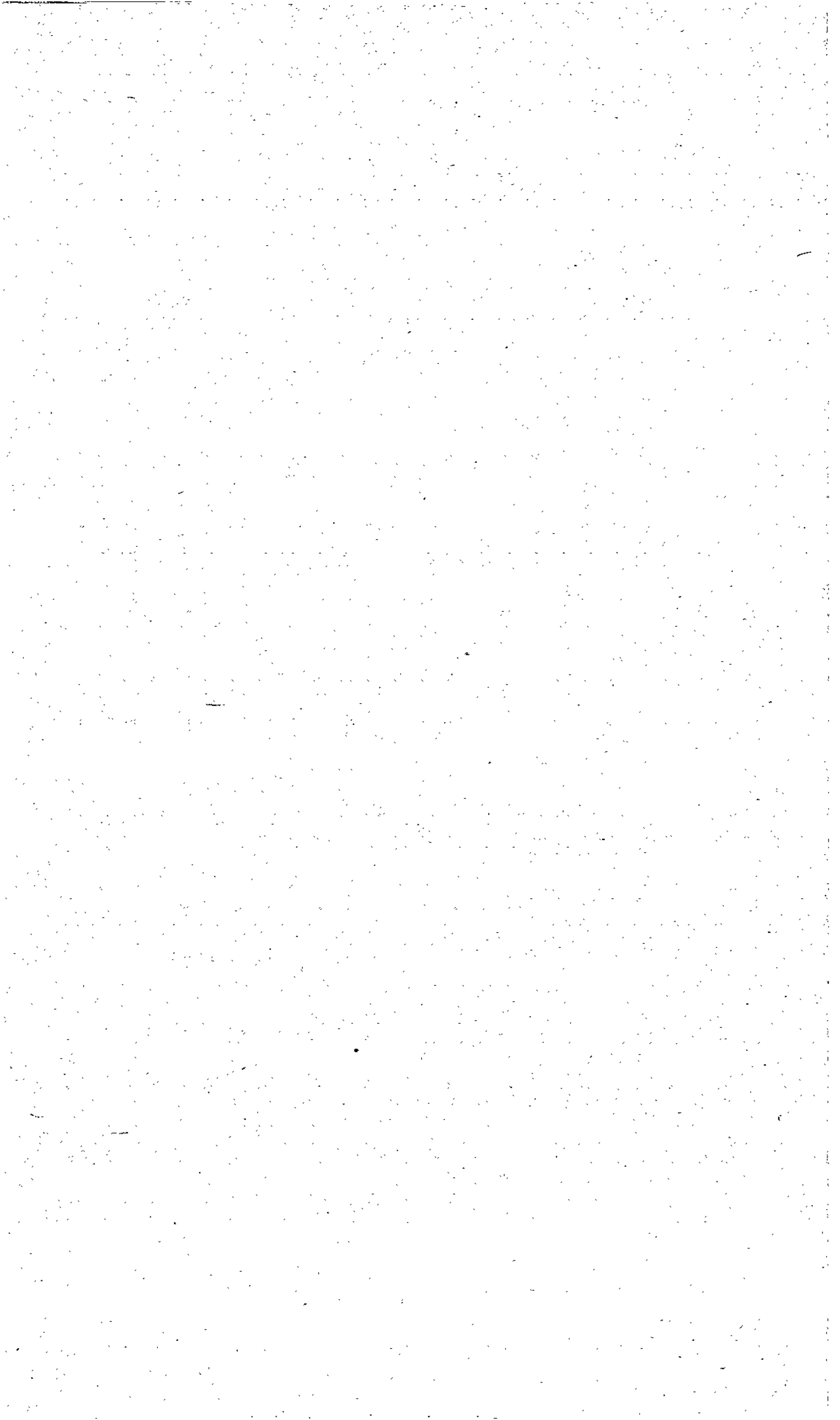
- Xavier de Montépin.** — LA SIRÈNE. 1 vol.
— BRELAN DE DAMES. 1 vol.
- A. de Gondrecourt.** — LES PÉCHÉS MIGNONS. 2 vol.
— LE BOUT DE L'OREILLE.
1^{re} Série. La Galoppe 1 vol.
2^e — La Marquise de Trèbes. 1 vol.
3^e — Pierre Leborgne. 1 vol.
- Alex. Dumas fils.** — TRISTAN LE ROUX 1 vol.
- Marquis de Foudras.** — JACQUES DE BRAN-
CION 2 vol.
- Paul Féval.** — LES COUTEAUX D'OR. 1 vol.
- Louis Beauvais.** — LES SECRETS DU HASARD. 1 vol.
- Adrien Robert.** — JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI
RIT. 1 vol.

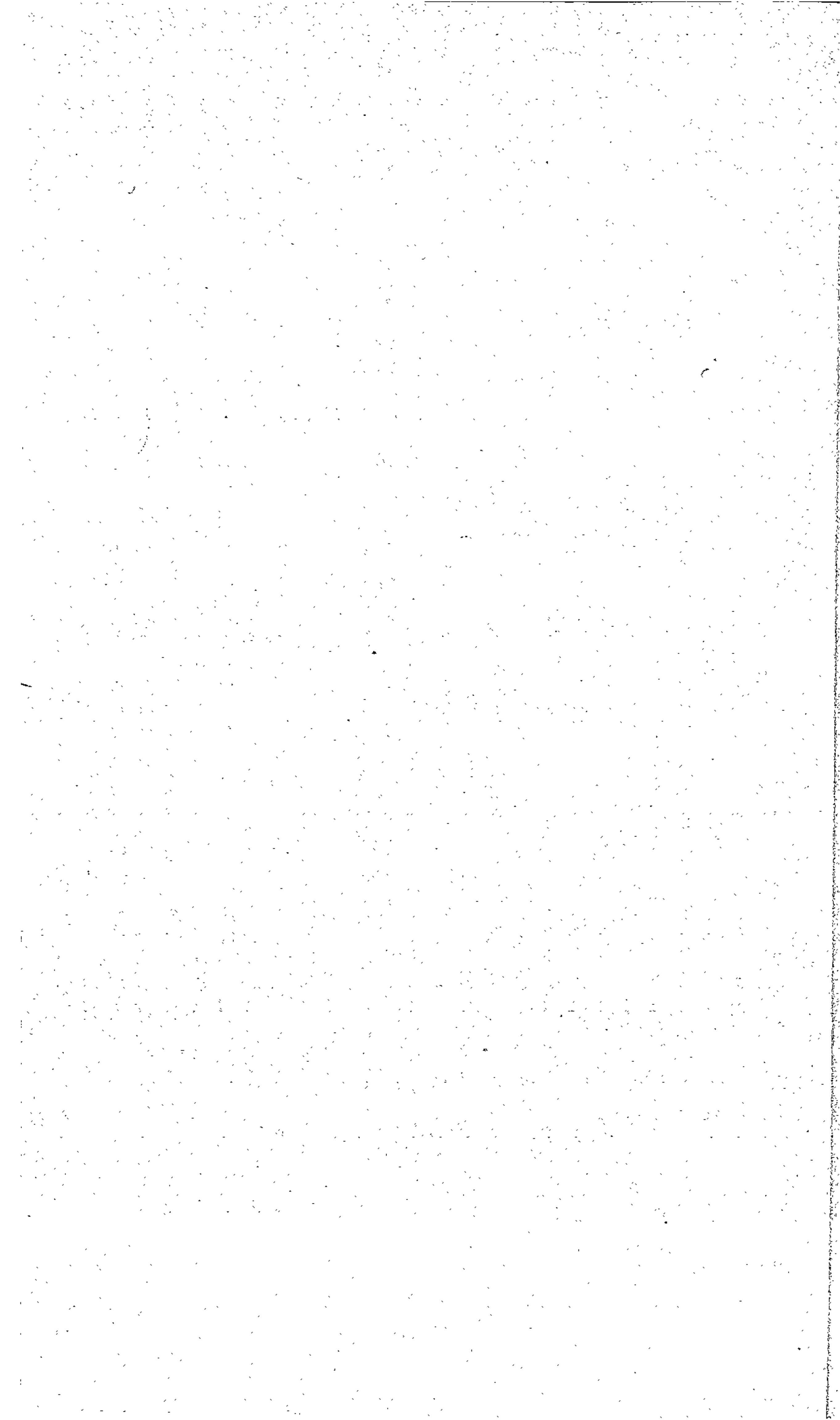
LE BATTEUR D'ESTRADE, par PAUL
DUPLESSIS, 2 gros vol. in-18. 6 fr.

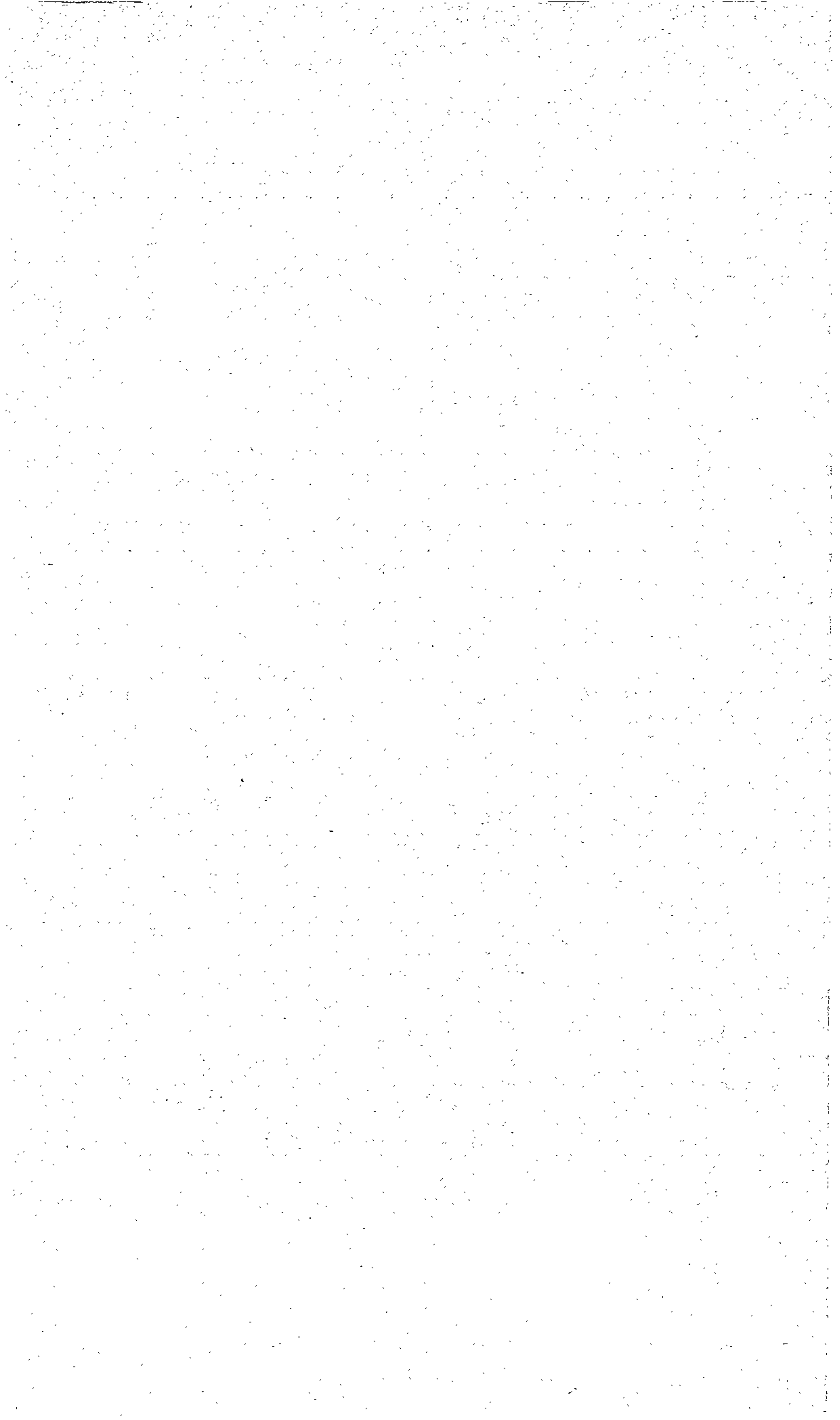


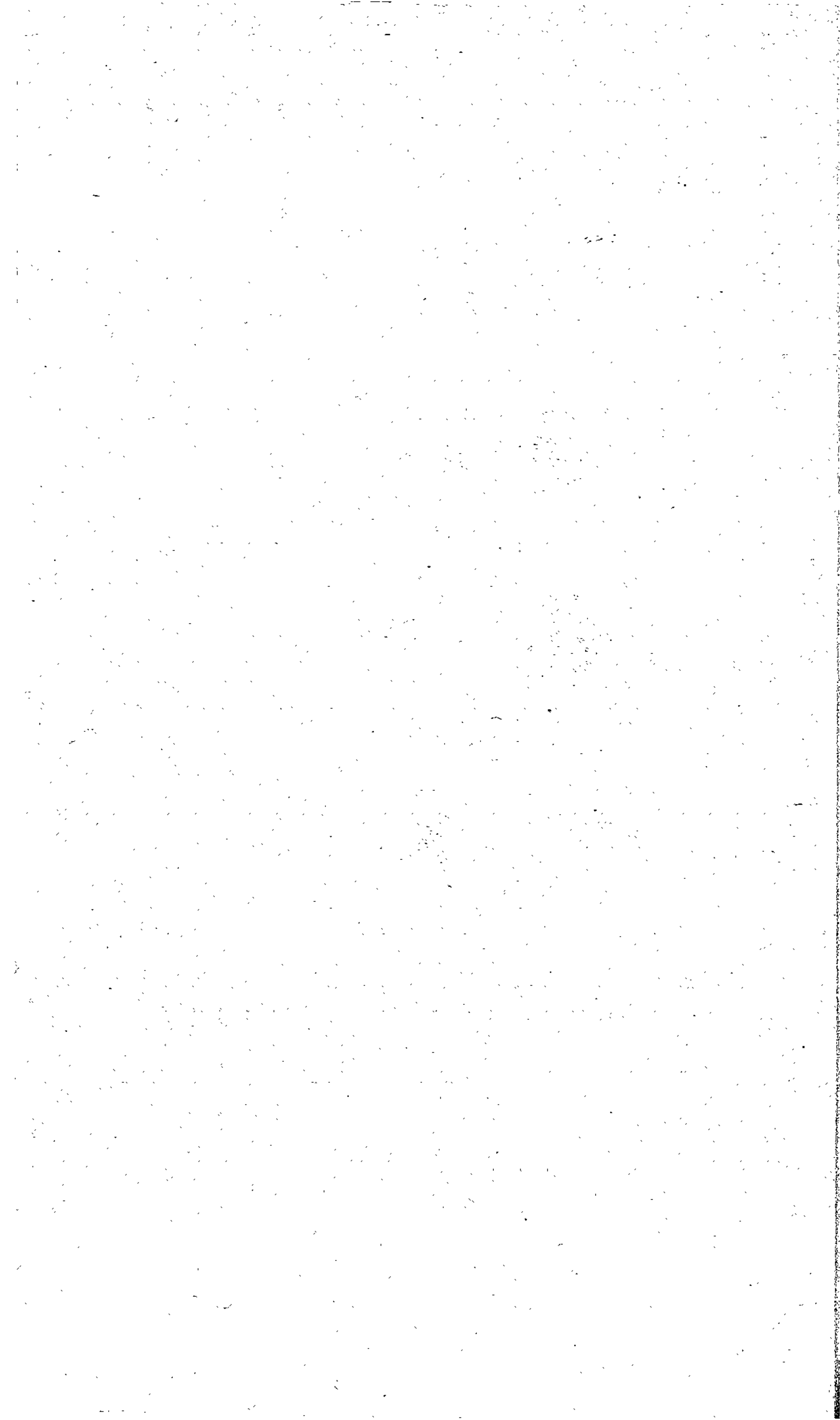
OUVRAGES PARUS.

LES VIVEURS DE PARIS, par XAVIER DE MONTÉPIN.	4 vol.
LES AMOURS D'UN FOU, par LE MÊME.	1 vol.
GENEVIEVE GALLIOT, par LE MÊME	1 vol.
LES CHEVALIERS DU LANSQUENET, par LE MÊME.	5 vol.
PIVOINE ET MIGNONNE, par LE MÊME.	2 vol.
LA SYRÈNE, par LE MÊME	1 vol.
BRELAN DE DAMES, par LE MÊME	1 vol.
LA COMTESSE ALVINZI, par le marquis DE FOUDRAS.	1 vol.
LES GENTILSHOMMES CHASSEURS, par LE MÊME	1 vol.
MADAME DE MIREMONT, par LE MÊME.	1 vol.
JACQUES DE BRANCION, LE MÊME	2 vol.
LES PÊCHÉS MIGNONS, par A. DE GONDRECOURT.	2 vol.
LE DERNIER DES KERVEN, par LE MÊME.	2 vol.
MÉDINE, par LE MÊME.	2 vol.
LE ROUT DE L'OREILLE, par LE MÊME.	3 vol.
LES BOUCANIERS, par PAUL DUPLESSIS	4 vol.
LA SONORA, par LE MÊME	2 vol.
SOPHIE PRINTEMS, par ALEXANDRE DUMAS fils	1 vol.
TRISTAN LE ROUX, par LE MÊME.	4 vol.
CHASSES ET PÊCHES DE L'AUTRE MONDE, par B.-H. RÉVOIL.	1 vol.
UNE FAMILLE PARISIENNE AU XIX ^e SIÈCLE, par ma- dame ANCELOT.	1 vol.
SIMPLES RÉCITS, par CHARLES DESLYS	1 vol.
LA TRIBU DES GÈNEURS, par HENRY DE KOCK	1 vol.
BRIN D'AMOUR, par LE MÊME.	1 vol.
MINETTE, par LE MÊME	1 vol.
LE NID DE CIGOGNES, par ELIE BERTHET.	1 vol.
L'ÉTANG DE PRÉCIGNY, par LE MÊME.	1 vol.
ANTONIA, par LE MÊME.	1 vol.
LE ROI DES MÉNÉTRIERS, par LE MÊME.	1 vol.
UNE MAISON DE PARIS, par LE MÊME.	1 vol.
UNE VIEILLE MAÎTRESSE, par BARBEY-D'AUREVILLY.	1 vol.
LA RECHERCHE DE L'INCONNUE, par A. DE LAVERGNE.	1 vol.
LE COMTE DE MANSFELDT, par LE MÊME.	1 vol.
UNE HISTOIRE DE SOLDAT, par madame LOUISE COLET.	1 vol.
RACHEL ET LE NOUVEAU MONDE, par L. BEAUVALLÉ.	1 vol.
LEANDRES ET ISABELLES, par ADRIEN ROBERT.	1 vol.
JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT, par LE MÊME	1 vol.
LE MENDIANT NOIR, par PAUL FÉVAL.	1 vol.
LES GOUTEAUX D'OR, par LE MÊME	1 vol.
LES INUTILES, par ANGELO DE SORR	1 vol.
CONTES D'UN MARIN, par G. DE LA LANDELLE.	1 vol.
LA SUCCESSION LE CAMUS, par CHAMPFLEURY	1 vol.
SIX MOIS A EUPATORIA, par CONSTANTIN PALLU.	1 vol.
LES SECRETS DU HASARD, par LOUIS BEAUFILS	1 vol.









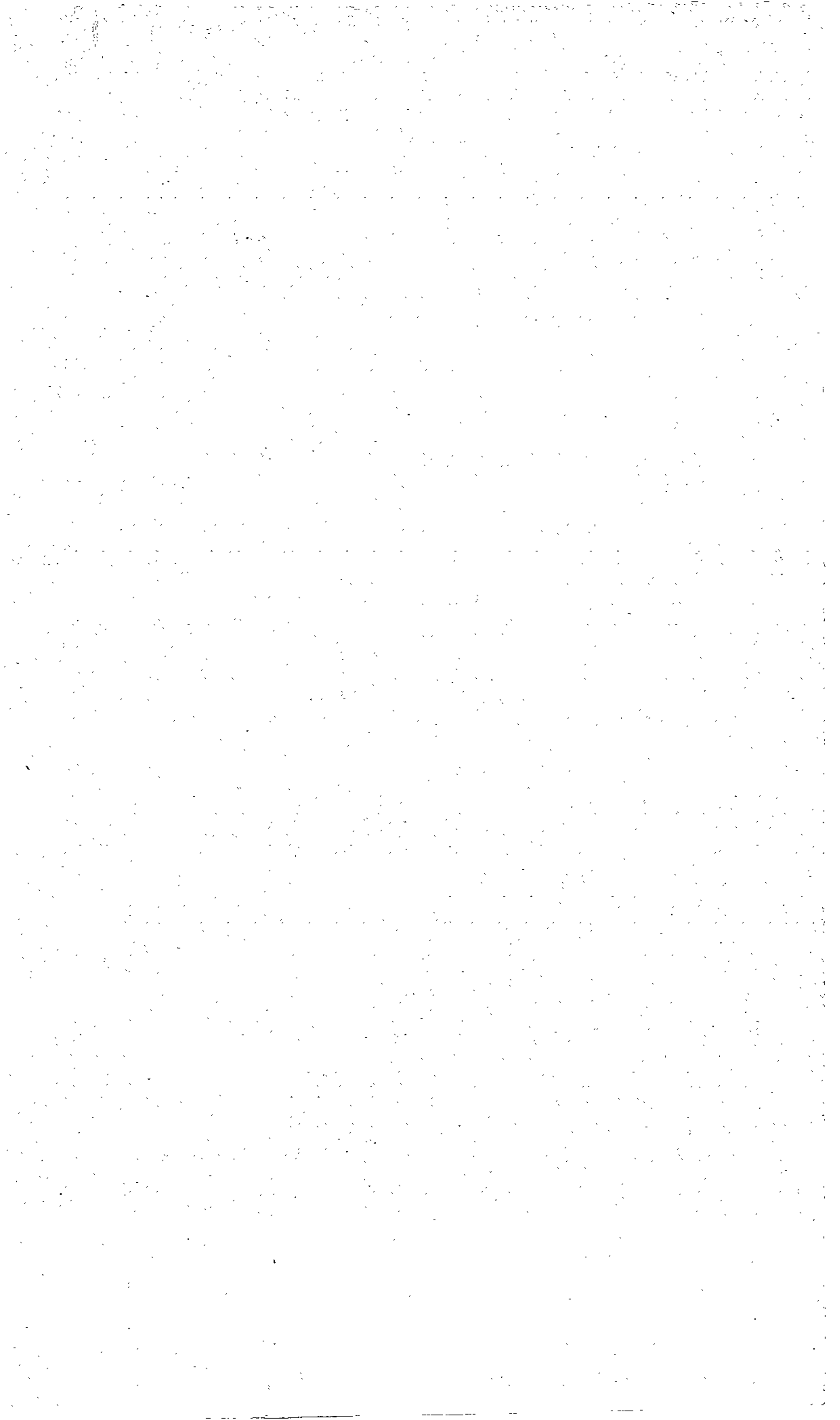


TABLE DE LA TROISIEME SERIE.

CHAP. I. Les Rivaies

CHAP. II. La Rhéabilitation

CHAP. III. Un cas de conscience

CHAP. IV. Les deux Cousins

CHAP. V. Une matinée du capitaine de Maurevert

CHAP. VI. La dernière ressource

CHAP. VII. L'audience

CHAP. VIII. Les Gentilshommes et les Mignons

CHAP. IX. Le Souper du Roi

CHAP. X. Le Bougeoir

CHAP. XI. Le Pressentiment

CHAP. XII. Une impertinence

CHAP. XIII. La bonhomie du duc d'Epernon

CHAP. XIV. La chasse royale

CHAP. XV. Les deux témoins

CHAP. XVI. Les deux duels

CHAP. XVII. Les deux bons anges

CHAP. XVIII. Les Noces de Joyeuse

CHAP. XIX. A moi, d'Epernon

CHAP. XX. La Récompense

CHAP. XXI. Le Triomphe du peuple

CHAP. XXII. La Passion et le Devoir

FIN DE LA TABLE DE LA TROISIEME SERIE.

TABLE DE LA QUATRIEME SERIE.

CHAP. I. La Messe des Révérences

CHAP. II. L'ouverture des Grands-Jours

CHAP. III. Un bonheur inespéré

CHAP. IV. La haine d'une duchesse

CHAP. V. La rébellion

CHAP. VI. Une discussion orageuse

CHAP. VII. Un secret

CHAP. VIII. Révélation et récompense

CHAP. IX. La Fulmination

CHAP. X. La première sentence

CHAP. XI. La justice de MM. des Grands-Jours

CHAP. XII. Les deux Frères

CHAP. XIII. Les adieux

CHAP. XIV. Le devoir

CHAP. XV. Une résolution inébranlable

CHAP. XVI. Le siège du château

CHAP. XVII. Le coup de main,

CHAP. XVIII. L'appel

CHAP. XIX. Le conseil

CHAP. XX. Le parlementaire

CHAP. XXI. Le crime

CHAP. XXII. A quelque chose malheur est bon

CHAP. XXIII. La veille de l'assaut

CHAP. XXIV. L'assaut

CHAP. XXV. Abel et Caïn

CHAP. XXVI. Le jugement

CHAP. XXVII. Dénouement

FIN DE LA TABLE DE LA QUATRIEME SERIE.